This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

848
D476
F58
Vol 5

ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
NÉRICAULT DESTOUCHES,

De l'Académie Françoiſe.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, corrigée, augmentée de quatre Piéces, & toute ſemblable à l'Édition de l'Imprimerie Royale, in-4°. 4 vol.

TOME CINQUIÉME.

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

TABLE DES PIÉCES

contenues dans ce cinquiéme Volume.

LE TAMBOUR NOCTURNE.

LE DISSIPATEUR, *ou* L'HONNESTE FRIPONNE.

249755

848
D476
F58
Vol 5

PRÉFACE.

JE ne garderai bien d'imiter ici la plûpart des meilleurs Ecrivains Anglois, principalement leur fameux *Dryden*, qui, après s'être enrichis aux dépens de nos Auteurs, font une longue Préface pour les critiquer, & pour les tourner en ridicule ; ou prennent le parti de ne les point citer, pour ne faire nulle mention de ce qu'ils ont emprunté de leurs ouvrages.

Pour moi, j'avouerai franchement, que celui-ci n'eſt point de mon invention, & que c'eſt plûtôt une traduction libre, qu'une production de mon eſprit. La plus grande part que j'y puiſſe prétendre, c'eſt d'y avoir fait beaucoup de changemens, pour le mettre en état de ſe ſoutenir ſur notre Théatre, & de n'y point paroître trop étranger.

Malgré cette liberté que j'ai priſe, & que j'ai pû prendre, je crains qu'on ne

trouve encore dans cette Comédie bien des traits, des actions & des incidens, d'un goût peu conforme au nôtre. Je doute qu'on ſe prête facilement au caractere ſingulier de l'Intendant, & à l'exceſſive yvrognerie des autres domeſtiques qui ſont introduits ſur la Scéne. J'ai *franciſé* le petit Maître Anglois, autant que je l'ai pû; mais je ſens qu'il n'a point encore la légere fatuité des nôtres.

Cependant, de toutes les Piéces Angloiſes que j'ai lûes, ou que j'ai vû repréſenter ſur les Théatres de Londres, celle-ci, ſans contredit, approche le plus de nos Comédies, par la conduite & par les mœurs : Elle eſt de feu *M. Addiſſon*, l'un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits de nos jours, & l'homme de ſon pays qui avoit le moins d'averſion pour le Théatre François. Il ſouhaitoit même que les Auteurs dramatiques ſes compatriotes, ſe défiſſent de leurs exceſſifs préjugés en leur faveur, & contre nous, afin

d'imiter au moins notre exactitude, & les bienséances que nous gardons sur la Scéne. Il voulut lui-même en donner l'exemple ; & ce fut à ce dessein qu'il fit une Comédie intitulée *The Drumer, ou le Tambour*, qui est l'original de celle que je donne au Public : Mais il n'osa la risquer de son vivant ; & elle n'eut qu'un médiocre succès après sa mort. Il seroit à souhaiter pour sa gloire & pour notre plaisir, qu'il eût fait choix d'un sujet moins trivial. Je suis persuadé néanmoins que sa Piéce étoit digne d'un meilleur sort, quoiqu'elle eût des défauts essentiels pour les Spectateurs de son pays : Trop de simplicité, & de régularité, & trop peu d'incidens ; trop de sagesse dans les mœurs, dans les principaux caracteres, & dans le dialogue. Car il est presque impossible d'exprimer les énormes libertés que les Auteurs Comiques se donnent en Angleterre. Ils ignorent, ou plûtôt ils mépriſent les trois unités, & se moquent de nous, qui les observons si soigneusement. Loin de

se borner à une seule action, trois ou quatre à peine leur suffisent; à peine y distinguerez-vous la principale, souvent étouffée par les Episodiques, avec lesquelles elle n'a point, ou presque point de rapport ni de liaison; ensorte que les Auteurs & les Spectateurs aiment également à changer d'objet, & n'en trouvent aucun qui mérite de dominer, ni de les fixer, croyant que toute régle est une servitude, à laquelle il seroit ridicule de se soumettre. Non-seulement la scéne change à tous les actes, mais souvent plusieurs fois dans le même acte; d'où il s'ensuit que les Décorateurs Anglois sont encore plus en mouvement que les Acteurs. Cependant on trouve dans ces Comédies des choses excellentes; beaucoup d'esprit; des caracteres plaisans, bien soutenus, bien variés, & d'une vérité qui frappe; les mœurs du pays si naturellement dépeintes, qu'il est impossible de les appliquer à d'autres Nations; un dialogue vif, agréable, énergique, élégant, très-comique.

comique. La ſatyre la plus piquante y domine ; elle y attaque tout, & ne reſpecte rien, pas même le beau ſexe, qui ſouvent eſt l'objet de ſes traits les plus effrénés. Le ridicule y eſt merveilleuſement copié. Le vice n'y eſt que trop bien repréſenté ; mais on l'y repréſente comme une mode ſuivie par les gens d'eſprit & de bon goût. C'eſt le bon air des principaux perſonnages ; en un mot, nulle bienſéance. La pudeur la moins auſtere y trouveroit de quoi s'alarmer ; & c'eſt ce qui a toujours cauſé ma ſurpriſe, lorſque j'ai vû des Dames vertueuſes & modeſtes aſſiſter ſouvent à des Piéces ſi licentieuſes ; tant il eſt vrai que tout n'eſt qu'habitude, & que la vertu même peut s'accoutumer à ſouffrir qu'on lui manque de reſpect, pourvû qu'elle ait la foible reſſource d'en rougir ſous un éventail.

On ne verra point ces libertés ſi blâmables dans la Comédie que je donne au Public. L'illuſtre M. Addiſſon, qui en eſt le véritable auteur, étoit l'homme

du monde qu'elles révoltoient le plus; & ſi ſa voix eût ſuffi pour rappeller les bienſéances, (il me l'a dit lui-même, & on le voit par ſes écrits) le Théatre Anglois en ſeroit le plus ſcrupuleux obſervateur. Il faut même rendre juſtice aux meilleurs Eſprits d'Angleterre; ils penſent aujourd'hui comme penſoit M. Addiſſon: & quelques-uns d'entr'eux viennent de faire paroître une élégante & fidelle traduction des Œuvres de Moliere, qu'ils ont ornée d'une Préface très-ſavante & très-judicieuſe, dans laquelle ils rendent toute la juſtice que nous rendrions nous-mêmes à ce grand homme, & ſaiſiſſent l'occaſion de s'élever avec toute la force & le courage poſſible, contre l'irrégularité & l'extrême licence du Théatre Anglois, n'oubliant rien pour engager les Auteurs qui s'y diſtinguent, à ſe réformer ſur l'excellent modéle qu'ils leur préſentent. Si ce généreux effort peut réuſſir, j'oſe dire à la louange de la Nation Angloiſe, qu'elle eſt capable d'égaler dans le dra-

matique, tous les plus célébres Auteurs anciens & modernes ; ce qu'il me seroit très-facile de prouver démonstrativement, si j'avois le loisir de traduire les Œuvres de *Ben-Johnson*, de *Dryden*, & de *Congreve*.

ACTEURS.

LE BARON.

LA BARONNE, femme du Baron.

LE MARQUIS, amant de la Baronne.

LÉANDRE, autre amant de la Baronne.

Madame CATAU, femme-de-charge du château.

Monſieur PINCÉ, intendant du Baron.

LA RAMÉE, ſommelier.

Me. PIERRE, cocher.

Me. NICOLAS, jardinier.

La ſcène eſt dans un vieux château appartenant au Baron.

LE TAMBOUR NOCTURNE, OU LE MARI DEVIN.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA RAMÉE, Me. PIERRE, Me. NICOLAS *à table.*

LA RAMÉE.

OH ça, mes amis, divertiſſons-nous. Madame eſt à la promenade, & ne reviendra que pour dîner ; car il fait le plus beau temps du monde. Madame Catau, notre gouvernante, eſt en viſite chez ſa commere. Notre vieux intendant n'eſt pas encore revenu de la ville. Il n'y a

dans le château que nous & le Revenant.

Me NICOLAS.

Morgué, ſauf correction, Monſieur de la Ramée, je croi que je boirions plus à notre aiſe à votre office, que dans cette antichambre. Tout le monde paſſe ici; &, quand je ſuis interrompu, le vin que j'avalle ne fait que m'altérer.

LA RAMÉE *bûvant.*

Taiſez-vous, & bûvez, Monſieur le jardinier. C'eſt dans cet endroit-ci que l'Eſprit bat le Tambour ordinairement; & je veux y boire à ſa ſanté, afin qu'il me ſoit obligé de ma politeſſe, & qu'il ne vienne point faire le ſabat dans ma chambre.

Me. PIERRE.

Pardié, c'eſt bien penſé. Vous êtes homme de tête, Monſieur de la Ramée, & vous avez juſtement trouvé le moyen de gagner l'amitié du Revenant; je veux auſſi être de ſes amis. Allons, à ſa ſanté; Meſſieurs, je vous la porte.

[*Ils ſe levent tous trois, ſe découvrent, & ſe tiennent en poſture de gens qui boivent une ſanté avec beaucoup de reſpect.*]

LA RAMÉE *le verre à la main.*

Eſprit qui nous lutines depuis quinze jours, & qui te plais à nous faire mourir de peur, nous te conjurons, mes camarades & moi, de nous laiſſer manger, boire & dormir en repos; & nous te promettons, foi de gens d'honneur, de nous enyvrer régulierement tous les jours, en bûvant à ta ſanté.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A ta ſanté.

[*Après avoir bû, ils ſe couvrent & s'aſſeyent.*]

Me. PIERRE.

Tout cela eſt bel & bon. Je ſuis cocher, & je défie aucun de mes confreres d'aimer le vin plus que je l'aime. Mais,

mordié, je me laſſe de boire à la ſanté du Diable. Je veux demander mon congé à Madame. J'ai toujours ſervi des gens d'honneur, & je ne prétens pas perdre ma réputation, en ſervant dans un château où reviennent des Eſprits.

LA RAMÉE *bûvant.*

Ma foi, maître Pierre, je ſuis de votre avis. J'ai envie auſſi de me retirer, & de me faire cabaretier dans le village; je m'enrichirai à traiter & à loger tous ceux qui viennent dans ce château pour entendre l'Eſprit.

Me. NICOLAS.

Si vous ſortez tous deux, je vous ſuivrai, & j'épouſerai tout de go la fille du gros Colas, qui aura trois bons quartiers de terre en mariage: je vivrai doucement avec elle. Ce n'eſt pas que Madame ne ſoit une bonne maîtreſſe; mais, morgué, tout franc, Madame Catau la gâte. Allons, à ſa ſanté, néanmoins.

LA RAMÉE *après avoir bû.*

C'eſt une terrible peine que d'être ſommelier dans une maiſon où il revient! L'Eſprit fait un ſi grand tintamare dans ma cave, que j'ai peur que cela ne faſſe tourner tout notre vin.

Me. PIERRE *ſe verſant une raſade.*

Voilà pourquoi il faut nous dépêcher de le boire. Le diable d'Eſprit a tant rabâté ſur les tuilles, que j'ai cru que l'écurie me tomberoit ſur la tête. Croiriez-vous bien que je n'aurois jamais eu le courage d'aller au grenier querir du foin, ſi la cuiſiniere n'y fût pas venue avec moi?

Me. NICOLAS.

Vrai, comme je ſuis chrétien, je l'ai entendu cette nuit grimper comme un chat tout le long des rideaux de mon lit. Comment ſe peut-il faire, maître Pierre, qu'il ait entré dans ma chambre? Car j'avois bien fermé la porte & les fenêtres.

Me. PIERRE.

Ah, pardié, il se moque bien de ça ! S'il trouve la porte fermée, il se glisse par le trou de la serrure. Notre pauvre maîtresse est dans de grandes frayeurs ; elle croit que le Revenant est l'Esprit de son mari, qui a été tué à la dernière campagne de Flandres.

LA RAMÉE.

Elle a raison, maître Pierre ; ce ne peut être que Monsieur le Baron qui revient ; il a toujours aimé la guerre. Vous souvenez-vous que, quand il étoit petit, il n'y avoit point d'instrument qui lui fît tant de plaisir que le Tambour ?

Me. NICOLAS.

Mais je m'étonne qu'on n'ait jamais pû trouver son corps sur le champ de bataille.

LA RAMÉE.

Et comment l'auroit-on trouvé, nigaud ? N'est-il pas ici dans le château ? Crois-tu qu'il pût battre le Tambour, comme il fait toutes les nuits, s'il n'avoit pas gardé ses bras & ses mains ?

Me. PIERRE.

Monsieur de la Ramée a raison. Notre maître revient en corps & en ame. Tenez, je croi l'avoir vû hier au soir dans mon grenier, qui faisoit des caracoles sur un tas de foin.

Me. NICOLAS.

Et quelle figure avoit-il ?

Me. PIERRE.

La figure d'un cheval blanc.

LA RAMÉE.

D'un cheval blanc ! Oh ! C'est notre maître, assurément.

Me. PIERRE.

Pour moi, j'aimerois autant mourir, que de vivre comme je fais. [*Il boit.*] J'ai peur de mon ombre à pré-

sent, moi qui avois un courage de lion. Un de ces soirs, comme je m'en revenois de mon écurie sans lanterne, je me heurtai contre une poutre qui me fit trébucher. Le diable m'emporte, si je ne crus que j'étois tombé sur l'Esprit.

LA RAMÉE.

Cela est aussi aisé que de tomber sur une puce. Tenez; maître Pierre, j'ai oüi dire au magister du village, qui est un homme fort savant, qu'un Esprit est si mince & si léger, qu'il danseroit le passe-pied sur la pointe d'une aiguille.

Me. NICOLAS.

Oh, tatigué, il faut que Madame cherche queuqu'un qui ait le pouvoir de chasser les Revenans. Il y a depuis quelques jours dans le village un Sorcier, qui, avec quatre paroles, vous les renvoie à tous les diables. Mais attendez; je croi que Madame Catau qui gronde si bien, y réussiroit encore mieux que le Sorcier. Je vais parier que si elle entreprend l'Esprit, elle lui fera déserter le château.

Me. PIERRE.

Ma foi, c'est bien pensé. Si elle le querelle une fois, elle fera plus de bruit que son Tambour.

LA RAMÉE.

Écoutez, mes amis, j'ai trouvé encore un meilleur moyen de faire peur à l'Esprit; il faut que notre intendant lui parle en latin.

Me. NICOLAS.

Oui, s'il en avoit le courage. Mordi! Si j'étois aussi savant que lui, & que je rencontrisse l'Esprit, je lui dirois bien son fait. Mais il se moque d'un homme qui ne sait si lire, ni écrire.

LA RAMÉE.

Vous craquez toujours, maître Nicolas. Quand vous parleriez latin comme un Alexandre, vous n'oseriez

jamais regarder l'Eſprit en face ; &, ſi vous l'oſiez, il vous écorcheroit tout vif, pour faire un Tambour de votre peau. Ah! Quel bruit eſt-ce que j'entens ! C'eſt lui-même.

[*On frappe.*]

Me. PIERRE
effrayé, & ſe cachant ſous la table.
C'eſt le Diable.

Me. NICOLAS *effrayé.*
A peu près. C'eſt Madame Catau.

SCENE II.

Madame CATAU, LA RAMÉE, Me. PIERRE, Me. NICOLAS.

Madame CATAU.
HÉ bien, que font là ces yvrognes ? Ils ne ſont pas contens de boire jour & nuit ; il faut qu'ils viennnent s'enyvrer dans l'antichambre de Madame ?

LA RAMÉE.
A votre ſanté, Madame Catau.

Me. NICOLAS.
Et raſade.

Me. PIERRE.
Taupe.

Madame CATAU.
Quelle inſolence ! Quelle vie ! Quel déſordre ! Eſt-il temps, Meſſieurs les coquins, de faire ce train-là, dans le moment que des perſonnes de qualité arrivent au château ? Allez mettre le couvert, Monſieur de la Ramée. Allez donner l'avoine à vos chevaux, maître Pierre.

Pourquoi n'êtes-vous pas a votre jardin, Maître Nicolas?

Me. NICOLAS *bûvant.*

Doucement, Madame Catau, j'en ſuis ſorti parce que Madame s'y proméne avec ce biau Monſieur de la Cour, qui lui rend viſite tous les jours. Morgué, je ne ſuis pas ſot, voyez-vous: ils ont loué la beauté de mon jardin; mais je me ſuis appercu qu'ils le trouveroient encore plus biau, ſi le jardinier n'y étoit pas.

LA RAMÉE.

Et comme nous nous ſommes trouvés tous trois de loiſir, que pouvions-nous faire de mieux, que d'eſſayer en bûvant, ſi nous ne pourrions point nous donner du courage contre l'Eſprit?

Me. NICOLAS *boit.*

Car voyez-vous, Madame Catau, je ſommes tous trois d'opinion, qu'on n'a jamais plus de courage, que quand on eſt yvre.

Me. PIERRE *boit.*

Il faut que vous ſachiez, Madame Catau, que je ſuis réſolu de demander mon congé; car j'étois au ſervice de Monſieur pendant qu'il vivoit; & puiſqu'il eſt mort, m'eſt avis qu'il n'a plus beſoin de cocher.

LA RAMÉE.

Tout franc, l'eſprit de mon Maître a tort de tenir ſa veuve dans de continuelles frayeurs, & de faire mourir de peur d'anciens domeſtiques qui l'ont ſervi fidélement.

Me. NICOLAS *frappant ſur la table.*

Par la ventrebille, je puis me vanter de lui avoir été tout dévoué tant qu'il a vécu; mais je ne veux point être le jardinier d'un homme qui revient, à moins qu'il ne me rehauſſe mes gages.

Madame CATAU.

Hom, les poltrons ! Ce ſont eux qui, avec leurs contes impertinens, perdent ce château de réputation, & ſont cauſe que mille gens y accourent de toutes parts. Les marauds s'effrayent ſans raiſon, & inſpirent leur frayeur à tous nos voiſins.

Me. NICOLAS.

Je nous effrayons, dit-elle ! Jarnigué, je ne crains rien entendez-vous, Madame Catau.

Madame CATAU.

Le maroufle ! Voyez comme il fait le brave, parce qu'il eſt yvre.

Me. NICOLAS.

J'aurois peur d'un tambour, moi ? Hé, morgué, il ne nous fera pas de mal ! Il ne fera point répandre de ſang, ſur ma parole. C'eſt un vrai tambour de milice.

LA RAMÉE.

Au nom de Dieu, maître Nicolas, ne blaſphêmez point. Reſpectez l'Eſprit & ſon tambour.

Me. PIERRE.

Vous avez tort, maître Nicolas, & vous ſerez cauſe qu'il nous arrivera quelque malheur.

Madame CATAU *à part.*

Bon. Voilà mes yvrognes auſſi perſuadés que je le ſouhaitois, qu'il revient un Eſprit dans ce château.

Me. NICOLAS *ſe verſant une raſade.*

Par la teſtedié, je me goberge de l'Eſprit, encore une fois. Je ſuis dans mon fort, & avec cette arme-là je ne craindrois pas le diable, s'il me montroit ſes cornes.

Me. PIERRE.

Ah ! Maître Nicolas, vous vous perdez, mon ami.

Me. NICOLAS.

Oui, ſi le diable m'apparoiſſoit à préſent, je vous l'é-

trillerois, je vous le saboullerois, je vous le gratterois, je vous...

[*On bat le tambour, & maître Nicolas laisse tomber son verre.*]

Ah ! Je suis mort. Miséricorde : ayez pitié de moi, Monsieur l'Esprit.

[*Ils se relevent, courent autour de la table, & tombent.*]

LA RAMÉE.

Où courir ? Où nous sauver ?

Me. PIERRE.

Allons nous cacher dans la cave.

[*Ils s'enfuient tous trois.*]

SCENE III.

Madame CATAU *seule, après avoir ri de toute sa force.*

LEs voilà disparus. Je puis maintenant risquer une petite conversation avec mon Esprit familier. Mais fermons toutes les portes, de peur de surprise. Léandre, Léandre. [*On bat le tambour.*] Les ennemis sont en fuite. J'ai quelque chose à vous dire. Ouvrez & paroissez.

SCENE IV.

Le mur s'ouvre, & Léandre paroît avec son tambour.

LÉANDRE, Madame CATAU.

LÉANDRE.

MA chere Catau, j'ai entendu une partie des discours qui se sont tenus ici. J'en ai ri de bon cœur; & je vois que tu as conduit cette intrigue avec tant d'adresse, que je t'embrasserois volontiers pour te remercier, si mon tambour ne m'en empêchoit pas.

Madame CATAU.

Voilà un Esprit bien gaillard! Ma foi, plus je vous considere, plus vous me confirmez ce qu'on a toujours dit, que vous ressembliez à feu Monsieur le Baron, comme si vous eussiez été son frere jumeau.

LÉANDRE.

Si je n'étois pas son frere, au moins étois-je son cousin. On se ressemble de plus loin, comme tu sais. D'ailleurs, la précaution que j'ai eue de concert avec toi, de prendre un de ses habits, doit augmenter merveilleusement sa ressemblance. Mais n'admire-tu pas que le hazard veuille aussi que j'aye une cicatrice au front, comme mon cousin en avoit une?

Madame CATAU.

Quand elle seroit peinte d'après la sienne, elle ne seroit pas mieux imitée.

LÉANDRE.

Oh ça, raisonnons un peu. Tout ceci va le mieux du monde; mais que produira notre fourberie? Comment

pourrai-je faire des progrès sur le cœur de ta Maîtresse, s'il faut que je demeure toujours invisible ?

Madame CATAU.

Et dites-moi, je vous prie, quelles merveilles avez-vous faites, lorsque vous lui avez rendu vos hommages ? Madame vous a écouté pendant quelques jours, parce qu'elle ne s'appercevoit pas du dessein que vous aviez de vous faire aimer d'elle ; mais dès que vous lui avez fait votre déclaration en forme, elle vous a donné votre congé. Elle croit que vous l'avez pris pour toujours, & que vous êtes de retour à Paris.

LÉANDRE.

Je l'aime passionnément, je l'avoue. Mais le dépit m'auroit fait partir en effet, si ce petit fat de Marquis dont elle est obsédée, ne fût arrivé justement dans le temps qu'elle recevoit mes adieux. La jalousie s'empara de mon cœur, & je résolus sur le champ de mettre tout en usage pour le bannir d'auprès d'elle. C'est pour réussir dans ce dessein, que j'ai pris le parti de faire l'Esprit.

Madame CATAU.

Vous savez que dès que vous m'eûtes communiqué votre idée, non-seulement je l'approuvai, mais même que je m'offris de la faire réussir. Cependant n'êtes-vous pas surpris, dites-moi, que je puisse me résoudre à tromper ma Maîtresse, pour trois cens pistoles que vous m'avez promises ?

LÉANDRE.

A chaque instant tu me fais souvenir de cette promesse. Je te la confirme, à condition que tu m'aideras à parvenir au but où j'aspire.

Madame CATAU.

Ma foi, quand j'y fais réflexion, c'est conscience de donner les mains à une pareille tromperie, pour une somme aussi modique que celle-là.

LÉANDRE.

Pas si modique.

Madame CATAU.

Il me vient quelquefois des scrupules qui me forcent presque à exiger de vous, que vous alliez jusqu'à quatre mille francs.

LÉANDRE.

Oh! Je te prie, ne sois pas si scrupuleuse.

Madame CATAU.

Non, je ne pourrai résister à mes remords, si vous ne me donnez pas vingt pistoles d'avance.

LÉANDRE.

Hé bien, les voilà. Cela mettra-t-il ta conscience en repos?

Madame CATAU.

Je la sens un peu soulagée.

LÉANDRE.

Dieu soit loué.

Madame CATAU.

Écoutez, Monsieur, ce n'est pas pour me vanter, mais je défie mes plus grands ennemis de pouvoir dire que j'aye jamais servi personne, sans m'être fait bien payer.

LÉANDRE.

Oh! je te crois. Mais revenons à notre affaire. La Baronne est-elle bien persuadée que je sois l'esprit de feu son mari?

Madame CATAU.

Au moins puis-je vous assurer que j'emploie toute mon adresse à l'en convaincre. Je lui dis à tout moment que son mari revient exprès, pour l'empêcher d'épouser le Marquis en secondes nôces.

LÉANDRE.

Redouble tes efforts, je te prie, pour m'en délivrer au plûtôt;

plûtôt ; car je commence à me laſſer du perſonnage que je joue depuis quinze jours, & de courir toutes les nuits dans ce vieux château comme un vrai lutin. Je riſque beaucoup.

Madame CATAU.

Eh que riſquez-vous ? Si quelqu'un s'aviſoit de vous ſuivre, n'avez-vous pas une retraite sûre en cet endroit ? Vous y êtes à l'abri de toutes les recherches. Il n'y a que moi dans la maiſon qui le connoiſſe, & ce n'eſt que par un pur hazard que je l'ai découvert, en cherchant une cache pour certaines nippes que j'eſcamotois, & que je voulois dérober à la vûe des curieux. Il faut qu'autrefois on ait caché là de l'argent ; car, entre vous & moi, j'y ai trouvé quelques vieilles eſpéces, que j'ai converties en eſpéces courantes.

LÉANDRE.

Quoique cette retraite me paroiſſe fort sûre, je veux en ſortir dès que j'aurai chaſſé d'ici ce fade courtiſan dont je ſuis jaloux, & que j'aurai mis ta Maîtreſſe dans la néceſſité de m'épouſer. Je crois que tout intrépide qu'il affecte de paroître, il aura belle peur, quand il me verra ſortir au travers du mur, ſous la figure & les habits du défunt. Je ſuis réſolu de faire mon apparition ce ſoir au plus tard.

Madame CATAU.

Je vais tout préparer pour qu'elle ait ſon effet. Mais on frappe. Rentrez au plus vîte.

SCENE V.

LA BARONNE, Madame CATAU.

Madame CATAU.

AH! Madame, eſt-ce vous qui frappiez ſi fort? Le cœur me bat. Vous m'avez fait une frayeur mortelle. J'ai cru que c'étoit l'Eſprit qui jouoit de ſon tambour.

LA BARONNE.

Je viens de faire quelques tours de jardin avec le Marquis. Il a employé toute ſon éloquence à me convaincre, que l'hiſtoire du Tambour eſt un conte des plus ridicules.

Madame CATAU.

C'eſt un petit impertinent de médire des Eſprits. Ils pourroient bien ſe venger de lui. En vérité, Madame, je croi que ce ſont ſes fréquentes viſites, qui troublent le repos de feu Monſieur votre mari, & qui l'obligent à revenir de l'autre monde.

LA BARONNE.

Je ne le ſaurois croire; quoiqu'après m'être moquée de la frayeur des autres, je commence à trembler moi-même.

Madame CATAU.

Cependant ce n'eſt que depuis que le Marquis vient dans ce château, que ce maudit tambour nous fait tant de frayeur. Tant que Léandre vous a fait l'amour, on n'a pas entendu ici troter une ſouris.

LA BARONNE *à part.*

Elle revient toujours à ſon Léandre, & je m'apperçois qu'elle veut me prévenir en ſa faveur; mais elle n'y

réuſſira pas. [*haut.*] Il me ſemble que tu as bien du penchant pour Léandre ?

Madame CATAU.

C'eſt que je ſuis ſûre qu'il vous convient, & vous l'auriez épouſé en ſecondes nôces, ſi vous euſſiez voulu ſuivre mes conſeils. Que lui manque-t-il pour vous plaire ? Il n'eſt ni fat, ni indiſcret, ni préſomptueux comme votre Marquis. Il joint à tous les agrémens de la jeuneſſe, tout le phlegme & toute la ſolidité des vieillards. C'eſt un homme plein d'honneur & de ſentimens, & qui vous aime de tout ſon cœur. Ah ! Le pauvre garçon, qu'il m'a fait pleurer de fois, en m'exprimant la tendreſſe qu'il avoit pour vous, & la douleur que vos mépris lui cauſoient ? Sur mon Dieu, il pouſſoit des ſoupirs qu'on auroit entendus de deux cens pas. Enfin, je voudrois être auſſi ſûre de gagner trois cens piſtoles, que je ſuis ſûre que vous feriez bien de vous marier avec lui.

LA BARONNE.

A te dire le vrai, je ne le haïſſois point, & je l'ai conſideré comme mon ami, juſqu'au moment où je me ſuis apperçue qu'il vouloit être mon amant. L'excès de ſa paſſion m'a révoltée contre lui.

Madame CATAU.

Mais enfin, le Marquis vous en conte auſſi.

LA BARONNE.

Oui ; mais c'eſt avec un certain air d'indifférence, d'impoliteſſe, de confiance & de fatuité qui me réjouit. On dit que ce ſont là les airs des jeunes gens de la cour. Il faut avouer qu'ils ſont bien nouveaux pour moi qui ne l'ai point fréquentée, & qui ne ſuis jamais ſortie de la province. Ils me paroiſſent même impertinens ; & le plus aimable homme du monde, qui me feroit l'amour ſur ce ton-là, ne feroit pas en dix ans le moindre progrès ſur mon cœur.

Madame CATAU.

Mort de ma vie, Madame, ne vous y jouez pas. Ce ton-là eſt à la mode ; & la mode la plus extravagante plaît aux femmes par ſa nouveauté. Pour moi, ſi j'étois à votre place, je n'écouterois plus ce jeune godelureau, je le banirois de céans, & j'y recevrois ceux qui m'aimeroient de bonne foi, & qui me le diroient d'une maniere tendre & reſpectueuſe.

LA BARONNE *à part.*

Elle veut encore me parler de Léandre. Pour la punir, je vais feindre que j'ai quelques vûes ſur le Marquis.

Madame CATAU.

Vous rêvez, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, je ſonge que ſi je l'épouſois, je pourrois bien le corriger de ſes défauts.

Madame CATAU.

Qui, Léandre ?

LA BARONNE.

Laiſſe-là ton Léandre. Je parle du Marquis.

Madame CATAU.

Vous le corrigeriez de ſes défauts ? Je vous garantis, moi, que vous le rendriez encore plus impertinent, ſi la choſe eſt poſſible.

LA BARONNE.

Et pourquoi ?

Madame CATAU.

Pourquoi ? Étant votre amant, il vous étale toutes ſes imperfections ; il en ſera gloire quand il ſera votre mari.

LA BARONNE.

J'avoue qu'il eſt un peu libre dans ſes expreſſions.

Madame CATAU.

Un peu libre ? Dites qu'il eſt très-groſſier, très-impoli.

LA BARONNE.

Tu traites d'impoliteſſe ce qui n'eſt qu'un excès de ſincérité. Ce que je blâme le plus en lui, c'eſt qu'il fait l'eſprit fort.

Madame CATAU.

Il fait l'impie bien plûtôt. Un homme qui ne croit pas aux Eſprits, eſt un réprouvé.

LA BARONNE.

Je conviens de plus qu'il parle beaucoup, & qu'il dit fort peu de choſes.

Madame CATAU.

Au contraire, je trouve qu'il dit beaucoup de ſottiſes.

LA BARONNE.

C'eſt le ſtyle des jeunes gens d'aujourd'hui ; & je me ſouviens que feu Monſieur le Baron m'a dit mille fois, que toutes les converſations du beau monde ne rouloient jamais que ſur des médiſances ou ſur des fadaiſes. Veux-tu que je t'avoue ce qui me révolte contre le Marquis ? C'eſt qu'il eſt trop déciſif.

Madame CATAU.

Il l'eſt juſqu'à l'impudence, & ne ceſſe point de vous contredire.

LA BARONNE.

Oh ! S'il me contredit, c'eſt de peur de m'ennuyer. Rien n'eſt ſi faſtidieux qu'une converſation où l'on eſt toujours d'accord.

Madame CATAU.

Fort bien. Vous citez ſes défauts pour les juſtifier. Eſt-il poſſible qu'une femme raiſonnable, ait pû s'entêter d'un petit freluquet comme celui-là ?

LA BARONNE.

Mais je crois que tu le hais.

Madame CATAU.

Mais je croi que vous l'aimez.

LA BARONNE.

Tais-toi, le voici qui vient.

SCENE VI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, Madame CATAU.

LE MARQUIS.

QUe j'étois impatient de vous revoir, ma chere veuve!

Madame CATAU *à la baronne.*

Ma chere veuve! Ce petit air de familiarité!

LA BARONNE.

Va, va, laiſſe-le dire; c'eſt un air de cour.

LE MARQUIS.

Vous ne ſauriez croire combien je me ſuis diverti, depuis que je vous ai quittée.

Madame CATAU *à la baronne.*

Cela eſt obligeant pour vous. Eſt-ce encore-là un air de cour?

LE MARQUIS.

Vos domeſtiques ont converti mon valet-de-chambre. Il ne croyoit point aux Eſprits; il en eſt préſentement ſi effrayé, que je crois, Dieu me le pardonne, que le coquin n'oſera plus porter mes billets dès qu'il ſera nuit.

LA BARONNE.

Ah, ciel! Que de jolies femmes vont ſe déſeſperer!

Madame CATAU.

Vous croyez donc, Monsieur, que le tambour qui fait tant de bruit dans ce château, n'est pas une chose effroyable ? Demandez à Madame, elle l'a entendu elle-même.

LE MARQUIS *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

Madame CATAU.

Mort de ma vie, Monsieur, vous ne nous ferez pas croire que les oreilles nous cornent, à tous tant que nous sommes ici.

LE MARQUIS *riant encore plus fort.*

Ah, ah, ah, ah.

Madame CATAU *à part.*

Que j'appliquerois volontiers une bonne paire de soufflets sur ce visage-là ! [*à la baronne.*] Ce ris moqueur est fort respectueux, Madame, en vérité.

LA BARONNE.

Mais que direz-vous encore, quand je vous aurai protesté que la nuit dernière, le bruit de ce tambour m'a réveillée ?

LE MARQUIS.

Chimere. Imagination.

LA BARONNE.

Mais une de mes femmes qui couche dans ma chambre, l'a entendu comme moi.

LE MARQUIS.

Vapeurs, vapeurs. L'oisiveté, l'ennui, la solitude vous inspirent des idées noires & des terreurs paniques. Je veux mourir, si le tambour est autre part que dans votre tête. Ce sont des vapeurs, vous dis-je : & si vous voulez me croire, j'ai un remède infaillible pour les guérir.

Madame CATAU.

Ah ! Le beau médecin de neige, avec ses remèdes. J'ai

entendu le tambour comme je vous entens. Eſt-ce que j'ai des vapeurs, moi ?

LE MARQUIS.

Pourquoi non ? Les vieilles filles y ſont fort ſujettes.

Madame CATAU *en colere.*

Si je ſuis fille, c'eſt que je le veux bien, entendez-vous ? Et je puis ceſſer de l'être quand il me plaira.

LE MARQUIS.

Je le veux croire. Mais, duſſiez-vous enrager, Madame Catau, je vous dirai tout net que tout ce que l'on vient de me conter, n'eſt que l'effet d'une imagination bleſſée. Petits eſprits, petits eſprits qui donnent dans ces viſions !

LA BARONNE.

Cela eſt auſſi raiſonnable que ce que vous me diſiez tout à l'heure dans le jardin. Cette variété admirable de fleurs, de plantes, d'arbres, de fruits, ſur laquelle je me récriois, vous paroiſſoit indigne de votre attention. Ces chef-d'œuvres de la nature, dont l'art ne peut approcher, ſont, ſi l'on veut vous en croire, une production du hazard. Croyez-moi, Monſieur le Marquis, défaites-vous de cette philoſophie : outre qu'elle pourroit vous être fatale, je vous avertis qu'elle eſt très-ridicule.

LE MARQUIS.

Comment donc, mon adorable, je crois que vous prenez votre ſérieux ?

LA BARONNE.

Je le prens toujours ſur pareilles matieres ; je ſuppoſe cependant que tout ce que vous m'avez dit là-deſſus, n'étoit que pour faire briller votre eſprit. Je vous pardonne cette petite vanité ; mais n'y retournez plus. De grace, où avez-vous puiſé cette doctrine-là ? Elle me paroît bien étrange.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

C'eſt votre innocence campagnarde qui vous le fait trouver telle. Si vous aviez vû le beau monde, vous ne ſeriez pas ſi ſcandaliſée.

LA BARONNE.

Dès que vous dites une fadeur ou une mauvaiſe choſe, vous citez toujours le beau monde pour vous juſtifier. Cela ne m'impoſe point, je vous en avertis. Mais avez-vous bien étudié ces matieres, pour en parler ſi déciſivement?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Non vraiment. Mon temps m'eſt trop précieux pour l'employer à de pareilles vétilles. Mais j'ai des amis qui étudient pour moi. Je fréquente quelquefois de beaux eſprits qui m'aſſurent que nos ancêtres étoient de bonnes gens. Ils croyoient tout ſans examiner. Nous examinons tout avant que de croire. Voilà la différence.

LA BARONNE.

Revenons aux Eſprits. Vous ne croyez donc pas qu'il en revienne?

LE MARQUIS.

Demandez-moi auſſi, Madame, ſi je ne crois pas le conte de Peaudâne. Dieu me damne, c'eſt la même choſe.

Madame CATAU.

Hé! Madame, n'écoutez point cet homme-là; c'eſt un hérétique.

LE MARQUIS.

Vous voulez me perſuader qu'il revient chez vous. Apparemment que l'Eſprit prend ſon temps tous les ſoirs, après que vous m'avez renvoyé. Mais qu'il paroiſſe donc devant moi, cet animal-là, je vous promets de lui donner les étrivieres.

Madame CATAU.

Quoi, Madame, vous ſouffrez qu'il menace des étrivieres, l'eſprit de feu Monſieur votre mari?

LE MARQUIS.

Suppoſons un moment qu'il y ait des Eſprits qui reviennent. Avez-vous la ſimplicité de croire que votre mari ſoit aſſez déraiſonnable, pour conſerver des droits ſur vous après ſa mort? N'eſt-il pas trop heureux de vous avoir poſſedée pendant qu'il a vécu?

LA BARONNE *s'attendriſſant.*

Marquis, n'inſultez point à ſa mémoire. Je me flatte qu'il s'eſt tenu fort heureux de me poſſeder; & je me tiens très-malheureuſe de ne le poſſeder plus.

LE MARQUIS.

Parbleu, c'eſt bien fait de parler de la ſorte. J'aime les bienſéances.

LA BARONNE.

Je laiſſe ces bienſéances aux Dames de la cour. Pour moi, je ne joue point la comédie; je parle toujours comme je penſe; & je vous jure que ſi j'étois bien aiſe d'être veuve, je vous l'avouerois ſans façon.

LE MARQUIS.

Quoi, ſérieuſement, vous êtes fâchée d'être en liberté de vous remarier?

LA BARONNE.

Je donnerois volontiers tout ce que je poſſede, pour n'avoir pas cette fatale liberté.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah. Je veux mourir, ſi ce n'eſt la peur de l'Eſprit qui vous fait parler de la ſorte.

LA BARONNE.

Puiſſe-t-il me tourmenter juſqu'à me faire mourir, ſi je ne parle pas ſincérement.

LE MARQUIS.

Ma foi, vous m'étonnez. Je connois bien des veuves à la Cour & à Paris; mais je n'en connois point qui soient fâchées de l'être, si ce n'est de l'être trop long-temps. Sur ce pied-là, ma chere veuve, vous avez donc juré de ne vous remarier jamais?

LA BARONNE.

C'est une témérité que de faire de pareils sermens.

Madame CATAU *à part.*

Ah! Je respire.

LA BARONNE.

Je connois trop la foiblesse de mon sexe, pour m'exposer à être parjure; mais si je pense toujours comme je fais, je vous proteste que je mourrai veuve du Baron.

LE MARQUIS.

Et moi je vous proteste que vous ne le serez pas encore huit jours. Je vous ferai bien-tôt changer de sentiment.

LA BARONNE.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE MARQUIS.

Votre cœur n'a qu'à se bien tenir.

Madame CATAU *à part.*

Le fat!

LE MARQUIS.

Je vais l'attaquer dans les formes.

Madame CATAU *à part.*

L'impertinent!

LE MARQUIS.

Je n'en ai point encore trouvé d'imprenable, & je me flatte que je n'échouerai pas devant le vôtre.

Madame CATAU.

Nous verrons. A bien attaqué, bien défendu.

LA BARONNE.

J'entens un caroſſe. Allons recevoir la compagnie.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Scéne repréſente l'appartement de la Baronne.

Monſieur PINCÉ, UN LAQUAIS.

Monſieur PINCÉ *ſeul, aſſis devant une table ſur laquelle il y a beaucoup de papiers.*

N'AI-JE rien oublié ? Non. Plus je relis mon mémoire, & plus je me perſuade que la dépenſe de ce mois, excede de beaucoup celle des mois précédens. Ce n'eſt pas ma faute, & j'ai trois raiſons pour me juſtifier auprès de Madame. La premiere, c'eſt que j'ai ménagé autant qu'il m'a été poſſible. La ſeconde, c'eſt que l'Eſprit attire ici, avec ſon tambour, une infinité de curieux que l'on régale. La troiſiéme, c'eſt que... Qu'y a-t-il ?

UN LAQUAIS.

Monſieur, voici une lettre qu'une perſonne inconnue vient d'apporter pour vous, & qu'on m'a recommandé de vous remettre en main propre.

Monſieur PINCÉ *mettant ſes lunettes.*

De qui peut être cette lettre ? Elle n'a point d'adreſſe.

LE LAQUAIS.

Non ; mais l'homme de qui je l'ai reçue, m'a aſſuré qu'elle étoit pour vous.

Monſieur PINCÉ.

Il y a là-deſſous quelque myſtere. Va-t'en, la Jonquille. Ouvrirai-je cette lettre avant que de relire mon mémoire, ou relirai-je mon mémoire avant que d'ouvrir

cette lettre ? Je trouve plusieurs raisons pour & contre. D'un côté, l'ordre que Madame m'a envoyé de l'attendre ici dans son appartement, & d'y préparer mes comptes. De l'autre, la curiosité qui me presse, & à laquelle je ne puis résister. Tout bien considéré, ma curiosité l'emporte. Ouvrons. [*Il met ses lunettes pour lire.*] Ciel ! Que vois-je ? En croirai-je mes yeux, ou plûtôt en croirai-je mes lunettes ? C'est l'écriture de mon Maître, de mon cher Maître. Je ne puis retenir les larmes que la joie me fait répandre. Il faut que je baise cette lettre avant que de la lire.

[*Il baise plusieurs fois la lettre, il essuie ses yeux, remet ses lunettes, & lit.*]

Mon cher Monsieur Pincé.

» Comme vous m'avez élevé dès ma plus tendre enfance, vous êtes celui de mes domestiques en qui j'ai le plus de confiance, & je vais vous en donner une preuve bien évidente. Je me flatte que vous serez charmé d'apprendre que je suis en vie, & que j'irai vous trouver dans une demie heure. Le bruit qui a couru que j'avois été tué en Flandres l'année passée, a produit, ce me semble, quelque désordre dans ma famille. Je suis curieux de m'en éclaircir par moi-même, & c'est à quoi je veux travailler de concert avec vous. Si un vieux homme portant une longue barbe blanche & un manteau noir, demande à vous parler, ne manquez pas de le faire entrer sur le champ. Il passe pour Devin, & même pour Sorcier, depuis quelques jours dans ce voisinage, mais c'est votre Maître & votre bon ami. LE BARON DE L'ARC.

Je suis dans le dernier étonnement. Mais je puis croire, par plusieurs raisons, qu'en effet mon cher Maître n'est point mort. Premierement, parce que de semblables aventures arrivent souvent à des gens de guerre. Secondement, parce que la nouvelle de sa mort n'a jamais été

bien avérée. Troisiémement, parce que cette lettre est écrite de sa main, & qu'il ne l'auroit pas écrite s'il étoit mort. Quatriémement...

SCENE II.

Monsieur PINCÉ, LA RAMÉE.

LA RAMÉE.

MOnsieur Pincé, il y a ici un vieux homme qui demande à vous parler. Il dit qu'il est un grand devin; je n'ai pas de peine à le croire, car il a l'air d'un sorcier: c'est bien la plus vilaine & la plus horrible figure que j'aye jamais vûe.

Monsieur PINCÉ.

Fais-le entrer.

LA RAMÉE.

Vous voulez le recevoir?

Monsieur PINCÉ.

Assurément.

LA RAMÉE.

Ma foi, Monsieur, j'ai peur que vous ne vous en repentiez. Que sait-on? S'il alloit jetter quelque sort sur vous.

Monsieur PINCÉ.

Va, va, je le connois; c'est un savant qui devine le passé, le présent & le futur: il a du crédit en enfer, mais il est bon homme. Va-t-en le chercher. [*après que la Ramée est sorti.*] Quatriémement donc je crois qu'il est encore vivant, parce que...

SCENE III.

LE BARON, Monſieur PINCÉ, LA RAMÉE.

LA RAMÉE.

Tenez, Monſieur, je vous améne la fleur des ſorciers. [*à part.*] Quelle horrible barbe! Il faut qu'elle ait plus de cent ans. [*Il ſort.*]

LE BARON.

Oh ça, mon cher monſieur Pincé, avez-vous reçû ma lettre?

Monſieur PINCÉ.

Oui, Monſieur, mais dans ce moment.

LE BARON.

Avant que nous entrions en matiere, commencez par fermer la porte.

Monſieur PINCÉ *à part.*

C'eſt ſa voix.

LE BARON.

Nous voici dans l'appartement de ma femme. Eſt-elle ſortie?

Monſieur PINCÉ.

Depuis un quart-d'heure elle eſt à la promenade.

LE BARON.

Tant mieux. Prenez ma baguette. Aidez-moi à ôter ce peſant manteau de deſſus mes épaules.

Monſieur PINCÉ *à part.*

C'eſt ſa taille.

LE BARON.

Mettons mon nez, mon bonnet, & ma longue barbe ſur cette table.

Monſieur PINCÉ
après avoir mis ſes lunettes pour l'examiner.

Ce ſont ſes traits, c'eſt lui-même.

LE BARON.

Me reconnoiſſez-vous ?

Monſieur PINCÉ.

Oui, je vous reconnois préſentement, mon cher maître. Souffrez que je vous embraſſe. Je vous jure que j'ai autant de joie de vous revoir, que j'en reſſentis le jour que vous vintes au monde. Hélas ! pourquoi votre nom s'eſt-il trouvé dans toutes les liſtes des officiers de diſtinction qui avoient été tués ?

LE BARON.

Je n'ai pas le loiſir d'entrer dans de longs détails. Sachez ſeulement que dans le fort du combat je fus bleſſé & fait priſonnier, & que les ennemis qui ne vouloient point m'échanger, par des raiſons qu'il eſt inutile de vous dire, après avoir tenté mille moyens de me fixer chez eux, m'ont reſſerré ſi étroitement pendant dix-huit mois, qu'il m'a été impoſſible de donner de mes nouvelles. Heureuſement pour moi on a fait la paix, & ils m'ont relâché. Mais ayant sû qu'en France on me croyoit mort, j'ai pris ſur le champ la réſolution de profiter de ce faux bruit, pour pénétrer les ſentimens de ma femme à mon égard, & pour découvrir par moi-même ce qui s'étoit paſſé chez moi pendant mon abſence. Juſqu'à ce moment mon deſſein a bien réuſſi ; je veux le pourſuivre. Tout ce que je crains, c'eſt que la Baronne qui ſe croit veuve, & qui eſt peut-être ſur le point de ſe remarier, ne ſoit fâchée de me revoir. Le bruit de ma mort l'a-t-il bien affligée ?

Monſieur PINCÉ.

Exceſſivement.

LE BARON.

Combien de temps m'a-t-elle pleuré ?

Monſieur PINCÉ.

Pendant ... trois grands jours.

LE BARON *à part.*

Peſte ſoit du vieux fou ! Pendant trois grands jours ! Mais vraiment cela eſt extraordinaire.

Monſieur PINCÉ.

Il faut que vous ſachiez, Monſieur, qu'il y a deux ſortes d'afflictions.

LE BARON *à part.*

Cet animal-là eſt auſſi pédant & auſſi méthodique que jamais. Il faut lui paſſer ſes diviſions ; j'ai beſoin de lui.

Monſieur PINCÉ.

Affliction de cœur, affliction de bienſéance : la premiere eſt muette, la ſeconde eſt tumultueuſe. A l'égard de Madame, on peut dire que ſon affliction a été de la premiere eſpéce.

LE BARON.

Oui, pendant trois jours. Belle conſtance !

Monſieur PINCÉ.

Ses yeux furent noyés de pleurs... juſqu'au moment où le tailleur vint lui eſſayer ſes habits de veuve. Dès qu'elle les vit, ſes larmes tarirent, elle demeura muette & immobile, & la parole ne lui revint qu'après qu'on lui eut dit que le deuil lui ſéyoit parfaitement. En effet, il lui alloit à merveille.

LE BARON.

Il lui alloit à merveille ! Et c'eſt ce qui la conſola apparemment !

Monſieur PINCÉ.

Ah ! Monſieur, point du tout. Il eſt vrai que quand elle étoit ſeule elle ne pleuroit point : mais, dès que quelqu'un lui rendoit viſite, elle verſoit un torrent de larmes.

LE BARON.

Elle me faiſoit trop d'honneur, de me pleurer en compagnie. [*à part.*] Il ſemble que ce diable de pédant affecte de me dire tout ce qui peut me déſeſpérer. [*haut.*] J'ai appris qu'il s'étoit préſenté beaucoup de gens pour

l'épouſer en ſecondes nôces. Qui peut avoir cauſé cela ?

Monſieur PINCÉ.

Elle n'a point d'enfans de vous, & elle a eu beaucoup de bien en mariage.

LE BARON *à part.*

Il m'aſſomme.

Monſieur PINCÉ.

Le deuil redoubloit ſa beauté.

LE BARON *à part.*

Je brûle.

Monſieur PINCÉ.

Et ſon air triſte & langoureux avoit quelque choſe de ſi doux & de ſi attrayant, qu'il n'y avoit pas moyen d'y réſiſter.

LE BARON *à part.*

Ventrebleu ! [*haut.*] Ce n'eſt pas là ce que je vous demande. De quelle maniere s'eſt-elle comportée ?

Monſieur PINCÉ.

Comme une Pénélope.

LE BARON.

Je n'en doute pas ; car elle a eu autant d'amans que cette héroïne.

Monſieur PINCÉ.

Il eſt vrai que de jeunes gens fort aimables lui ont fait des propoſitions.

LE BARON.

De jeunes gens fort aimables ! Et les a-t-elle écoutées, ces propoſitions ?

Monſieur PINCÉ.

Le plus gracieuſement du monde.

LE BARON.

Je ſuis mort.

Monſieur PINCÉ.

Mais elle les a toutes rejettées.

LE BARON.

Ah ! Je reſſuſcite. Cependant j'apprens que le Marquis

du Tour eſt fort aſſidu auprès d'elle depuis quelques jours. Eſt-ce qu'il a trouvé le moyen de s'attirer la préférence ?

Monſieur PINCÉ.

Hé, hé. Il eſt jeune.

LE BARON.

Plaiſoit-il à ma femme ?

Monſieur PINCÉ.

Il eſt vif.

LE BARON.

Vous êtes-vous apperçu qu'elle l'écoutât favorablement ?

Monſieur PINCÉ.

Il eſt toujours parfaitement bien mis.

LE BARON.

Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſoit aſſez folle pour vouloir l'épouſer ?

Monſieur PINCÉ.

Il eſt bien bâti, ce pendart-là.

LE BARON.

Oh, femmes ! Oh, femmes ! Voilà quelle eſt votre conſtance ; voilà le fond qu'il faut faire ſur votre amour. Encore je lui pardonnerois, ſi elle me deſtinoit un plus digne ſucceſſeur ; mais le Marquis du Tour ! mais le plus fat & le plus impertinent de tous les hommes ! Ingrate, infidelle, eſt-ce ainſi que vous m'avez aimé ? Eſt-ce là l'honneur que vous faites à ma mémoire ?

M. PINCÉ.

Mon cher Maître, vous ne faites pas réflexion qu'il y a dix-huit mois que vous êtes mort.

LE BARON *à part.*

Que la peſte t'étouffe, pédant inſupportable.

Monſieur PINCÉ.

Et que pendant tout ce temps là, elle n'a pas ceſſé de dire qu'elle ne trouveroit jamais un homme tel que vous.

LE BARON.

Quoi, sérieusement?

Monsieur PINCÉ.

Rien n'est plus véritable.

LE BARON.

Il n'est donc pas possible qu'elle se soit coëffée du Marquis. Mais l'histoire d'un Esprit qui bat toutes les nuits du tambour dans ce château, mérite que je l'approfondisse, & elle peut même vous donner lieu de m'introduire auprès de votre Maîtresse. Il faut que vous lui disiez que vous venez de parler à un fameux devin, qui se fait fort de découvrir par son art, ce que demande l'Esprit qui revient ici, & même de le chasser de la maison.

Monsieur PINCÉ.

Je m'en vais rendre mes comptes à Madame, & je me servirai de cette occasion pour lui parler de votre personne, comme vous me l'ordonnez. Madame Catau qui veut nous persuader que c'est vous qui revenez ici, sera bien surprise quand elle vous reverra. Ha, ha, ha, ha.

LE BARON.

Quoi, c'est Catau qui fait courir ce bruit-là? Allons, allons, il y a là-dessous quelque intrigue amoureuse.

Monsieur PINCÉ.

Ma foi, je l'ai toujours soupçonné. Hé, hé, hé, hé.

LE BARON.

Comme elle a toujours eu beaucoup d'ascendant sur l'esprit de sa Maîtresse, elle est au fait de cette intrigue, sur ma parole. Il faut que vous tâchiez de la faire parler. Je sais que vous avez eu autrefois dessein de l'épouser, & qu'elle en étoit ravie. Je vous prie de recommencer à lui faire l'amour, & même des propositions.

Monsieur PINCÉ.

Elle a toujours écouté fort amiablement celles que je lui ai faites, hé, hé, hé, hé, & j'espere qu'elle ne sera pas moins complaisante aujourd'hui, car je vais lui parler d'un style pathétique.

LE BARON.

Venez m'enfermer dans votre chambre, où vous me rendrez compte de ce qui ſe paſſera.

Monſieur PINCÉ.

J'entens Madame; allez m'y attendre, & je vous rejoins à l'inſtant.

[*Le Baron ſort après s'être r'habillé.*]

SCENE IV.

LA BARONNE, Monſieur PINCÉ.

LA BARONNE.

OH ça, tandis que me voilà débarraſſée des importuns, liſons un peu votre mémoire; mais dépêchez-vous.

Monſieur PINCÉ.

Avec votre permiſſion, Madame, une affaire preſſée m'oblige à ſortir; mais j'aurai l'honneur de venir vous retrouver dans le moment.

LA BARONNE.

Allez. Je vous attens.

SCENE V.

LA BARONNE *ſeule dans un fauteuil.*

LEs femmes qui ont été heureuſes avec leur premier mari, ſont toujours les plus diſpoſées à en prendre un ſecond. Pour moi, qui aimois le mien de tout mon cœur, & qui le trouvois digne de toute ma tendreſſe, il faudra que je l'oublie abſolument, avant que je puiſſe me ré-

foudre à me remarier ; & je ſens bien que je ne l'oublierai jamais. Il y a dix-huit mois que je ſuis veuve. Combien de prétendans de toute eſpéce ſe ſont préſentés pour m'épouſer ! Ils m'eſtimoient, ils m'aimoient, ils m'adoroient ; mais mon bien leur paroiſſoit encore plus adorable que moi ; c'étoit leur objet favori. Ils vouloient me perſuader le contraire ; & ma délicateſſe qui pénétroit juſqu'au fond de leur cœur, y voyoit l'intérêt bien plus vif que l'inclination. Pour ce qui eſt du Marquis, je le trouve plus ſincere ; il m'avoue librement qu'il eſt au moins auſſi touché de mon bien que de ma perſonne. Son impudence & ſa vanité méritent châtiment. Pour le mieux punir, je veux animer ſa paſſion par l'eſpoir ; &, quand il ſe croira ſur le point d'être heureux, le bannir de ma préſence avec éclat, & d'une maniere qui puiſſe l'humilier. C'eſt une vengeance que je me dois ; & le plaiſir que je vais me donner, ſuſpendra peut-être pendant quelque temps, la juſte douleur qui m'accable. Voici Catau, qui ſe flatte de ſon côté qu'elle diſpoſera de moi ; je vais la déſabuſer peu à peu, & me divertir à la mortifier.

SCENE VI.

LA BARONNE, Madame CATAU.

LA BARONNE.

Te voilà bien agitée. De quoi s'agit-il ?

Madame CATAU.

Oh ! Madame, je ſuis dans une colere.... Je ne ſaurois parler.

LA BARONNE.

Comment ? Que t'eſt-il donc arrivé ?

Madame CATAU.

Rien : Mais ce que je viens de voir me met en fureur.

LA BARONNE.

Hé bien, qu'as-tu vû ?

Madame CATAU.

Votre impertinent de Marquis.

LA BARONNE.

Quoi, ſa vûe t'agite à ce point ? Tu devrois, ce me ſemble, y être accoutumée.

Madame CATAU.

Moi, Madame ? Je ne m'accoutumerai jamais à cet original-là. Ce qu'il vient de faire mériteroit cent naſardes.

LA BARONNE.

Et qu'a-t-il donc fait ? Voyons.

Madame CATAU.

Comment ? Il ſe donne déja des airs de maître. Il prend poſſeſſion du château, il le viſite depuis le haut juſqu'en bas ; il diſpoſe de chaque appartement ; il s'empare de celui de feu Monſieur votre mari, il le trouve même trop petit, & il prétend l'agrandir. Mais vous ne croiriez jamais juſqu'où va ſon impudence.

LA BARONNE.

Comment ?

Madame CATAU *pleurant.*

Il m'a montré la chambre dans laquelle il veut, dit-il, conſommer le mariage.

LA BARONNE *à part.*

Voilà effectivement un impertinent Monſieur.

Madame CATAU.

En vérité, Madame, cela eſt inſupportable.

LA BARONNE.

Il faut l'excuſer ; c'eſt un jeune homme ſans expérience, qui ne ſent pas la conſéquence des choſes qu'il dit & qu'il fait. Ce ſeroit dommage de l'abandonner à lui-même ;

&

& je voudrois de tout mon cœur pouvoir le corriger de ſes défauts.

Madame CATAU.

Fi donc, Madame, il ne mérite point que vous entrepreniez de le réformer; ce ſeroit un ouvrage ſans fin. Il faut aller au fait, & l'envoyer promener. Vous rêvez.

LA BARONNE.

Ne trouves-tu pas qu'au fond ſa vivacité a quelque choſe d'aimable?

Madame CATAU.

Moi? Je ne trouve en lui que ridicule & qu'impertinence.

LA BARONNE.

Oh ça, parle-moi franchement. Crois-tu qu'il m'aime?

Madame CATAU.

Lui? Je vous garantis qu'il a le goût trop mauvais, pour aimer autre choſe que lui-même. Parlez-moi de Léandre, voilà l'homme qui vous aime.

LA BARONNE.

Tu as beau dire; quand le Marquis exprime ſa paſſion, ſon diſcours a je ne ſai quoi de naturel & de perſuaſif.

Madame CATAU.

Oui, quand il exprime la paſſion qu'il a pour votre bien.

LA BARONNE.

Tous ſes défauts ne viennent que des mauvaiſes compagnies qu'il a fréquentées.

Madame CATAU.

Il falloit qu'elles fuſſent bien mauvaiſes, ſi elles l'étoient plus que la ſienne.

LA BARONNE.

Tu es un peu trop vive contre lui. Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'une honnête femme le perfectionneroit.

Madame CATAU.

Une honnête femme ſeroit folle, ſi elle s'expoſoit à n'y pas réuſſir.

LA BARONNE.

Une autre fois nous traiterons ce ſujet plus à fond. Voici monſieur Pincé, j'ai quelques ordres à lui donner. Laiſſe-nous.

SCENE VII.

LA BARONNE, Monſieur PINCÉ.

Monſieur PINCÉ.

AVez-vous le loiſir, Madame, d'écouter la lecture de mon mémoire?

LA BARONNE.

En vérité, j'ai trop de choſes dans la tête préſentement, pour vous donner beaucoup d'attention.

Monſieur PINCÉ.

Permettez du moins que je vous rende compte de ce qui a été dépenſé ou conſommé la ſemaine derniere : vous trouverez qu'elle monte un peu haut ; mais il y a de grandes dépenſes à faire dans une maiſon où il revient des eſprits.

LA BARONNE.

Cependant je crois que les eſprits ne boivent ni ne mangent.

Monſieur PINCÉ.

[*Il met ſes lunettes quand il lit, & les ôte toutes les fois qu'il parle & qu'il s'explique ſur ſes articles.*]

Premierement, une piéce de vin blanc... Ce n'eſt pas l'eſprit qui l'a bû, mais cela revient au même; car vos domeſtiques diſent tous qu'ils n'auront jamais le courage de demeurer dans une maiſon où il revient, à moins

qu'on ne leur donne le vin à discrétion. Ils se flattent que vous aurez la bonté d'y consentir, tant que ce maudit Tambour fera du bruit dans le château.

LA BARONNE.

Fort bien. Si je leur accorde cela, je vous garantis qu'on ne les guérira jamais de la peur. Mais passons.

Monsieur PINCÉ.

Item. Viande de boucherie, huit cens livres.

LA BARONNE.

Huit cens livres! Mais voilà une dissipation effroyable; Monsieur Pincé.

Monsieur PINCÉ.

Ma foi, Madame, ce n'est pas trop pour régaler tant de gens que la curiosité attire céans. Après qu'ils ont entendu le Tambour, on ne peut pas les renvoyer sans souper.

LA BARONNE.

En effet, cela seroit incivil.

Monsieur PINCÉ.

Item. Deux quarteaux de vin de Bourgogne... Ces gens-là ne peuvent pas souper sans boire.

LA BARONNE.

Il y auroit conscience. Il faut avouer, Monsieur Pincé; que vous faites des commentaires merveilleux sur tous les articles de votre dépense.

Monsieur PINCÉ.

Item. Donné aux gens de monsieur le Marquis soixante bouteilles de vin nouveau... Cela s'est fait par votre ordre. *Item.* Une bouteille de ratafia à Madame Catau.

LA BARONNE.

Oh, pour cet article-là, c'est vous-même qui vous êtes donné l'ordre.

Monsieur PINCÉ.

Vous observerez, s'il vous plaît, Madame, qu'après avoir grondé tout le jour, elle a besoin de quelque li-

queur qui lui reſtaure la poitrine. Le ratafia eſt un cordial innocent qui enflamme le zéle de madame Catau pour vos intérêts, & qui lui donne la force de crier, & de retenir vos domeſtiques dans le devoir. Hé, hé, hé. Pardonnez-moi cette petite faillie de gaieté; hé, hé, hé.

LA BARONNE.

Hum, Monſieur Pincé, vous avez toujours de bonnes raiſons pour juſtifier madame Catau. Je prévois qu'à la fin vos vieilles amours aboutiront au mariage.

Monſieur PINCÉ.

Hé, hé, hé... *Item.* Douze livres de chandelles aux domeſtiques; c'étoit pour brûler pendant la nuit.

LA BARONNE.

Pendant la nuit! Comment ces canailles-là ne peuvent plus dormir ſans lumiere? En vérité, cela devient trop violent. Quel reméde apporter à ce déſordre-là? Je vous demande conſeil.

Monſieur PINCÉ.

Madame, il y a deux choſes à faire pour y remédier. 1°. C'eſt de ne plus régaler les perſonnes du voiſinage, que la curioſité attire céans tous les ſoirs. 2°. C'eſt de chaſſer d'ici cet Eſprit inviſible & ſon Tambour.

LA BARONNE.

Voilà une diviſion fort ſavante, mais je n'en ſuis pas plus avancée.

Monſieur PINCÉ.

Ayez la bonté de m'écouter.

LA BARONNE.

Et vous, ayez pitié de moi, & ne m'ennuyez point par un long diſcours.

Monſieur PINCÉ.

Je ſerai bref. Il eſt arrivé ici depuis peu un rare perſonnage, qui a une mine très-vénérable, & une barbe blanche qui lui deſcend juſqu'à la ceinture: le peuple l'appelle aſtrologue, magicien, négromancien, ſorcier, devin, diſeur de bonne aventure...

LA BARONNE.

Laiſſons là ſes titres. A quoi voulez-vous venir?

Monſieur PINCÉ.

Encore une fois, Madame, ayez la bonté de m'écouter: Or ce homme prétend être fort profond dans les ſciences occultes : le bruit que notre Tambour noctambule fait ici, l'y a attiré ; & il ſe vante, non-ſeulement de parler aux Eſprits, mais même d'avoir l'art de les chaſſer des maiſons où ils reviennent.

LA BARONNE.

De bonne foi, me croyez-vous aſſez ſimple pour donner dans de pareilles charlatanneries? Cela ne peut être d'aucune utilité.

Monſieur PINCÉ.

Cela ne peut nous faire aucun mal.

LA BARONNE.

Je ſuis sûre que vous-même vous n'ajoutez pas foi aux diſcours de ce prétendu devin.

Monſieur PINCÉ.

Je ne voudrois pas les garantir ; mais je ne vois aucun danger à en faire l'expérience. Eſſayez cet homme-là : s'il réuſſit, nous voilà délivrés de l'Eſprit : s'il ne reuſſit point, nous ne laiſſerons pas de publier qu'il l'a chaſſé, & ce bruit ſuffira pour nous défendre de cette affluence de curieux qui nous aſſaſſinent, & qui nous jettent dans une dépenſe exceſſive. Ainſi, de maniere ou d'autre, ce que je vous propoſe ne peut tourner qu'à votre avantage.

LA BARONNE.

Oh, pour cette fois-ci, vous parlez raiſon, & vous me perſuadez. Mais où eſt ce magicien, ou ce devin, comme il vous plaira? Je ne ſai ce que cela ſignifie, mais je me ſens tout d'un coup une vive impatience de le voir. Je croi que je m'en trouverai bien.

Monſieur PINCÉ *riant.*

Je le croi auſſi, hi, hi, hi. Je viens de lui parler; il eſt

ſorti pour un moment, & doit venir me trouver dans ma chambre, où je vais l'attendre. Vous noterez, s'il vous plaît, qu'il n'exige de vous aucune récompenſe, qu'après que ſon entrepriſe aura réuſſi.

LA BARONNE.

Voilà une circonſtance qui me rend preſque auſſi crédule que vous. Je commence à me flatter que je pourrai faire un bon uſage de cet homme-là. Je vous aſſure que s'il eſt auſſi habile qu'il ſe vante de l'être, je lui rendrai bien le plaiſir qu'il me fera. Allez, & me l'amenez au plûtôt. Je vais faire deux ou trois tours dans mon petit jardin, & vous me trouverez ici.

Monſieur PINCÉ.

Je pars, ma très-honorée Dame, pour mettre vos ordres en exécution.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame CATAU.

OUAIS, que veut dire ceci ? Je m'apperçois que Madame ne m'écoute plus, ou que, ſi elle m'écoute, elle ſe moque de tout ce que je lui dis. Mes inſinuations, mes conſeils, mes prieres, mes reproches, ne produiſent aucun effet ſur ſon eſprit. Elle ſe cache de moi. Je ne gouverne plus, & ma faveur eſt ſur ſon déclin. Je ne veux pourtant point me rebuter : il faut payer d'effronterie, & pouſſer mon entrepriſe juſqu'au bout. Ou je gagnerai mille écus, ou je ne les gagnerai point : ſi je les gagne, ma fortune eſt faite ; ſi je ne les gagne point, j'ai une autre corde à mon arc pour mon établiſſement. Il y a long-temps que notre vieux intendant me fait les doux yeux : il s'eſt refroidi depuis quelques années ; je veux réchauffer ſa paſſion, & m'aſſurer de lui. Il a fait ſa main, je n'ai pas mal fait la mienne ; &, ſi nous joignons enſemble les fruits de notre induſtrie, nous formerons une bonne maiſon. Enfin, de maniere ou d'autre, je ſuis réſolue de faire une fin. Il y a trop long-temps que je ſuis fille, & il me faut un mari pour m'ôter ce titre ennuyeux.

SCENE II.

LE MARQUIS, Madame CATAU.

LE MARQUIS.

Voici l'occaſion que je cherche depuis long-temps: je te trouve ſeule, & je veux profiter du moment. Allons, embraſſons-nous pour nous réconcilier.

Madame CATAU.

Ah! Vraiment, j'ai des affaires bien plus preſſées.

LE MARQUIS.

Ou je t'embraſſerai, ou tu m'embraſſeras; choiſis.

Madame CATAU.

Ni l'un, ni l'autre. Ah! Fi donc, point de jeux de main, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Parbleu, tu fais autant de façons que ſi tu n'avois que quinze ans. Je vais gager que tu es trop ſage pour l'être toujours.

Madame CATAU.

Et moi, je vais gager... que vous ſerez toujours auſſi fou que vous l'êtes. Laiſſez-moi, je vais chercher notre intendant; Madame le demande.

LE MARQUIS.

Je viens de le rencontrer à deux pas d'ici; il ſe promène avec un vieux rocantin qui a la barbe plus longue que ma chevelure: apparemment c'eſt encore quelque domeſtique de la maiſon; car, excepté ta maîtreſſe, on ne voit ici que de vieilles faces. Cela ſoit dit ſans te fâcher, ma pauvre Catau, tu n'es plus jeune, mais tu es encore bien piquante.

Madame CATAU *à part.*

Quel eſt le deſſein de cet homme-là? Je croi qu'il veut me

me gagner, pour que je le ſerve auprès de ma maîtreſſe. S'il me paye bien, nous verrons.

LE MARQUIS.

Oh ça, ma bonne, parle-moi ſincerement. Pourquoi n'es-tu pas de mes amies?

Madame CATAU.

Eh mais... c'eſt parce que j'aime ma maîtreſſe.

LE MARQUIS.

Réponſe obligeante. Mais quelle mouche te pique? Vois-tu quelque choſe d'irrégulier dans ma perſonne? Ai-je quelque défaut qui te choque?

Madame CATAU.

Croyez-moi, n'excitez point ma ſincerité; vous n'y trouveriez pas votre compte.

LE MARQUIS.

Allons, allons, mon enfant, point de mauvaiſe humeur; Je veux te faire plaiſir; &, pour te le prouver...

[*Il met ſes gants dans ſa poche.*]

Madame CATAU *à part.*

Je croi qu'il va me donner de l'argent.

LE MARQUIS.

Il faut que je t'applique un baiſer ſur chaque joue.

Madame CATAU.

Je ſuis votre ſervante. Si vous ne payez qu'en cette monnoie-là, vous pouvez garder vos eſpéces.

LE MARQUIS.

Tu as beau faire la prude, j'en paſſerai mon envie. [*Il la baiſe.*] Ah, l'appétiſſante créature que Madame Catau! Sur mon honneur, ſi je ne craignois de fâcher ta Maîtreſſe, je deviendrois amoureux de toi.

Madame CATAU.

Fort bien, Monſieur, divertiſſez-vous à mes dépens.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, ſi je plaiſante. Le beau bras! La belle main! Ah! Je baiſerai tout cela aſſurément.

Madame CATAU *à part.*

Cet homme-là eſt plus dangereux que je ne croyois. Si je n'y prens garde, il s'emparera de ma Maîtreſſe.

LE MARQUIS.

Oh ça, ma chere Catau, j'ai une propoſition à te faire.

Madame CATAU *à part.*

Il me fait des propoſitions ! Mais cela devient ſérieux. [*Elle prend un air gracieux.*] Hé bien, Monſieur le Marquis, de quoi s'agit-il ?

LE MARQUIS.

Mon enfant, il s'agit de te donner un mari.

Madame CATAU.

A moi ?

LE MARQUIS.

A toi-même. Veux-tu le prendre de ma main ? C'eſt un hardi compere, un verd galand, un homme tel qu'il te le faut ; tu en ſeras contente.

Madame CATAU *à part.*

Voilà une propoſition bien ſéduiſante. [*haut.*] Peut-on ſavoir qui eſt celui dont vous me parlez ?

LE MARQUIS.

Ah ! C'eſt un gentilhomme de mes amis.

Madame CATAU *d'un air vif.*

Un gentilhomme de vos amis ?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment. Je ne lui trouve qu'un défaut.

Madame CATAU.

Qui eſt ?

LE MARQUIS.

Qui eſt, qu'il n'a que vingt-cinq ans. Cela te dégoûtera peut-être.

Madame CATAU.

Oh, l'âge n'y fait rien, pourvû que d'ailleurs il ſoit bien ſage, bien élevé....

LE MARQUIS.

Comment bien élevé ? Je ne connois perſonne qui ait de

plus belles manieres. Il peut paſſer vingt-quatre heures à table; il joue tous les jeux en perfection; il prend une livre de tabac par jour; il jure de la meilleure grace du monde. Ah, ma chere, ſi tu le voyois, ton cœur ſeroit bien malade!

Madame CATAU *d'un air ſérieux.*

Eh comment, s'il vous plaît, s'appelle cet aimable gentilhomme qui eſt tant de vos amis?

LE MARQUIS.

Il s'appelle Monſieur de la Fleur.

Madame CATAU.

Votre valet-de-chambre?

LE MARQUIS.

Juſtement.

Madame CATAU.

Voilà un gentilhomme de grande condition. Mais paſſons là-deſſus. A-t-il beaucoup de bien?

LE MARQUIS.

Pas un ſol.

Madame CATAU.

Allez vous promener avec votre gentilhomme. [*à part.*] J'étois bien folle d'écouter cet homme-là.

LE MARQUIS.

Mais j'y ſuppléerai.

Madame CATAU.

Ah! C'eſt une autre affaire. Que lui donnerez-vous?

LE MARQUIS.

Je lui ferai ſa fortune.

Madame CATAU.

Et de quelle maniere?

LE MARQUIS.

Rien de plus aiſé. Dès que j'aurai épouſé ta Maîtreſſe, je chaſſerai d'ici ce vieux fou d'intendant qui me déplaît fort, & je donnerai ſa place au gentilhomme que je te propoſe.

Madame CATAU.

Ne pouvez-vous faire que cela pour lui ?

LE MARQUIS.

N'eſt-ce pas beaucoup ?

Madame CATAU

lui faiſant une profonde révérence.

Je vous donne le bon ſoir.

LE MARQUIS.

Mais écoute donc.

Madame CATAU.

Mes baiſemains à votre gentilhomme. [*Elle ſort.*]

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul.*

CEs vieilles filles ſont diantrement dégourdies. Il n'y a pas moyen de les amadouer ; & je vois que j'aurai bien de la peine à gagner celle-ci.

SCENE IV.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

AH, Marquis ! Je ſuis bien aiſe de vous trouver ici. Je m'en vais vous donner un petit régal, qui ne peut manquer d'être agréable à un eſprit fort comme vous. [*à part*] Je veux mettre ce petit ſuffiſant aux priſes avec le Devin ; je croi que cela ſera réjouiſſant.

LE MARQUIS *à part.*

Elle me cherche, elle me ſuit par tout, elle m'aime

à la folie. [*haut.*] Expliquez-vous, ma belle veuve. De quoi s'agit-il ?

LA BARONNE.

Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'il y a ici un homme des plus extraordinaires, qui entreprend de nous délivrer de l'Esprit dont nous sommes si tourmentés dans ce château ; il se pique d'être profond dans l'astrologie, de posséder à fond les sciences les plus occultes ; & mon intendant est persuadé même, qu'il entre un peu de sorcellerie dans les connoissances de cet homme-là.

LE MARQUIS.

Ma foi, votre intendant n'est pas sorcier, lui, puisqu'il croit cela. Mais, quand le verrons-nous, cet astrologue, ce devin, ce sorcier ?

LA BARONNE.

Il sera ici dans un moment ; je viens de l'appercevoir. En vérité, c'est une étrange figure !

LE MARQUIS.

Oh ! Puisque sa figure est si étrange, il n'y a pas moyen de douter que ce ne soit un homme merveilleux. Je vais bien me divertir à ses dépens. Vous verrez comme je le baloterai, ce grand Magicien.

LA BARONNE.

Ne vous y jouez pas, si vous m'en croyez.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous moquez-vous de moi ? Croyez-vous, de bonne foi, que je donne comme vous dans les préjugés du vulgaire ? Je suis honteux, en vérité, qu'une femme de votre mérite puisse croire aux Sorciers & aux Devins ; mais c'est le foible des femmes de donner dans ces charlataneries. La foiblesse de votre sexe vous rend excusable.

LA BARONNE *le contrefaisant.*

Et la force du vôtre vous rend présomptueux. Je vous avoue que je serois charmée, si l'homme que vous allez

voir, rabattoit un peu votre confiance. Vous croyez être plus ſage que tout le reſte du monde.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne me trompe pas beaucoup. Mais ſuppoſé que je me trompe, j'ai du moins cela de bon par-devers moi, que je ne crains ni les Sorciers ni les Eſprits.

LA BARONNE.

C'eſt ce que je veux éprouver aujourd'hui. Nous verrons ſi vous êtes ſi intrépide. Le Sorcier va venir, & je vous retiens ce ſoir à ſouper, pour que vous entendiez l'Eſprit.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vous rendrai bon compte de l'un & de l'autre, je vous en répons. Voici déja votre Docteur, qui, je croi, a plus de barbe que de ſcience. Il vient avec le bon-homme aux trois raiſons.

SCENE V.

LA BARONNE, LE BARON, LE MARQUIS, Monſieur PINCÉ.

Monſieur PINCÉ.

MAdame, j'ai trois raiſons pour introduire ce grand homme auprès de vous. La premiere, parce que vous me l'avez ordonné. La ſeconde, parce qu'il meurt d'envie de vous rendre ſervice. Et la troiſiéme, parce que je ſuis perſuadé qu'il en a le pouvoir.

LE MARQUIS.

Bon-homme, vous avez oublié la quatriéme raiſon.

Monſieur PINCÉ.

Quelle eſt-elle?

LE MARQUIS.

La voici. C'eſt que vous radotez.

Monſieur PINCÉ.

Nous verrons en bref, Monſieur le Marquis, qui radote le plus, de vous ou de moi. [*au baron.*] Je vous laiſſe avec cette belle perſonne ; c'eſt la Dame du château.

LE BARON.

Cela ſuffit.

[*Monſieur Pincé ſort, & le Baron ſe tient dans le fond du théatre, & ſe promene en parlant, & en regardant de temps en temps la Baronne.*]

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE BARON *à part.*

LE plaiſir de la revoir me met hors de moi, & je répandrois des larmes de joie, ſi je n'étois pas indigné de trouver cet impertinent auprès d'elle.

LA BARONNE *au marquis.*

Il ſe promène, il nous regarde, il parle entre ſes dents, il ne nous dit mot ; abordez-le, Monſieur le Marquis, vous qui êtes accoutumé à converſer avec les ſavans.

LE MARQUIS.

Bon-homme, approche-toi. Encore, encore. On dit que tu es profond dans l'aſtrologie. Il faut voir cela ; te voici devant un homme qui jugera bien-tôt de ta capacité. Que ſais-tu ?

LE BARON *groſſiſſant ſa voix.*

Je ſai que vous ne ſavez rien.

LA BARONNE *au marquis.*

Que dites-vous de ce début ? Il me réjouit. Ah, ah, ah, ah.

LE MARQUIS.

Patience, rira bien qui rira le dernier. Parbleu, voilà une figure bien hétéroclite ! Mon doux ami, tu n'as point l'air d'un habitant de ce monde, & je gage qu'il n'y a pas long-temps que tu es descendu de la Lune. Sans doute que tu as parcouru toutes les Planettes. Quelles nouvelles dit-on dans le Zodiaque ?

LE BARON.

Des nouvelles qui doivent effrayer un faux brave. Mars vient d'entrer dans sa maison, & va bien-tôt s'y montrer dans son plus pompeux appareil.

LE MARQUIS.

Explique-moi ce galimathias, pere barbe-grise.

LE BARON.

L'entrée de Mars dans sa maison, signifie que ce château va bien-tôt avoir un maître, devant qui les petits maîtres disparoîtront.

LE MARQUIS.

Il n'est pas si ignorant que je croyois. L'entendez-vous, ma belle veuve ? Selon lui, tous les astres prédisent que je serai bien-tôt votre mari, & que je ferai disparoître tous mes rivaux.

LA BARONNE.

Les astres pourroient bien avoir pris le change. Mais apparemment que vous n'interpretez pas bien leurs prédictions.

LE MARQUIS.

Je ne les interprete pas bien ? Vous allez voir. Dis-moi un peu, vieux sorcier, ce Mars si terrible dont tu viens de nous annoncer l'entrée, ne ressemble-t-il pas à un jeune Seigneur... hé ? là... que l'on appelle le Marquis du Tour ?

LE BARON.

Il ne lui ressemble pas plus... que vous me ressemblez.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, que vous n'entendiez pas le langage des astres.

LE BARON.

Mais en revanche, Vénus ressemble tout-à-fait à Madame.

LA BARONNE *au marquis*..

Vous voyez que les astrologues ont de la politesse.

LE MARQUIS.

Docteur, un petit mot à l'écart. Ces deux planettes que tu vois ici, feront bien-tôt en conjonction. J'ai lû cela dans les astres, moi qui te parle.

LE BARON *à part*.

Maugrebleu de l'impertinent! Il me met en fureur, & peu s'en faut que je n'éclate. [*haut.*] Madame, j'ai oüi dire qu'on entendoit toutes les nuits un grand bruit dans ce château.

LA BARONNE.

On vous a dit vrai; & l'on m'a dit aussi que vous vous vantiez de le faire cesser. J'avoue que cela m'a donné un grand empressement de vous voir: je ne m'en repens point; & sans vouloir vous flatter, je trouve que votre aspect inspire de la vénération pour votre personne, & de la confiance en votre art. Je crois qu'il y a long-temps que vous le pratiquez; car vous avez l'air d'être bien vieux.

LE BARON.

Mon air vous trompe. Quel âge me donneriez-vous bien?

LE MARQUIS.

Parbleu, je te crois au moins le frere cadet de Mathusalem. En conscience, n'es-tu pas né quelques mois avant le déluge?

LA BARONNE.

Monsieur le Marquis fait le plaisant; mais pour moi, je vous parle sérieusement. Je vous donnerois trois siè-

cles, & je ſuis perſuadée que vous avez des enfans de vos petits enfans, qui ont la barbe auſſi longue que la vôtre.

LE BARON.

Ah, ah, ah, ah! La mine eſt bien trompeuſe, ma belle Dame, & je vous conſeille de ne juger jamais par là. Tel que vous me voyez, je n'ai eu que trente ans le dernier jour d'Avril. Mais l'étude des ſciences occultes à cela de particulier, qu'elle fait croître la barbe à vûe d'œil.

LA BARONNE.

Vous êtes bienheureux, Monſieur le Marquis, de n'avoir pas donné dans les ſciences occultes.

LE BARON.

Oh! Je vous promets que l'étude ne lui fera jamais croître la barbe.

LE MARQUIS.

Tu crois donc, vieux bouquin, que je ne ne ſuis qu'un ignorant, parce que je n'ai pas le menton auſſi touffu que le tien? Apprens de moi, vieux Noſtradamus, que la ſcience ne ſe meſure pas à la barbe. Tu jugerois mieux de moi, ſi tu te connoiſſois en phyſionomie; mais je vois que tu n'y entens rien.

LE BARON.

Je vais vous prouver le contraire. Avec votre permiſſion, Madame, que je lui diſe un mot en particulier.

LA BARONNE *ſe tirant à l'écart.*

Oh! Volontiers.

LE MARQUIS.

Hé bien, quel eſt le grand myſtere que tu vas m'apprendre?

LE BARON.

Le voici; mais jurez-moi que vous ne le reveleres point.

LE MARQUIS.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

LE BARON.

Hé bien donc, selon toutes les régles de la physionomie, vous êtes un fat. Que cela soit secret entre nous.

LE MARQUIS.

Tu me payeras cette impertinence.

LA BARONNE.

Oh! Je vous prie, Marquis, confiez-moi ce qu'il vous vous a dit à l'oreille.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un petit compliment qu'il m'a fait sur les traits de mon visage : il ne me siéroit pas de vous le répeter.

LA BARONNE *au Baron.*

Pouvez-vous prédire par la physionomie ce qui doit arriver aux personnes que vous voyez ?

LE BARON.

C'est mon fort.

LA BARONNE.

Oh! Si cela est, je vous prie d'examiner celle de monsieur le Marquis, & de me dire sa destinée.

LE BARON.

Premierement, je juge par ses traits, & je vois à votre air en même temps, car je vous examine tous deux attentivement, qu'il a grande opinion de lui-même, & que vous en avez une très-mediocre; qu'il s'aime beaucoup, & que vous ne l'aimez guéres.

LE MARQUIS *à la Baronne.*

Vous voyez bien que cet homme-là n'est qu'un ignorant.

LA BARONNE.

Moi! Je crois qu'il est sorcier. Poursuivez, docteur.

LE BARON.

Il sera furieusement traversé dans ses amours, & cela tout au plûtôt.

LE MARQUIS.

Autre impertinence.

LE BARON.

J'oſe l'aſſurer de plus, & je l'en convaincrai, qu'il n'habitera jamais dans la maiſon de la Baronne de l'Arc.

LE MARQUIS *le prenant par ſa barbe.*

Dis-moi un peu, vieux Merlin, ton impudence n'a-t-elle jamais excité perſonne à te traîner par la barbe?

LA BARONNE.

Doucement, Monſieur le Marquis, vous vous fâchez, & devant moi! Vous voulez m'épouſer, & vous n'avez pas le courage de vous laiſſer dire votre bonne aventure?

LE BARON.

Qu'il ſe fâche, s'il veut, j'ai de quoi lui répondre: cela ne m'empêchera pas de lui prédire qu'il mourra dans peu.

LE MARQUIS.

Pouſſe, pouſſe, mon ami: tu es en ſûreté maintenant; j'ai du reſpect pour les Dames. Dieu me damne, ſes contes me font rire, ah, ah, ah.

[*Il rit d'un ris forcé.*]

LA BARONNE.

Il mourra dans peu, dites-vous? Et de quel genre de mort?

LE BARON.

Il mourra de peur.

LE MARQUIS *voulant tirer l'épée.*

Moi, faquin, je mourrai de peur? Un homme tel que moi mourir de peur? Il faut que je faſſe luire le ſoleil au travers du corps de cet aſtrologue.

LA BARONNE.

Arrêtez. N'avez-vous point de honte de vouloir tuer un vieillard déſarmé?

LE MARQUIS.

Lui, vieillard! Le faquin dit qu'il n'a que trente ans. Je veux vous faire voir que je ne ſuis pas ſi peureux qu'il le dit.

LE BARON.

Ce n'eſt pas devant les Dames qu'il faut ſe piquer d'être courageux. Nous nous trouverons ailleurs, & je te ferai voir que ma main ſait manier autre choſe qu'une baguette.

LE MARQUIS *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah, ah.

LA BARONNE.

Ne vous échauffez pas non plus, Monſieur le docteur : vous êtes ici pour faire preuve de votre art, & non de votre valeur : ou, ſi vous voulez me convaincre que vous avez du courage, trouvez-vous à neuf heures dans mon antichambre : c'eſt à cette heure-là que l'Eſprit commence ſon vacarme, & ſe fait entendre dans tous les coins de ce château.

LE BARON.

Je ne manquerai pas à l'aſſignation.

LE MARQUIS.

Nous verrons ; & je t'avertis que ſi tu n'exécutes pas ce que tu t'es vanté de pouvoir faire, tu ſeras berné comme Sancho Panſa. Je te promets que nous te renvoyerons au firmament.

LE BARON.

Je vais préparer mes conjurations. Mais écoutez, Madame, ce que mon art m'autoriſe à vous dire. Si vous voulez être heureuſe, traitez ce petit compagnon avec tout le mépris qu'il mérite.

LE MARQUIS *voulant ſe jetter ſur lui.*

Oh ! Je n'y puis plus tenir.

LA BARONNE

pouſſant le Baron dehors, après s'être miſe au-devant de lui.

Retirez-vous.

SCENE VII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Voilà le plus audacieux faquin que j'aye vû de ma vie.

LA BARONNE.

Pour moi, je le trouve réjouiſſant. Je vous garantis que ce n'eſt pas un ſot.

LE MARQUIS.

Il en a pourtant bien la mine. Mais quelque bonne opinion que vous ayez de lui, vous ne croyez pas qu'il ſoit ſorcier ?

LA BARONNE.

En vérité, je ne ſai qu'en penſer. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis réſolue à me ſervir de lui. Quand une maladie eſt déſeſpérée, on met en uſage les remédes même auſquels on n'a point de foi.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS; Madame CATAU.

Madame CATAU.

Madame, le caffé eſt prêt. Voulez-vous le prendre ici, ou dans le grand ſallon ?

LA BARONNE.

Oh ! Dans le grand ſallon, avec la compagnie. Venez en prendre avec moi, cela diſſipera votre mauvaiſe hu-

meur; enſuite nous ferons un quadrille juſqu'à l'heure de la promenade.

SCENE IX.

Madame CATAU *ſeule.*

IL faut que je donne mes dernieres inſtructions à l'Eſprit, afin que ſon apparition produiſe ce ſoir l'effet qu'il deſire, & que je puiſſe toucher mes mille écus. Si je les embourſe une fois, ce ſera un ſurcroît de charmes que j'acquerrai; je ferai briller ma ſomme aux yeux de notre intendant: Dieu ſait comme il prendra feu; & je ſerai bien-tôt madame Pincé. Madame Pincé! Le joli nom! Je meurs d'impatience de le porter.

SCENE X.

Monſieur PINCÉ, Madame CATAU.

Monſieur PINCÉ.

PEut-être que je me préſente mal-à-propos, Madame Catau.

Madame CATAU.

Ah! Monſieur Pincé, vos viſites ſont toujours de ſaiſon.

Monſieur PINCÉ.

Tout le monde prend du caffé dans le grand ſallon: il faut bien que nous prenions quelque choſe auſſi vous & moi. J'apporte deux biſcuits, & une petite bouteille de vin de Saint-Laurent, qui, je croi, ſera délicieuſe.

Madame CATAU.

Quelle politeſſe ! Aſſeyez-vous, je vous prie. Je vais chercher deux de mes petits verres à ratafia. [*Elle apporte deux grands verres.*] Allons, à la ſanté de Madame ; je vous la porte.

Monſieur PINCÉ.

Je vous fais raiſon... & en réitérant, à votre ſanté, Madame Catau.

Madame CATAU.

A la vôtre, Monſieur Pincé. Voilà une liqueur excellente ; je vous prie de m'en acheter une petite proviſion, & de la faire paſſer ſur l'article du caffé.

Monſieur PINCÉ.

Je vous le promets.

Madame CATAU.

Je ne voudrois pas que mon nom parût ſur vos mémoires.

Monſieur PINCÉ.

Il n'y paroît pas ſouvent, quoiqu'il ſoit écrit dans le regiſtre de mon cœur. Ah, ah, ah, ah.

Madame CATAU.

Ah, ah, ah, ah. Vos plaiſanteries ont je ne ſai quoi de ſi doux, de ſi gracieux !

Monſieur PINCÉ.

A propos de regiſtre, je viens de parcourir tous les miens, & je trouve que vous me devez quelque choſe.

Madame CATAU *d'un air ſérieux.*

Moi ? Et qu'eſt-ce que je vous dois ?

Monſieur PINCÉ.

Vous me devez votre cœur, en échange du mien que je vous ai donné. Hé, hé, hé, hé. C'eſt une ancienne dette. Quand voulez-vous l'acquitter ?

Madame CATAU.

En vérité, vous êtes le plus galant créancier que je connoiſſe.

Monſieur PINÇÉ.

Tréve de complimens. Je ne me paye point de paroles,

roles, Madame Catau. Il faut me payer en espéces.

Madame CATAU *faisant des minauderies.*

Fi donc, Monsieur Pincé; vous me faites rougir. A vos inclinations.

Monsieur PINCÉ.

De tout mon cœur. C'est à votre santé, Madame Catau. Combien y a-t-il, Madame Catau, que mon cœur a échoué contre l'écueil de vos graces? Attendez... Je pense que ce fut le sixiéme Janvier mil sept cent vingt. Il y a seize ans que nous nous connoissons; par conséquent il y a seize ans que je vous aime.

Madame CATAU.

Dites plûtôt, Monsieur Pincé, qu'il y a seize ans que vous vous moquez de moi. Vous êtes si cauteleux, si rusés, vous autres hommes; vous aimez à vous divertir de la simplicité de notre sexe, & à flatter de pauvres innocentes qui ont la foiblesse de vous croire.

Monsieur PINCÉ.

Je veux vous montrer une petite bagatelle, dont j'aurois grande envie de vous faire présent, si vous la jugiez digne d'être acceptée.

Madame CATAU.

Oui, Monsieur Pincé est la politesse même.

Monsieur PINCÉ.

C'est une bagatelle, vous dis-je, qui ne mérite pas de vous être présentée; mais...

Madame CATAU.

Oh, je vous prie, ne me tenez pas plus long-temps en suspens.

Monsieur PINCÉ.

C'est un petit dé d'argent.

Madame CATAU.

Je l'ai toujours bien dit, qu'il n'y avoit point d'amant plus généreux, ni plus magnifique que vous. Donnez.

Monſieur PINCÉ.

Avec votre permiſſion, que je le mette moi-même à votre doigt.

Madame CATAU.

C'eſt là le comble de la politeſſe.

Monſieur PINCÉ.

Ah, le joli petit mignon de doigt! Il faut que je prenne la liberté de le baiſer.

Madame CATAU *feignant de réſiſter.*

Fi donc, ſi donc; arrêtez-vous, Monſieur Pincé. Vous me jettez dans un déſordre, dans une confuſion...

Monſieur PINCÉ.

Ce doigt-là n'eſt pas le doigt de la pareſſe; il porte les glorieuſes bleſſures de l'éguille.

Madame CATAU.

Ah! Ne ſerrez pas ſi fort. Je vous prie, rendez-moi mon doigt.

Monſieur PINCÉ.

Ce doigt du milieu, Madame Catau, a un joli voiſin; je croi qu'une bague nuptiale lui ſiéroit bien.

Madame CATAU.

Que vous êtes badin! Je croi, comme vous, que la bague dont vous parlez ne le défigureroit point. [*en ſoupirant.*] Mais où la trouver?

Monſieur PINCÉ.

Puiſqu'il faut parler cathégoriquement, Madame Catau, le dé que je vous donne n'eſt que le précurſeur de la bague nuptiale que je vous deſtine. Je m'imagine que le dé & la bague figureront enſemble à merveille: ils formeront un double emblême. Le dé vous fera ſouvenir qu'il faut que vous ſoyez une bonne ménagere; & la bague, qu'il faut que vous ſoyez une bonne femme.

Madame CATAU.

Oui, oui, riez, moquez-vous de moi.

Monſieur PINÇÉ.

Sur ma foi, je vous parle ſérieuſement.

Madame CATAU.

Sérieuſement ! Et je croyois que vous m'aviez oubliée.

Monſieur PINCÉ.

Moi ? J'oublierois plûtôt la table de multiplication.

Madame CATAU.

Je puis me vanter que j'ai toujours pris votre parti devant Madame.

Monſieur PINCÉ.

Je le ſai, & cela eſt écrit auſſi dans mes regiſtres.

Madame CATAU *d'un air ingénu & embarraſſé.*

Car j'ai toujours conſidéré vos intérêts . . . comme les miens propres.

Monſieur PINCÉ.

Il n'y a que vos rigueurs qui puiſſent empêcher . . . qu'ils ne deviennent communs.

Madame CATAU *à part.*

Cela eſt fort. Battons le fer pendant qu'il eſt chaud. [*haut.*] En vérité, Monſieur Pincé, il n'y a pas moyen de vous être cruelle : vous avez un ſtyle perſuaſif, des manieres inſinuantes, un ton enchanteur . . . Pour moi, je n'ai pas la force d'y tenir.

Monſieur PINCÉ *ſe levant avec tranſport.*

Comment dites-vous cela ? Répétez, je vous en conjure.

Madame CATAU.

Je vois bien que j'en ai trop dit ; mais je ne m'en repens pas, puiſque je vous aime.

Monſieur PINCÉ.

Ah ! Je ſuis enchanté.

Madame CATAU.

Non, je ne puis plus vous cacher la paſſion que j'ai pour vous.

Monſieur PINCÉ.

Je ſuis ravi, tranſporté, extaſié. Vous êtes la ſomme totale de mon bonheur. J'en perdrai l'eſprit. Le reſpect ne peut plus me retenir. Il faut . . . que je boive raſade à

votre ſanté. Mais que votre maîtreſſe ſe dépêche donc de prendre un mari ; ſans quoi nous lui donnerons un petit intendant, avant qu'elle ſe ſoit fait un héritier. Dites-moi, mon bel ange, n'eſt-elle pas réſolue d'épouſer le Marquis ?

Madame CATAU.

Elle, l'épouſer, mon cœur ? Dieu nous en garde. Non, non, j'ai un meilleur parti pour elle.

Monſieur PINCÉ.

Mais, ma Princeſſe, eſt-ce que ce tambour qui nous effraye toutes les nuits, ne lui fait pas perdre le deſſein de ſe remarier ?

Madame CATAU.

Chut, ſi nous ſavons bien tirer profit de ce tambour, il nous vaudra mille écus, tout au moins.

Monſieur PINCÉ.

Et comment cela, mon cher cœur ?

Madame CATAU.

Puiſque nous ſommes préſentement mari & femme... je veux dire comme mari & femme, mon devoir m'oblige à ne vous rien cacher.

Monſieur PINCÉ.

Vous avez raiſon, m'amour. Vous & moi nous ne faiſons plus qu'un. Ainſi, biens, perſonnes, ſecrets, tout doit être commun entre nous.

Madame CATAU.

Je vais vous révéler le myſtere. Mais j'entens du bruit. Quelqu'un peut nous écouter ici. Venez avec moi ſous le berceau, & je ſatisferai votre curioſité.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

Le théatre repréſente l'antichambre de la Baronne.

SCENE PREMIERE.

Monſieur PINCÉ, LA RAMÉE.

Monſieur PINCÉ.

OH ça, la Ramée, j'ai des ordres à te donner, mon enfant; c'eſt pourquoi je te recommande d'être attentif.

LA RAMÉE *à part.*

Attentif! Qu'entend-il par-là? [*haut.*] Oh, je vous répons que je le ſerai. [*à part.*] Je croi qu'il veut dire qu'il ne faut pas que je boive ce ſoir.

Monſieur PINCÉ.

Tu ſais que je t'ai toujours exhorté à mettre de l'ordre, de l'arrangement dans ce qui te concerne. Je voudrois que tes coſtreaux, tes fourchettes, tes cuilleres, ton linge, ta vaiſſelle, tes verres, fuſſent rangés bien méthodiquement.

LA RAMÉE.

Mes verres rangés méthodiquement! Ah! Monſieur Pincé, vous parlez d'une maniere là... ſi extravagante, ſi agréable, ſi je ne ſai comment, que cela donne envie de recevoir vos ordres.

Monſieur PINCÉ.

L'ordre & l'arrangement rendent toutes choſes faciles. Par leur moyen, il n'y a dans une maiſon ni confuſion ni perplexité.

LA RAMÉE.

Perplexité ! Comme il parle ! Je l'écouterois tout un jour.

Monſieur PINCÉ.

Que cela ſoit dit pour une bonne fois. Maintenant il s'agit de ſavoir ſi ton linge de table, ton buffet, enfin toutes les choſes qui ſont confiées à ton adminiſtration, ſont aſſez proprement & méthodiquement préparées, pour donner ce ſoir un feſtin.

LA RAMÉE.

Tout cela ſera prêt dans un quart-d'heure, ſi vous me l'ordonnez. Mais dites-moi, s'il vous plaît, eſt-ce pour le Devin qu'on va préparer le feſtin dont vous me parlez ?

Monſieur PINCÉ.

C'eſt pour le Devin, & ce n'eſt pas pour le Devin.

LA RAMÉE.

Écoutez, Monſieur Pincé, ſi c'eſt pour le Devin, j'ai un bon avis à vous donner. Comme il eſt ſorcier, les diables le régalent ſouvent au ſabat. Son palais eſt accoutumé à leurs ragoûts. Nous aurons de la peine à les imiter. Pour moi, je croi que le meilleur moyen d'y réuſſir, c'eſt de mettre un peu de ſoufre dans les ſauces qu'on fera pour lui.

Monſieur PINCÉ.

Ce ſorcier, mon enfant, eſt une créature compliquée, un animal amphibie, une perſonne de deux eſpéces ; mais il boit & mange comme un autre homme.

LA RAMÉE.

Selon ce que vous dites, il devroit boire & manger comme deux.

Monſieur PINCÉ.

Ta réflexion n'eſt pas inépte.

LA RAMÉE.

Inépte ! Je croi qu'il parle latin.

Monſieur PINCÉ.

Car l'homme dont il s'agit, eſt un homme double. Hé, hé, hé, hé.

LA RAMÉE.

Un homme double! N'eſt-ce point ce qu'on appelle un hermaphrodite?

Monſieur PINCÉ.

Il eſt marié, & il n'eſt pas marié; il a une longue barbe, & il n'a point de barbe; il eſt vieux, & il eſt jeune.

LA RAMÉE.

Mordié, que cela eſt beau! Un homme vieux & jeune! Comment accommodez-vous cela, Monſieur Pincé?

Monſieur PINCÉ.

N'as-tu jamais oüi dire que le ſerpent rajeunit en dépouillant ſa vieille peau?

LA RAMÉE.

Oui, j'ai entendu dire cela.

Monſieur PINCÉ.

Hé bien, il en ſera de même de l'homme dont nous parlons.

LA RAMÉE.

Je le croirois bien; ce n'eſt pas merveille qu'un ſorcier reſſemble à un ſerpent.

Monſieur PINCÉ.

Tien, mon pauvre la Ramée, quand il aura quitté ſa houppelande de Devin, il paroîtra auſſi beau & auſſi magnifique qu'aucun jeune Seigneur que tu ayes vû.

LA RAMÉE.

Et ſoupera-t-il avec ſa houppelande?

Monſieur PINCÉ.

C'eſt ce que le temps nous apprendra.

LA RAMÉE.

Ma foi, je n'ai pas la tête aſſez bonne pour y fourer tant de belles choſes. Il y a un quart-d'heure que vous me parlez; le diable m'emporte ſi j'ai compris un mot à tout ce que vous avez dit.

Monſieur PINCÉ.

Ce n'eſt pas mon intention non plus que tu le comprennes. Mais revenons à notre affaire. Mets le couvert dans le grand ſalon. Que tes bouteilles, tes caraffes & tes verres ſoient bien lavés, & en bel ordre. Dis au cuiſinier & à la cuiſiniere de préparer un grand & magnifique ſouper, & prens ſoin que tous les gens de livrée mettent leurs habits neufs.

LA RAMÉE.

Ah! Préſentement j'entens tout ce que vous dites. Mais quand vous parlez ſans vous faire entendre, cela eſt bien plus joli, plus divertiſſant.

Monſieur PINCÉ.

Va, va, je t'expliquerai bien-tôt tout ce que je t'ai dit, & tu le comprendras facilement. Chut, chut, écoute. Ne manque pas d'avertir Suſanne de mettre deux oreillers ſur le chevet du lit de Madame.

LA RAMÉE.

Deux oreillers! Eſt-ce qu'elle eſt devenue double auſſi?

Monſieur PINCÉ.

Fais ce que je te dis. Mais j'entens la voix de Madame Catau. Je croi qu'elle gronde la cuiſiniere.

LA RAMÉE.

Je m'en vais donc, car j'aurois bien-tôt mon tour. Oh, pour celle-là, elle parle bon françois; on ne perd pas un mot de tout ce qu'elle dit.

SCENE II.

Monſieur PINCÉ *ſeul.*

DE la maniere dont tout ſe diſpoſe, je croi que nous ſerons délivrés ce ſoir de l'Eſprit. Ah! Madame Catau, Madame Catau, vous êtes bien aimable, mais vous êtes bien

bien friponne ! Quand je fais réflexion à votre caractere, je trouve vingt raiſons pour vous ôter mon cœur, & je n'en trouve que deux pour vous le laiſſer. La premiere raiſon qui m'engage à vous l'ôter, c'eſt que.... Mais la voici. L'aimable friponne ! Quand je la vois, les deux raiſons qui m'invitent à lui laiſſer mon cœur, étouffent les vingt raiſons qui me preſſent de le retirer. Dieu veuille que je ne ſois pas aſſez fou pour lui tenir les promeſſes que je lui ai faites, afin de la faire donner dans le paneau que je lui tendois.

SCENE III.

Madame CATAU, Monſieur PINCÉ.

Madame CATAU *entre en rêvant.*

AH ! C'eſt vous, Monſieur Pincé.

Monſieur PINCÉ.

C'eſt moi-même. Quelle raiſon vous conduit ici, ma gentille tourterelle ?

Madame CATAU.

J'y viens pour avoir un mot de converſation avec mon Eſprit. Il eſt derriere ce lambris. Auriez-vous jamais ſoupçonné qu'il y eût ici une ouverture ?

Monſieur PINCÉ.

Non, ma foi. Elle eſt ſi artiſtement pratiquée, qu'il eſt impoſſible de l'appercevoir. Mais je ne comprens pas comment votre Eſprit peut ſe tenir entre le mur & le lambris.

Madame CATAU.

Ce n'eſt pas là non plus qu'il ſe tient. Il eſt dans un petit cabinet pratiqué dans l'épaiſſeur du mur, & qui a deux ouvertures imperceptibles, l'une dans un ſouterrain qui va gagner la cave, & l'autre dans cette anti-

chambre au travers de la boiſerie. Tout cela s'ouvre & ſe ferme dans un cleing d'œil, par le moyen d'un reſſort qui n'eſt connu que de moi & de l'Eſprit. C'eſt une invention merveilleuſe.

Monſieur PINCÉ.

Mais écoutez donc, ma poule, n'allez pas lui dire au moins que vous m'avez fait confidence du myſtere.

Madame CATAU.

Eh ſi donc! Me croyez-vous aſſez ſotte pour publier ce qui ſe paſſe entre vous & moi?

Monſieur PINCÉ.

Mais votre Eſprit n'entend-il point ce que nous diſons?

Madame CATAU.

Il n'entend point ce qui ſe dit ici, à moins que l'on ne crie bien fort; & même en ce cas là, il ne peut attraper que quelques paroles de temps en temps. J'en ai fait moi-même l'expérience.

Monſieur PINCÉ.

J'ai quelques ordres à donner. Il faut que je vous quitte. Adieu, mon étoile polaire.

Madame CATAU.

Adieu, ma bouſſole.

Monſieur PINCÉ.

Adieu, ma Vénus.

Madame CATAU.

Adieu, mon Adonis. [*à part.*] Oh, je le tiens; & quand j'aurai les mille écus....

SCENE IV.

LÉANDRE, Madame CATAU.

[*On entend frapper trois coups sur le Tambour.*]

Madame CATAU.

AH, ah! Le tambour a frappé trois fois. C'eſt le ſignal dont Léandre eſt convenu avec moi, quand il auroit envie de me parler.

[*Le tambour bat encore trois coups.*]

Je vous entens, je vous entens. Sortez, Monſieur le Renard, ſortez de votre taniere, & laiſſez-y votre tambour. [*La porte ſecrette s'ouvre, & Léandre paroît.*]

LÉANDRE.

Hé bien, ma chere Catau, quelles nouvelles y a-t-il dans le monde?

Madame CATAU.

Je vous avertis que ſi vous ne prenez garde à vous, vous ſerez conjuré & chaſſé ce ſoir.

LÉANDRE.

Je me doutois bien qu'on avoit formé cette entrepriſe; car je me ſuis tenu tout le jour aux écoutes, & j'ai entendu certains mots qui m'ont fait ſoupçonner que quelque charlatan ſe faiſoit fort de me bannir du château.

Madame CATAU.

Vraiment, il y a ici un Devin, qui ſe pique même d'être ſorcier, & qui promet à Madame de la délivrer de vous. Il prépare des conjurations terribles.

LÉANDRE.

Laiſſe-moi faire, je te répons que je le conjurerai lui-même, & qu'il ſera bien hardi ſi je ne le fais pas mourir de peur. Ce n'eſt pas lui qui m'inquiéte, c'eſt le Mar-

quis. Dans le cas où je me trouve, ce petit fat qui eſt toujours auprès de ta Maîtreſſe, eſt plus à craindre pour moi que vingt ſorciers.

Madame CATAU.

A vous dire le vrai, il pouſſe vigoureuſement ſa pointe. Ses impertinences ont fait plus de progrès en deux jours, que votre modeſtie & votre diſcrétion n'en ont fait en deux mois.

LÉANDRE.

Auſſi ſuis-je bien réſolu de changer mon attaque, ſi une fois tu peux me procurer une autre entrevûe.

Madame CATAU.

Vous avez raiſon. Tréve de profondes révérences, & de complimens reſpectueux. Tout cela n'eſt propre qu'à faire l'amour au travers d'une grille.

LÉANDRE.

Il faut que je t'embraſſe, ma chere enfant, pour te remercier du bon avis.

Madame CATAU.

Ah! Voilà qui va bien. Je commence à avoir meilleure opinion de vous. Que ne vous émancipez-vous comme cela avec Madame?

LÉANDRE.

J'ai toujours crû, mon enfant, que ta maîtreſſe vouloit qu'on fût reſpectueux.

Madame CATAU.

Au fond, cela eſt vrai. Mais croyez-moi, Monſieur, il n'y a pas, après tout, tant de différence que vous croyez, entre une femme & une femme. Vous voyez que le Marquis avance ſes affaires, & que ſon effronterie fait tout ſon mérite.

LÉANDRE.

Il a trop de préſomption & d'amour propre pour être capable d'aimer; & j'avoue qu'un homme auſſi amoureux que moi, fait l'amour bien ſottement. C'eſt pourquoi je veux réformer ma méthode.

Madame CATAU.

Vous ferez bien, ou vous échouerez auprès de toutes les veuves du monde. Mais, là, suppoſons un moment que je ſois Madame, & voyons comment vous êtes réſolu de vous y prendre, pour faire plus de progrès ſur ſon cœur.

LÉANDRE.

Je crains que nous n'ayons pas le temps de jouer cette comédie.

Madame CATAU.

Elle ſera bien-tôt finie, ſi vous jouez bien votre rôle.

LÉANDRE *d'un air de petit maître.*

Eſſayons donc. Ah! Ma chere Madame Cat... la Baronne, veux-je dire, que je ſuis charmé de vous voir!

Madame CATAU.

Ce début n'eſt point mal. Mais vous ne m'avez point baiſé la main.

LÉANDRE *lui baiſe la main.*

Ah! Je te demande pardon.

Madame CATAU.

Cela fait merveille. Encore, encore.

LÉANDRE

lui baiſant la main de temps en temps.

M'avez-vous condamné, mon adorable, à languir toujours inutilement pour vos charmes? Ne mettrez-vous aucune fin à mes ſouffrances? Je ſuis enchanté de votre mérite; j'idolâtre vos perfections. Je brûle, je languis, je me meurs, je ſuis mort.

Madame CATAU.

Cela tire un peu ſur le fade. Pour faire paſſer ce diſcours, joignez-y quelques petites geſticulations. Démenez-vous un peu.

LÉANDRE *l'embraſſant.*

Ma Princeſſe, ma Reine, mon incomparable... Eſt-ce comme cela?

Madame CATAU.

Oui, voilà le vrai jargon. Je vous jure qu'un peu de fauité auprès des femmes, relève bien le mérite d'un honnête homme. Continuez.

LÉANDRE *vivement.*

Dans quels transports, dans quel extase me jettent vos beautés! Où suis-je? Je me pers dans l'admiration. Ma raison me dit que vous êtes la plus parfaite créature du monde; & quand elle m'en a convaincu, je sens qu'elle s'égare, qu'elle s'évanouit, & qu'elle m'abandonne à l'excès de ma passion.

Madame CATAU.

Admirablement bien. Cela frise le galimathias; mais c'est le langage de l'amour, & les femmes l'entendent parfaitement.

LÉANDRE

d'un ton langoureux & un peu déclamé.

Quand me ferez-vous goûter les fruits d'une amour mutuelle? Quand ferai-je avec vous couché sur un verd gazon, le long d'un clair ruisseau, dont l'agréable murmure se mêlant aux chants des doux roffignols...

Madame CATAU.

Ah! Ne nous voilà pas mal avec vos roffignols. Ce n'est pas de l'impertinence poëtique qu'il faut en amour, c'est de l'impertinence de petit maître. Tenez, voilà comme le Marquis s'y prend, & cela vaut bien mieux.... Oh ça, ma chere veuve, quand viendrons-nous à la conclusion? Je me meurs, je vous en avertis, & je ne croi pas que vous receviez mes visites pour m'assassiner. Parbleu, le sérieux vous défigure bien! Allons donc, vous faites la Provinciale. Oh, quand vous serez ma femme, je vous donnerai le bon air. A propos de cela, quand nous marirons-nous? Vous rougissez! Bon, cela veut dire que ce sera bien-tôt, & je prens toujours un baiser d'avance.... Voyez quelle différence il y a de ce style-là

au vôtre. Cependant voilà le fin de la galanterie. Voilà ce qui fait les hommes à bonnes fortunes.

LÉANDRE.

Oh, s'il ne tient qu'à cela, je le deviendrai, & je vais attendre, avec impatience, le moment de mettre tes leçons en uſage.

Madame CATAU.

Ce ſera bien-tôt, ſi vous ſavez profiter de l'occaſion. Ma maîtreſſe doit ſe rendre ici dans un moment avec le Marquis; & le ſorcier y viendra à neuf heures pour vous conjurer.

LÉANDRE.

Je les régalerai, l'un & l'autre, d'un plat de mon métier.

Madame CATAU.

Préparez-vous. Un bon averti en vaut deux. Profitez bien de mes avis, & faites-moi gagner mille écus.

LÉANDRE.

C'eſt comme ſi tu les avois.

Madame CATAU.

Rentrez dans votre gîte. Je vais diſpoſer tout pour vous ſeconder. [*Léandre rentre, & Madame Catau ſort.*]

SCENE V.

Monſieur PINCÉ *ſeul.*

IL n'y a plus perſonne. Je venois pour ſavoir ce qui s'eſt paſſé entre madame Catau & ſon inviſible aſſocié; mais ils ſe ſont éclipſés.

SCENE VI.

LE MARQUIS, Monſieur PINCÉ.

LE MARQUIS
d'un air important & de maître.

EH, bon-homme Pincé.

Monſieur PINCÉ *à part.*

Bon-homme Pincé! Je ne croyois pas que nous fuſſions ſi familiers enſemble. Je ne ſuis pas accoutumé à être traité de la ſorte, pas même par Madame.

LE MARQUIS.

Mon ami, il faut que tu me faſſes un plaiſir.

Monſieur PINCÉ *d'un air refroigné.*

Quel eſt-il?

LE MARQUIS.

Va me chercher le papier terrier de cette Baronnie, afin que j'en examine un peu les revenus.

Monſieur PINCÉ *d'un air fort étonné.*

Le papier terrier!

LE MARQUIS *le contrefaiſant.*

Oui, le papier terrier. Ne m'entens-tu pas?

Monſieur PINCÉ.

Eſt-ce que vous avez deſſein d'acquérir la Baronnie de l'Arc?

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné, vieux fou.

Monſieur PINCÉ.

C'eſt une Baronnie très-conſidérable.

LE MARQUIS.

Auſſi la mets-je à fort haut prix, puiſque je vais donner ma perſonne en échange.

Monsieur PINCÉ.

Apparemment, Monsieur le Marquis, que votre personne est tout votre bien ? Hen, hen, hen, hen.

LE MARQUIS.

Je croi que ce faquin veut me plaisanter. Écoute, vieux Pincé, si tu veux que je te conserve dans ton emploi, apprens d'avance à me respecter.

Monsieur PINCÉ *d part.*

Voilà un insolent personnage !

LE MARQUIS.

Tu es riche comme un Juif, & je compte que tu me prêteras une vingtaine de mille francs, ou je te ferai rendre gorge.

Monsieur PINCÉ *d part.*

Quelle impudence !

LE MARQUIS.

Oui, si tu te comportes bien à mon égard, j'aurai de la bonté pour toi, & ... je te ferai l'honneur de t'emprunter de l'argent.

Monsieur PINCÉ *d part.*

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe à quel point ce jeune fou va se trouver loin de son compte. Je veux un peu me divertir à ses dépens. [*haut.*] De sorte donc, Monsieur le Marquis, que vous me promettez d'avoir bien de la bonté pour moi.

LE MARQUIS.

Combien me donneras-tu pour être mon intendant ?

Monsieur PINCÉ.

Eh mais, si je vous offrois deux mille écus ? ...

LE MARQUIS.

Fi donc, ce n'est pas assez.

Monsieur PINCÉ.

C'est pourtant plus que je ne vous donnerai. Hé, hé, hé, hé. Je m'en vais vous en dire deux raisons.

LE MARQUIS.

Écoutons.

MONSIEUR PINCÉ.

La premiere, c'eſt que vous n'êtes point encore mon maître, ni le mari de Madame. La ſeconde, c'eſt que vous ne le ſerez jamais. Hé, hé, hé. Je vous baiſe les mains. [*Il ſort.*]

LE MARQUIS *ſeul.*

Ce fripon-là eſt auſſi inſolent que le devin. Je veux être un maraut s'ils ne s'entendent.

SCENE VII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

AH! Vous êtes ici, & tout ſeul! Vous autres, eſprits forts, vous aimez bien la ſolitude!

LE MARQUIS.

Je n'étois pas ſeul. Je viens de parler à votre intendant. C'eſt une figure groteſque; il a l'air d'un vieux cuiſtre. Comment pouvez-vous vous accommoder de ſa converſation?

LA BARONNE.

Je ne l'ai point pour ſa converſation, mais pour prendre ſoin de mes affaires. Au reſte, il a plus d'eſprit que vous ne penſez, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Tout ce qu'il vous plaira; mais ſa perſonne a l'honneur de me déplaire; il faudra lui donner ſon congé. Cet homme-là vous pille.

LA BARONNE.

Vous lui faites tort; il a toujours eu la réputation d'un honnête homme.

LE MARQUIS.

Vous croyez cela parce qu'il eſt dévot.

LA BARONNE.

Auriez-vous meilleure opinion d'un impie ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien aimable, mais vous êtes bien ſimple. Il faut donc être dévot pour vous plaire ?

LA BARONNE.

Vous faites l'eſprit fort; mais prenez garde à vous, & ſongez que le devin vous a prédit que vous ne vivriez pas long-temps.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une réponſe bien ſpirituelle !

LE MARQUIS *lui baiſant la main.*

En vérité, vous êtes trop charmante.

LA BARONNE *à part.*

Je meurs de peur que ce petit fat ne m'aime tout de bon.

LE MARQUIS.

Changeons de converſation, & venons à l'eſſentiel. Dites-moi un peu, ma chere veuve, votre terre eſt-elle bien boiſée ?

LA BARONNE *à part.*

Quelle impertinente queſtion !

LE MARQUIS.

A propos, je viens de voir ici une prodigieuſe quantité de vieille vaiſſelle d'argent.

LA BARONNE.

Vous avez le coup d'œil admirable.

LE MARQUIS.

Rien ne m'échappe. Entr'autres, j'ai remarqué une cuvette dont on feroit un beau caroſſe.

LA BARONNE.

Mais cela eſt fort bien penſé.

LE MARQUIS.

Savez-vous en quoi je changerai les ſix grandes ſoucoupes

pes qui font sur votre bonnet ? En un bel attelage de six chevaux.

LA BARONNE.

Les jolies métamorphoses que vous feriez dans ma maison. [à part.] Il faut que je me divertisse un peu de son impertinence.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous faire aussi de vos trois services de vermeil doré ? Cela n'est plus à la mode. Nous mangerons dans des assiettes de la Chine, mon enfant, dans des assiettes de la Chine.

LA BARONNE.

Je vous trouve des dispositions merveilleuses pour le ménage. En peu de temps vous avez fait l'inventaire de tous mes meubles.

LE MARQUIS.

Votre sommelier m'a montré une large écuelle d'or, avec son couvercle ; c'est une magifique piéce.

LA BARONNE.

N'est-il pas vrai ?

LE MARQUIS.

Assurément. Pour vous prouver à quel point je vous aime...

LA BARONNE.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Je la vendrai, & de l'argent qui en proviendra, j'acheterai une boucle de diamans dont je vous ferai présent.

LA BARONNE.

Mais, mais, en vérité, cela est trop généreux. J'ai pourtant une petite priere à vous faire.

LE MARQUIS.

Ah, volontiers.

LA BARONNE.

C'est de ne point disposer de mes effets, avant que d'être en possession de ma personne.

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu ! Cela ne peut pas me manquer.

LA BARONNE.

Je vois que vous avez pris grande affection pour mes meubles.

LE MARQUIS.

C'eſt que j'aime tout ce qui vous appartient.

LA BARONNE.

Je le crois, ſans que vous en juriez.

LE MARQUIS.

Comment donc, vous devenez ſérieuſe ! C'eſt le moyen de devenir ennuyeuſe, prenez-y garde. Je vous l'ai déja dit, le ſérieux dérange tous vos traits.

LA BARONNE.

Croyez-moi, Marquis, quand on parle de mariage, c'eſt un ſujet bien ſérieux.

LE MARQUIS.

C'eſt pourquoi nous devons le bruſquer.

LA BARONNE.

Le bruſquer ! Il n'y a que dix-huit mois que je ſuis veuve.

LE MARQUIS.

N'eſt-ce pas aſſez ? Permettez-moi, ma chere, de vous faire une queſtion. Le Baron de l'Arc n'eſt-il pas auſſi-bien mort à préſent, que s'il y avoit dix ans qu'il eût été tué ?

LA BARONNE *à part.*

Ah, cruel ſouvenir ! [*haut.*] J'avoue ce que vous dites ; mais la bienſéance ?

LE MARQUIS.

Croyez-vous que dans dix ans vous ſerez plus réellement veuve que vous ne l'êtes aujourd'hui ?

LA BARONNE.

Non ; mais, ſi je me remariois à préſent, le monde diroit que je n'aimois point mon premier mari.

LE MARQUIS.

Mais il conviendroit que vous êtes folle de votre second; il avoueroit même que vous n'auriez pas tort.

LA BARONNE.

Nous pensons bien différemment; car je suis persuadée que si je vous épousois, le monde auroit très-mauvaise opinion de moi.

LE MARQUIS.

Oui, le monde de campagne, mais non pas le beau monde. Eh, morbleu, il y a telles veuves à Paris & à la Cour, dont on connoît les seconds maris avant que leurs premiers soient défunts. Ah, ah, ah, ah.

LA BARONNE.

Vous faites bien de rire, car vous croyez avoir dit une belle chose. De bonne foi, Marquis, pensez-vous que ce discours soit d'un homme d'esprit, ou d'un mauvais plaisant?

LE MARQUIS.

Quelle naïveté! Et quelle différence trouvez-vous entre un mauvais plaisant, & un homme d'esprit? Voyons.

LA BARONNE.

Celle qu'il y auroit entre vous, & le seul homme que j'aie aimé de ma vie, s'il vivoit encore. Certainement il avoit de l'esprit: comme vous il avoit vécu dans le grand monde; mais il étoit trop honnête homme pour plaisanter aux dépens des femmes, sur-tout en leur présence.

LE MARQUIS.

Je croi que vous avez des vapeurs. N'entendez-vous point déja le tambour? Ah, ah, ah.

LA BARONNE.

Si vous vous étiez trouvé ici hier au soir à l'heure qu'il est, vous n'auriez pas été si plaisant que vous l'êtes.

LE MARQUIS.

A l'heure qu'il est, dites-vous? Voici donc le temps où

Il fait ſon vacarme ? Tant mieux ; aſſeyons-nous ici pour avoir le plaiſir de l'entendre.

LA BARONNE.

Volontiers, pourvû que vous me promettiez d'être ſérieux ; & de ne rien dire qui puiſſe offenſer l'Eſprit.

LE MARQUIS.

Moi, l'offenſer ! Ah ! J'ai trop de reſpect pour Meſſieurs les Eſprits. Attendez ; il me ſemble que j'entens le vôtre.

LA BARONNE.

Mon Dieu, ne faites point le brave d'avance ; il en ſera temps quand le tambour battra. Gardez le ſilence, & encore une fois ſoyez ſérieux.

LE MARQUIS *riant à gorge déployée.*

Sérieux ! Ah, ah, ah, ah.

LA BARONNE *à part.*

Je ne puis plus tenir aux impertinences de cet homme-là. Il eſt temps que je le chaſſe de chez moi.

LE MARQUIS.

J'ai cru que les preuves que je vous ai alléguées pendant que nous prenions notre caffé, vous avoient abſolument déſabuſée des Eſprits. Mais je voi bien qu'il faut que je vous diſe encore que c'eſt une abſurdité, une ignorance ſtupide, que de croire qu'ils reviennent ; je vous le garantis ſur mon honneur. Pour moi, grace à mes réflexions & à mes lumieres, je me ſuis mis au-deſſus de toutes les fadaiſes qu'on publie ſur cela.

LA BARONNE.

Pour moi, il faut enfin que je vous déclare que votre préſomption eſt inſuportable.

LE MARQUIS *fort haut.*

Vapeurs, vapeurs. Mais je m'ennuie. Holà, Monſieur l'Eſprit, dépêchez-vous donc de nous régaler. [*Le tambour bat de loin.*] Ah ! ah ! Qu'eſt-ce que ce bruit-là ? [*Le tambour bat plus fort.*] Ma foi, ceci devient ſérieux, en effet. [*Le tambour redouble ſon bruit.*]

LA BARONNE.

Ciel ! Il n'a jamais fait tant de bruit.

LE MARQUIS *d'un ton entrecoupé.*

Il faut avouer que ce bruit a quelque chose d'horrible. [*à part.*] Je ne sai plus qu'en penser.

LA BARONNE.

Vous vous levez ! Où allez-vous ? Ne me laissez pas.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde. Il faut voir la fin de tout ceci.

[*Le tambour bat encore plus fort.*]

LA BARONNE.

Il approche de plus en plus. L'Esprit s'est fâché de vos discours.

LE MARQUIS.

Il a tort. Je parlois contre ma pensée. Ces Esprits sont bien formalistes. [*Le tambour bat furieusement.*]

LA BARONNE.

Ah, bon Dieu ! Il approche encore. On croiroit qu'il va passer au travers du mur.

LE MARQUIS *à part.*

De quoi diable me suis-je avisé de plaisanter sur son sujet ?

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LÉANDRE.

[*Le mur s'ouvre, & Léandre paroît.*]

LA BARONNE.

Ciel ! Que vois-je ?

LE MARQUIS.

Je frémis.

LA BARONNE,

LA BARONNE.

C'eſt lui-même ; c'eſt le Baron ; c'eſt mon mari.

[*Elle s'évanouit.*]

LE MARQUIS.

Je voudrois être hors d'ici pour mille piſtoles.

[*Léandre s'avance vers lui en battant le tambour.*]

Je vous demande pardon. Je ne médirai jamais des Eſprits. Ah, c'eſt le pauvre défunt Baron ! Au nom de notre ancienne connoiſſance, ne prenez pas ſérieuſement ce que j'ai dit. Ayez pitié de ma jeuneſſe ; je ſuis un étourdi, un faux brave, un fat.

[*Léandre lui fait ſigne de ſortir.*]

Eh oui, de tout mon cœur, ſi j'en ai la force.

[*Il marche & il chancelle à chaque coup que Léandre donne ſur ſon tambour.*]

LÉANDRE.

Le fat eſt décampé, ſans avoir eu le courage de ſecourir ſa maîtreſſe. Je ſuis bien trompé, s'il remet jamais le pied dans ce château. Je n'ai plus affaire qu'au Devin, & je me flatte qu'il ne ſera pas plus difficile de le mettre en fuite ; après quoi je ſerai le maître du champ de bataille. Mais on vient ; il faut que je me retire malgré moi.

SCENE IX.

LA BARONNE *évanouie*, Madame CATAU, pluſieurs Domeſtiques.

Madame CATAU.

OH, ma pauvre Maîtreſſe ! Ce maudit tambour l'a fait évanouir. Au ſecours, au ſecours. Attendez que je lui coupe ſon lacet. Elle reſpire ; emportez-la ſous le veſtibule ; l'air la fera bien-tôt revenir. [*On emporte*

la Baronne.] Je joue là un cruel tour à ma maîtreſſe; mais c'eſt pour ſon bien, & je l'ai délivrée de l'impertinent qui l'obſédoit. Dieu veuille que nous ayons le même ſuccès avec le Devin. J'aurai mille écus; j'épouſerai l'intendant; & je ſerai Madame à mon tour.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

Le Théatre repréſente encore l'anti-chambre de la Baronne.

Pluſieurs domeſtiques, en habit de livrée, entrent deux à deux. Enſuite marche le Sommelier, portant deux grands flambeaux d'argent; il eſt ſuivi de Maître Nicolas qui porte une table, & de Maître Pierre qui porte un large fauteuil. Le Baron entre le dernier en habit de Devin; il fait ſigne aux Laquais de ſe retirer, & ils ſortent.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LA RAMÉE, Me. PIERRE, Me. NICOLAS.

LA RAMÉE
faiſant une profonde révérence.

MONSEIGNEUR le Sorcier, nous avons ordre de monſieur l'intendant de vous obéir en tout ce que vous nous commanderez, comme ſi vous étiez notre maître.

LE BARON *gravement.*

Voilà qui eſt bien.

Me. NICOLAS.

Monſeigneur, où votre ſorcellerie veut-elle que je poſe la table?

LE BARON.

Ici, Maître Nicolas.

Me. NICOLAS *à part.*

Maître Nicolas ! Il a deviné mon nom.

Me. PIERRE.

Très-révérend Seigneur, je vous ai apporté le plus large fauteuil qui soit dans le château. C'est celui dans lequel notre baillif préside, quand il tient ses assises.

LE BARON.

Place-le de ce côté-ci, vis-à-vis de la table.

LA RAMÉE.

Vous plaît-il, Monsieur le Devin, d'avoir besoin de quelqu'autre chose ?

LE BARON *toujours gravement.*

Il me faut du papier, une plume, & de l'encre.

LA RAMÉE.

Madame a du papier de deuil, qui me paroît tout propre à faire des conjurations ; car il est noir par les bords. Voulez-vous aussi qu'on vous donne une plume de corbeau ?

LE BARON.

C'est justement ce qu'il me faut.

LA RAMÉE.

Maître Pierre, allez chercher l'écritoire, le papier, & la plume, vous trouverez tout cela dans le grand cabinet.

Me. PIERRE *au jardinier.*

Nicolas, viens avec moi, je te prie, j'ai peur. Tu sais que je t'accompagnai hier au jardin, quand la cuisiniere te demanda une poignée de persil.

LA RAMÉE *les arrêtant.*

Comment, mes amis, voulez-vous me laisser ici tout seul avec le Devin ?

Me. NICOLAS.

Hé bien, allons tous trois ensemble chercher la plume, l'encre, & le papier.

SCENE II.

LE BARON *seul.*

IL n'y a rien, à ce que je vois, qui forme de plus étroites liaisons, que la peur. Ces trois idiots sont ligués ensemble contre l'Esprit. Dieu sait quels effets une pareille union peut produire chez moi. Mais voici la triple alliance qui revient. Qui auroit jamais cru que ces coquins trouveroient le moyen de se mettre tous trois en besogne, pour m'apporter une écritoire & du papier.

SCENE III.

LE BARON, LA RAMÉE, Me. PIERRE, Me. NICOLAS.

[*Maître Nicolas entre gravement portant une feuille de papier; le Cocher de même, en portant une écritoire; & le Sommelier une plume.*]

Me. NICOLAS.

MOnsieur, voilà du papier.

Me. PIERRE

Monsieur, voilà une écritoire.

LA RAMÉE.

Monsieur, voilà une plume de corbeau. Vous pouvez maintenant écrire à Monsieur Lucifer. Au reste, c'est ici l'endroit où l'on entend le plus souvent le Tambour; &

il faut que le Revenant ait fait ſon nid dans ce vieux mur. Si vous pouviez le dénicher !

LE BARON.

C'eſt à quoi je vais travailler.

Me. NICOLAS *au cocher.*

Pour un Sorcier, il me paroît bon homme.

LA RAMÉE *à part.*

Je m'en vais profiter de l'occaſion pour découvrir celui qui m'a volé une piéce de ma vaiſſelle. Puiſque Madame le paye, il me ſemble qu'on peut lui faire une ou deux queſtions par-deſſus le marché. Monſieur, je voudrois bien vous dire un petit mot à l'oreille.

LE BARON *à part.*

Je vois que ces innocens veulent me queſtionner. Tant mieux. Je ferai peut-être, par là, quelque découverte. Parle. Éloignez-vous.

LA RAMÉE.

Monſieur, je croi que vous ſavez auſſi bien que moi, que j'ai perdu la ſemaine derniere une de mes fourchettes d'argent.

LE BARON.

Oh, vraiment oui, je le ſai.

LA RAMÉE *à part.*

Cet homme-là ſait tout.

LE BARON.

Sur cette fourchette d'argent, il y avoit des armes.

LA RAMÉE *à part.*

Cela eſt étonnant !

LE BARON.

Trois têtes de paon, & l'écuſſon ſoutenu de deux licornes.

LA RAMÉE.

Cela eſt vrai. Je ſuis dans l'admiration ! Que me conſeillez-vous de faire pour la retrouver ?

LE BARON.

Écoute. Il faut...

LA RAMÉE.

Oui, Monſieur.

LE BARON.

Que pendant quinze jours & quinze nuits...

LA RAMÉE.

Je n'y manquerai pas.

LE BARON.

Tu ne boives que de l'eau.

LA RAMÉE.

Que de l'eau, ventre ſaint-gris!

LE BARON.

Si tu bois une ſeule goute de vin, avant les quinze jours expirés, tu ne retrouveras jamais ta fourchette.

LA RAMÉE.

Oh! J'aime mieux la perdre, & en acheter une autre.

Me. PIERRE *à Me. Nicolas.*

Vois-tu comme le Devin lui parle tous bas. Il y a quelque anguille ſous roche.

Me. NICOLAS.

Morgué, je gage qu'ils parlent de la petite Nicole.

Me. PIERRE.

A propos de la petite Nicole, il faut que je conſulte le Devin ſur un de mes chevaux qui eſt malade; il me donnera de meilleurs avis que notre maréchal.

Me. NICOLAS *à la Ramée.*

Hé bien, que dites-vous de cet homme-là?

LA RAMÉE.

Je ſuis émerveillé. Il n'y a rien qu'il ne ſache.

Me. PIERRE *au Baron.*

Monſieur, peut-on, ſans vous offenſer, vous faire une petite queſtion?

LE BARON.

Parle.

Me. PIERRE.

J'ai un pauvre cheval dans mon écurie qui eſt enſorcelé.

LE BARON.

Un cheval bay.

Me. PIERRE *à part.*

Comment diable peut-il ſavoir cela ?

LE BARON.

Qui a été acheté d'un maquignon appellé Maraudin.

Me. PIERRE.

Il l'a deviné. Le grand homme !

LE BARON.

Et qui prend ſix ans.

Me. PIERRE.

Juſtement. Cet homme-là eſt un démon. Or, je voudrois ſavoir préſentement ſi c'eſt la bonne femme Jaquette, ou la vieille Mathurine qui l'a enſorcelé. Vous ſavez qu'elles vont au ſabat.

LE BARON.

Ce n'eſt ni l'une ni l'autre.

Me. PIERRE.

Ni l'une ni l'autre ! Ah ! C'eſt donc la bonne femme Macée ; car elle eſt la plus vieille du village. Je m'en étois mordié bien douté.

Me. NICOLAS.

As-tu fini, Pierre ?

Me. PIERRE.

Oui. Il te dira tout ce que tu voudras.

Me. NICOLAS.

Monſieur le Docteur.

LE BARON.

Encore !

Me. NICOLAS.

Je vous prie, ne refuſez pas de m'écouter un petit moment.

LE BARON.

LE BARON.

Dépêche-toi donc.

Me. NICOLAS.

Vous savez, Monsieur, que le sommelier & moi, je sommes tous deux amoureux, sauf correction, d'une jeune drôlesse qui n'est pas mariée.

LE BARON.

D'une fille.

Me. NICOLAS *à part.*

Comment peut-il savoir cela ?

LE BARON.

Poursuis.

Me. NICOLAS.

Or, cette jeune fille est accouchée tout d'un coup de deux enfans.

LE BARON.

Jumeaux.

Me. NICOLAS *à part.*

Ça est prodigieux ; comme il devine !

LE BARON.

Après ?

Me. NICOLAS.

Et parce qu'alle avoit accoutumé, ne vous déplaise, de venir queuquefois le soir batifoler avec moi dans mon jardin, alle a eu l'effronterie de dire que ces deux enfans...

LE BARON.

Étoient de toi.

Me. NICOLAS *à part.*

Pargué, vla un homme bian savant !

LE BARON.

Est-ce tout ?

Me. NICOLAS *se grattant la tête.*

Sauf votre respect, mon bon Monsieur, je serois curieux de savoir si effectivement ces deux petits innocens sont de mon estoc ?

LE BARON

le fait tourner pluſieurs fois autour de ſa baguette.

Il faut voir. Vien, tourne. Encore. Vîte.

Me. PIERRE *à la Ramée.*

Regardez, regardez maître Nicolas. Que diantre fait-il là ? Je croi qu'il court le garou.

LE BARON.

Ces deux enfans, dis-tu, ſont jumeaux ?

Me. NICOLAS.

Oui. Suis-je leur pere à tous deux ?

LE BARON.

Il n'y en a qu'un qui ſoit de toi.

Me. NICOLAS.

Cependant madame Catau veut que je les élève tous deux. Elle prend toujours le parti du ſommelier.

LE BARON.

C'eſt qu'il a la clef de la cave.

Me. NICOLAS.

Comme il a deviné cela ſans rêver ! Ah ! Si mon pauvre maître étoit encore en vie, il lui feroit bien payer la moitié des frais.

LE BARON.

Feu monſieur le Baron étoit donc un bon maître ?

Me. NICOLAS.

S'il étoit bon maître ? Il n'y en aura jamais un ſi bon. Demandez à mes camarades.

LE BARON.

Dites-moi, mes enfans, aimiez-vous bien monſieur le Baron ?

LA RAMÉE *ſanglotant.*

Ah ! Monſieur, tout le monde l'aimoit.

Me. PIERRE *pleurant.*

Quand la nouvelle de ſa mort vint dans le pays, chacun ſe mit à pleurer, hommes, femmes, petits enfans.

Me. NICOLAS *pleurant.*

C'étoit le meilleur voiſin !

Me. PIERRE *pleurant.*

C'étoit le meilleur ami !

LA RAMÉE *pleurant.*

C'étoit le meilleur mari !

Me. NICOLAS.

On l'appelloit le soutien des veuves.

Me. PIERRE.

L'appui des orphelins.

LA RAMÉE.

Le pere des pauvres. Ah, ma pauvre maîtresse ! Elle a bien perdu, aussi-bien que nous.

LE BARON.

Fut-elle affligée de la mort du Baron ?

LA RAMÉE.

Elle en a pensé mourir de douleur, & je suis sûr qu'elle le regrettera toute sa vie. Nous le pleurons tous les jours avec elle.

LE BARON *à part, & attendri.*

Voilà la plus belle oraison funébre que l'on me fera jamais. Ces pauvres gens me fendent le cœur. Je meurs d'impatience de redevenir leur maître, pour les récompenser comme ils méritent.

SCENE IV.

LE BARON, M. PINCÉ, Me. NICOLAS, Me. PIERRE, LA RAMÉE.

M. PINCÉ.

Avez-vous fourni à monsieur le Devin toutes les choses dont il avoit besoin ?

LA RAMÉE.

Oui, Monsieur.

Monſieur PINCÉ.

Cela étant, retirez-vous.

SCENE V.

LE BARON, Monſieur PINCÉ.

LE BARON.

Pouvons-nous parler ici en ſûreté ?

Monſieur PINCÉ.

Oui, Monſieur, car l'Eſprit n'eſt pas dans ſa niche ; il en eſt ſorti par l'iſſue de derriere, pour aller battre le tambour dans la cave, & dans pluſieurs ſouterrains du château qui y aboutiſſent : il lui faut au moins un quart d'heure pour faire ſa tournée, & il ſe fera entendre ici à ſon retour.

LE BARON.

Autant que j'en puis juger, Monſieur Pincé, il n'y a rien de repréhenſible dans la conduite de ma femme ; cependant il me reſte de certains doutes, de petits ſcrupules très-fâcheux pour un homme qui aime auſſi délicatement que moi. Je veux profiter de mon déguiſement, & de l'erreur où elle eſt, pour m'éclaircir à fond ; & il eſt de ſon intérêt comme du mien, que je ne me découvre à elle qu'après que je me ſerai ſatisfait. Comment ſe porte-t-elle depuis ſon évanouiſſement ?

Monſieur PINCÉ.

J'ai lû quelque part dans un bon auteur, qu'il faut qu'une veuve...

LE BARON.

Je vous demande des nouvelles de ma femme, & non point de cet auteur-là. Encore une fois, comment ſe porte-t-elle ? Car j'en ſuis fort en peine.

Monſieur PINCÉ.

Elle eſt aſſez bien remiſe de ſa frayeur. Madame Catau l'a fort raſſurée, & je lui ai fait concevoir de grandes eſpérances du pouvoir de votre art.

LE BARON.

En effet, je ſuis sûr de réuſſir depuis que vous avez eu l'adreſſe de tirer le ſecret de Catau. Je n'aurois jamais crû Léandre capable d'une entrepriſe ſi odieuſe. Le traître veut tromper ma femme, mais...

Monſieur PINCÉ.

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de lui. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous êtes mort, & qu'ainſi vous n'avez plus de droit ſur Madame; car la mort éteint la poſſeſſion: c'eſt une maxime établie par la loi *Quod hanc*.

LE BARON.

La peſte ſoit de votre érudition. Qu'eſt devenu le Marquis?

Monſieur PINCÉ.

Il s'eſt ſauvé à perte d'haleine; & quand il a été à deux cens pas du château, il a envoyé chercher ſa chaiſe; il a ſauté dedans, & l'a fait partir avec tant de viteſſe, qu'on l'a perdu de vûe en un moment.

LE BARON.

L'aventure eſt plaiſante; en un ſeul jour ma femme aura eu trois prétendans qui ſe ſeront ſuccédés l'un à l'autre. Léandre a chaſſé le Marquis, & je ferai déguerpir Léandre.

Monſieur PINCÉ.

C'eſt comme un clou qui chaſſe l'autre. Ah, ah, ah, ah. Pardonnez-moi cette petite ſaillie de gaieté.

LE BARON *à part.*

Fut-il jamais pédant plus impertinent que celui-ci? Mais je l'excuſe parce qu'il eſt bon homme, & qu'il me ſert d'affection. [*haut.*] Je veux me venger de la trahiſon de Léandre, en le chaſſant d'ici d'une manière qui le couvre

de honte, & qui lui donne un ridicule pour tout le reſte de ſa vie. Souvenez-vous, Monſieur Pincé, que vous avez bien des choſes à faire; il ne me reſte que le temps de vous les récapituler. Ce que je vous recommande principalement, c'eſt la diligence.

Monſieur PINCÉ.

Dans toutes les affaires, il n'y a rien de ſi eſſentiel que la diligence.

LE BARON.

Écoutez-moi.

Monſieur PINCÉ.

La diligence eſt l'ame des affaires; car...

LE BARON.

Écoutez-moi, vous dis-je.

Monſieur PINCÉ.

Séneque a judicieuſement obſervé qu'elle produit quatre bons effets. Le premier...

LE BARON.

Vous ne voulez donc pas m'écouter? Il va me faire une énumération des bons effets de la diligence, quand il eſt queſtion de la mettre en pratique.

Monſieur PINCÉ.

Mais, Monſieur, ſi vous vouliez m'entendre...

LE BARON *en colere.*

Tu ne te tairas pas?

Monſieur PINCÉ.

Je ſuis muet.

LE BARON.

Vous aurez ſoin, premierement, de mettre dans la chambre qui joint celle-ci, ma perruque, mon chapeau, mon épée, & un de mes habits rouges; & pendant que je ſerai occupé à conjurer l'Eſprit, vous ne manquerez pas d'aller trouver ma femme, pour la préparer à me revoir: vous lui conterez toute l'hiſtoire, ſans en oublier la moindre circonſtance, afin que la ſurpriſe ne lui cauſe pas un ſecond évanouiſſement.

Monſieur PINCÉ.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis. Mais il eſt bon de vous avertir, Monſieur, que depuis l'apparition de l'Eſprit, Madame ſouhaite ardemment de vous parler encore, avant que vous entrepreniez de le conjurer.

LE BARON.

Je vais l'attendre ici avec impatience. Je puis lui parler déſormais, ſans crainte d'être interrompu par le Marquis. Je me flatte que vous n'avez fait aucune confidence à Catau ſur ce qui me concerne.

Monſieur PINCÉ.

Je n'ai eu garde. Madame Catau eſt femme, par conſéquent une infinité de raiſons m'ont empêché de lui révéler notre ſecret. Je ne vous en dirai préſentement que ſix. La premiere...

LE BARON.

Paix. Je croi que voici la Baronne. C'eſt elle-même.

SCENE VI.

LA BARONNE, LE BARON, Madame CATAU, Monſieur PINCÉ.

[*La Baronne entre appuyée ſur Catau.*]

LE BARON *à part.*

QUe j'ai de plaiſir à la revoir! Que je ſuis impatient de l'embraſſer! Si je puis me convaincre que ma mémoire lui ſoit encore précieuſe, je pourrai dire qu'en effet je reſſucite aujourd'hui : mais il faut que je ſuſpende les mouvemens de ma tendreſſe, & que je reprenne la gravité du perſonnage que je joue.

[*Il ſe promène, & fait pluſieurs cercles en l'air avec ſa baguette.*]

LA BARONNE *à M. Pincé.*

En vérité, cet homme eſt ſurprenant ; tous mes domeſtiques m'ont dit la même choſe : ils m'aſſurent qu'il a connoiſſance de tout ce qui s'eſt paſſé de plus ſecret dans ma maiſon. [*au Baron.*] Très-illuſtre & ſavant perſonnage, puis-je avoir un moment de converſation avec vous ?

LE BARON.

Aſſeyons-nous. [*M. Pincé ſort.*] Parlez. Attendez que je tâte votre poux.

LA BARONNE.

Quelle découverte pouvez-vous faire par ce moyen ?

LE BARON.

Votre poux m'a déja révélé un ſecret qui va vous étonner.

LA BARONNE.

Quel eſt ce ſecret, je vous prie ?

LE BARON.

Dans un quart d'heure vous aurez un mari.

Madame CATAU *à part.*

Bon. Ce ſera Léandre. Je commence à croire qu'il y a du vrai dans ce qu'il prédit.

LA BARONNE.

Ah, ciel ! Vous voulez dire apparemment que feu monſieur le Baron m'apparoîtra une ſeconde fois.

LE BARON.

Raſſurez-vous, Madame, vous n'aurez plus d'apparitions. Le mari dont je vous parle ſera vivant, & de chair & d'os comme je le ſuis.

Madame CATAU *à part.*

Il parle de mon homme, à coup ſûr.

LA BARONNE.

Vous me faites une prédiction qui ne s'accomplira point ; c'eſt ce que je vous prédis, moi. J'ai trop aimé mon premier mari, pour en pouvoir prendre un ſecond.

LE BARON.

Et moi, je vous aſſure qu'il n'eſt pas poſſible que vous

ayiez plus aimé le premier, que vous aimerez le second.

Madame CATAU *à part.*

C'eſt, aſſurément, monſieur Pincé qui lui fait dire tout cela pour Léandre. J'aurai les mille écus.

LA BARONNE.

Ne me tenez plus ce langage, ou je perdrai toute la confiance que j'avois en vous. Si vous aviez connu feu monſieur le Baron de l'Arc...

LE BARON.

Je l'ai connu comme je me connois moi-même. Le premier jour qu'il vous déclara ſa paſſion, je le vis près de vous, dans votre appartement à tenture de damas rouge, lorſque madame votre mere, ſous prétexte d'aller recevoir une viſite, vous laiſſa tête à tête avec lui.

LA BARONNE *à part.*

Il m'étonne! [*haut.*] Pourſuivez, je vous prie. Rappellez-moi ces heureux momens.

LE BARON.

D'abord vous fîtes rouler la converſation ſur l'état de fille; vous ſoutîntes qu'il étoit cent fois plus heureux que celui d'une perſonne mariée. Le Baron réfuta vivement ce diſcours, & vous ne vous obſtinâtes pas longtemps à défendre votre théſe. Le Baron charmé de cette docilité, baiſa une de vos belles mains avec tranſport; & il penſa mourir de joie, quand vous lui dîtes que malgré les idées que vous vous étiez faites, vous ne laiſſeriez pas d'obéir aux volontés de votre mere.

LA BARONNE *à part.*

Il n'obmet pas une ſeule circonſtance.

LE BARON.

Venons préſentement à la premiere nuit de vos nôces.

LA BARONNE.

Non, non, cela n'eſt point néceſſaire.

LE BARON.

Je vous vis; vous étiez en robe-de-chambre de ſatin des Indes. Il fut impoſſible de vous faire ſortir de votre ca-

binet : le Baron y vint lui-même ; il se jetta tendrement à vos genoux : vous ne voulûtes ni le regarder, ni l'écouter. Voyant que la soumission ne lui réussissoit pas, il entreprit de vous enlever : vous vous défendîtes, mais il fut le plus fort. Vous vous laissâtes entraîner : ensuite, vous voyant seule avec lui, sans secours & à sa merci, vous pâlîtes, vous rougîtes, vous pleurâtes, vous sourîtes, & enfin...

LA BARONNE.

En voilà assez, en voilà assez.

Madame CATAU.

Ma foi, Monsieur le sorcier, vous faites de jolies descriptions : je crois que vous avez été un bon compagnon dans votre jeune âge.

LE BARON.

Vous souvient-il, Madame Catau, que le Baron vous fit un présent de trente pistoles, parce que vous aviez parlé en sa faveur ?

Madame CATAU *à part.*

La peste soit du babillard. [*haut.*] Mais, Monsieur, vous deviez bien ajouter que je refusai de les prendre.

LE BARON.

Oui, par cérémonie : mais, à la seconde sommation, vous les mîtes dans votre bourse.

Madame CATAU *à part.*

Ce diable-là va parler des mille écus que Léandre m'a promis, si je n'y prens garde. [*haut.*] Permettez-moi de vous dire qu'un homme qui devine tout ne doit pas être indiscret.

LA BARONNE.

Plus je vous écoute, Monsieur, plus j'admire l'étendue de votre art ; c'est pourquoi je vous prie de faire ensorte que la seconde apparition de mon mari soit moins terrible que la premiere ; car l'Esprit qui revient céans ressemble si fort à feu monsieur le Baron, que je ne doute plus que ce ne soit lui qui revient. De grace, si quelque

choſe trouble ſon repos, tâchez de le ſavoir de lui, & ne manquez pas de me le redire, afin que j'y mette ordre.

LE BARON.

Je ne puis y réuſſir, à moins que vous ne me déclariez bien ſincérement, ſi, depuis qu'il eſt mort, vous n'avez point engagé votre cœur à quelqu'autre. N'avez-vous pas reçû pluſieurs amans ? N'avez-vous pas écouté leurs proteſtations depuis ſon trépas ? Gardez-vous de m'impoſer, je ne pourrois rien faire pour vous.

LA BARONNE.

J'ai reçû bien des viſites par bienſéance, mais j'ai congédié tous les amans.

LE BARON.

Mais le Marquis du Tour eſt venu très-ſouvent ici ; vous l'avez écouté long-temps : ne vous plaiſoit-il pas ? [*à part.*] Je meurs de peur d'en apprendre plus que je ne veux.

LA BARONNE.

Le Marquis m'avoit été fort recommandé...

LE BARON *à part.*

Ah, morbleu !

LA BARONNE.

Par des perſonnes d'un haut rang.

LE BARON *à part.*

Je tremble.

LA BARONNE.

Il a de la naiſſance.

LE BARON *à part.*

J'enrage.

LA BARONNE.

Et il doit être un jour puiſſamment riche.

LE BARON *à part.*

Je ſuis perdu ! [*haut.*] De ſorte donc que vous l'aimiez ?

LA BARONNE.

Au contraire, je le mépriſois. J'ai trouvé qu'il n'aimoit que mon bien, qu'il n'avoit point de ſentimens, qu'il étoit libertin, inſolent, préſomptueux, & qui pis eſt, qu'il avoit de très-mauvais principes. Jugez s'il pouvoit me plaire, puiſque l'homme du monde le plus parfait, ne pourroit me déterminer à prendre de nouveaux engagemens.

Madame CATAU *à part.*

Nous verrons.

LE BARON.

Madame, dans tout ce que vous venez de me dire, je ne vois rien qui doive troubler le repos de feu Monſieur le Baron.

LA BARONNE.

Ah! S'il pouvoit connoître ce qui ſe paſſe dans mon cœur, qu'il ſeroit ſatisfait du reſpect & de l'amour que j'y conſerve, & que j'y conſerverai toute ma vie pour ſa mémoire! Mais auſſi, jamais époux l'a-t-il mieux mérité que lui? C'étoit l'honneur, la probité, la ſincérité même. Sa bonté, ſa douceur, ſa complaiſance ne ſe ſont jamais démenties un ſeul moment. Il avoit pour moi le plus tendre, le plus fidéle attachement.... Sa vie lui étoit moins précieuſe que la mienne; j'en étois sûre; & j'avois mille preuves... Mes larmes & ma douleur ne me permettent pas d'en dire davantage.

LE BARON *à part.*

Je n'y puis plus tenir, & j'ai peur de me découvrir avant qu'il en ſoit temps. [*haut.*] Madame... cela ſuffit. Vous pouvez préſentement vous retirer. Il faut que je ſois ſeul.

LA BARONNE.

Je prie le ciel de ſeconder votre entrepriſe.

LE BARON.

Et je le conjure d'exaucer tous vos vœux.

Madame CATAU *en s'en allant.*
Dieu veuille que Léandre se tire des pattes de cet homme-là. Je commence à l'appréhender furieusement.

SCENE VII.

LE BARON *seul, assis dans un fauteuil vis-à-vis la table.*

RESpirons maintenant. Je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie, que j'en viens d'avoir. Pour rendre mon bonheur parfait, il faut que je me venge de Léandre. Abrégeons la cérémonie. [*fort haut.*] Esprit qui tourmentes cette maison, je t'ordonne de paroître, & de venir me dire ce que tu demandes.

[*Il se met dans le fauteuil, & trace des lignes sur le papier.*]

SCENE VIII.

LE BARON, LÉANDRE.

[*Le mur s'ouvre, & Léandre paroît vêtu d'un habit semblable à celui du Baron, & battant son tambour.*]

LE BARON *continuant de tirer des lignes sans le regarder.*
JE te prie, Monsieur l'Esprit, ne fais pas tant de bruit. Je suis occupé. [*Léandre s'avance en battant le tambour.*] Voilà une fort belle marche. Recommence-la. [*Léandre recommence, & s'approche encore.*] Parbleu, tu as bien

la démarche d'un Esprit ! On ne peut rien voir de plus majestueux. [*Léandre s'avance encore, & demeure comme immobile, les yeux fixés sur le Baron.*] Comme l'impudent me regarde ! Il joue son rôle à merveille. Je veux être un maraud, s'il ne l'a répété plus d'une heure chez Madame Catau. [*Léandre frappe quelques coups par intervalle.*] Va, va, mon pauvre Léandre, tire le rideau, la farce est jouée.

LÉANDRE *à part.*

Léandre ! Ah, morbleu, je suis découvert ! La friponne de Catau m'a trahi.

LE BARON.

Écoutez, Léandre. Foi de grand Astrologue, les mille écus que vous avez promis à Madame Catau, ne vous mettront point en possession de la Baronne.

LÉANDRE *à part.*

Je n'en puis plus douter ; la coquine lui a tout dit.

LE BARON.

Permettez-moi de vous donner un bon avis. Décampez au plus vîte ; sinon je prévois par mon art, qu'on va casser bras & jambes à Monsieur l'Esprit, & le faire expirer sous le bâton.

LÉANDRE.

Écoute, bon-homme, je vois que tu as tout su par Madame Catau.

LE BARON.

Je ne sai rien par elle ; c'est par le pouvoir de mon art, que j'ai découvert ta fourberie.

LÉANDRE.

Par le pouvoir de ton art ! Ne me fais point de pareils contes. Voi-tu, mon bon-homme, tu es un fripon aussi bien que moi. Accordons-nous ensemble. Si tu y consens, tu gagneras vingt louis d'or.

LE BARON.

Je ne suis point un homme mercenaire, & je méprise ton or.

LÉANDRE.

Je t'en donnerai trente.

LE BARON.

Hors d'ici, & tout au plus vîte ; ſinon, je vais produire à tes yeux la plus terrible apparition !

LÉANDRE.

Va te promener, avec tes apparitions. Tu me prens pour un autre. Les charlatans ne m'effraient point.

LE BARON.

Laiſſe-moi ſortir pour un moment, & je m'en vais te prouver le pouvoir de mon art.

LÉANDRE.

Si tu veux faire quelques tours de paſſe paſſe, ne peux-tu pas les faire en ma préſence ?

LE BARON

d'un ton encore plus grave.

Le génie qui m'inſpire, & d'où procéde ma puiſſance, veut me parler en ſecret, & nos myſteres ne doivent point éclater aux yeux d'un profane comme toi.

LÉANDRE.

Je ſuis tout ce que tu voudras. Mais ſi je perce au travers de ta fourberie, veux-tu me promettre d'être de mes amis ?

LE BARON.

Je reviens tout à l'heure ; attens-moi, ſi tu l'oſes.

LÉANDRE.

Je t'attens.

LE BARON.

Tremble.

SCENE IX.

LÉANDRE *seul.*

VOilà un vieux coquin qui prend un ton bien tragique. Son jargon & ſon extérieur pourroient étonner tout autre que moi. Mais je l'ai flairé d'abord. Il ne m'impoſera pas. Je n'aurois jamais cru que cette malheureuſe à qui je me ſuis confié, eût été capable de me trahir ſi indignement. Je commence à être bien las de mon tambour! Cependant il m'a procuré le plaiſir de me délivrer d'un rival très-dangereux, & je n'aurai pas le chagrin de le voir poſſeſſeur de ma charmante veuve. Mais, toute réflexion faite, ma ſituation devient violente, ſi je ne fais pas taire ce faux Devin. Je veux le gagner, à quelque prix que ce ſoit. Dans les occaſions eſſentielles, c'eſt ménager l'argent, que de le prodiguer. J'entens du bruit; c'eſt apparemment mon homme qui revient.

SCENE X.

LE BARON, LÉANDRE.

LÉANDRE.

QUe vois-je? Juſte ciel, en croirai-je mes yeux! Ils m'abuſent. Ils ne me trompent pas; c'eſt lui-même; c'eſt le Baron de l'Arc. [*Il laiſſe tomber ſon tambour.*]

LE BARON *dans ſes habits ordinaires.*

Hé bien, le Devin t'a-t-il trompé? L'apparition n'eſt-elle pas terrible? Ne trembles-tu pas, indigne ami, mauvais parent?

parent ? Oſes-tu ſoutenir ma vûe, après avoir entrepris de ſéduire ma femme ? Fui, malheureux, fui, ou je te traiterai comme tu le mérites.

LÉANDRE.

Soit que tu ſois mort, ſoit que tu ſois vivant, ce ne ſont point tes menaces qui m'épouvantent. Mais je meurs de honte, & je voudrois pouvoir me cacher dans les entrailles de la terre. [*Il s'enfuit.*]

SCENE XI.

LE BARON *ſeul.*

SA confuſion me venge aſſez. Il part déſeſperé de l'indigne ſupercherie qu'il a voulu faire. Tous mes ennemis diſparoiſſent, & me voilà maître du champ de bataille. Ce tambour eſt la marque de ma victoire, & je veux le placer comme un trophée, ſur la cheminée de ma grande ſale. Mais j'entens Catau ; il faut que je lui faſſe autant de peur, qu'elle en a cauſé à la pauvre Baronne.

SCENE XII.

Madame CATAU, LE BARON *ſe cache le viſage avec ſes deux mains, comme un homme qui rêve profondément.*

Madame CATAU.

OUi, c'eſt Léandre que je vois. Sur ma conſcience il a fait prendre la fuite au Devin. Léandre, Léandre je vous fais mon compliment ſur votre victoire. Allons,

mes mille écus. Vous ne me regardez point. Êtes-vous devenu muet ?

[*Elle le tire par la manche, & il ſe découvre.*]

LE BARON.

Que veux-tu ?

Madame CATAU *voulant s'enfuir.*

Ah, c'eſt mon maître !

LE BARON *l'arrêtant.*

Doucement, Madame Catau, ne courez pas ſi fort.

Madame CATAU

ſe laiſſant tomber de frayeur.

Les jambes me manquent ; je perds la reſpiration ; je n'en puis plus.

LE BARON.

Tu croyois tromper ta maîtreſſe, en lui faiſant croire que je revenois ; mais tu ne la trompois pas. Me voici ; me reconnois-tu ?

Madame CATAU.

Hélas ! Oui, mon cher maître, je vous reconnois. Vous revenez, ſans doute, pour me punir de mes menſonges & de ma perfidie.

LE BARON.

Tu l'as dit, malheureuſe ; je reviens pour te tordre le cou. [*Il la prend par la tête.*]

Madame CATAU *faiſant un grand cri.*

A !... Suis-je morte ou vivante ? Je n'en ſai plus rien.

LE BARON.

Leve-toi, & me ſuis, ou je t'emporterai.

Madame CATAU.

En Paradis ou en Enfer ? Je n'ai pas la force de vous ſuivre. Je me meurs.

LE BARON *à part.*

Ceci pourroit aller trop loin. [*haut.*] Où eſt ta Maîtreſſe ?

Madame CATAU.

Hélas ! Je n'en ſai rien. Je ne ſai où je ſuis moi-même. Elle eſt... je ne puis parler.

LE BARON.

Tu es donc bien malade ?

Madame CATAU.

Elle eſt... avec l'intendant.

LE BARON.

Tant mieux. Il l'aura, ſans doute, prévenue, & ma vûe ne l'effrayera point.

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LA BARONNE, Monſieur PINCE, Madame CATAU.

LA BARONNE *accourant.*

OU eſt-il ? Où eſt-il ? Que j'aille me jetter entre ſes bras. Ah ! Le voici lui-même. Quel bonheur de vous revoir ! Eſt-il poſſible que je vous poſſede encore ? Eſt-ce bien vous ? J'ai peine à croire mes yeux. Je ſuis ſi charmée, ſi tranſportée, que je ne puis exprimer ma joie.

LE BARON.

Oui, je reſpire encore pour vous eſtimer, pour vous chérir, & pour vous aimer mille fois plus que moi-même.

Madame CATAU

ſe relevant promptement.

Madame, ne l'embraſſez pas, il va vous tordre le cou. C'eſt un revenant.

LA BARONNE.

Que veut dire cette folle ? Penſes-tu m'abuſer encore ?

LE BARON.

Non, elle vous parle de bonne foi préſentement. Elle me croit revenu de l'autre monde ; & pour la châtier de ſa fourberie, je me ſuis un peu diverti à l'effrayer. C'eſt l'unique vengeance que je veuille tirer d'elle.

Madame CATAU.

Monſieur Pincé, ne raille-t-il point, quand il dit qu'il n'eſt pas mort ?

Monſieur PINCÉ.

Non, mon ange, il dit vrai par trois raiſons, qui ſont...

LA BARONNE.

Comment avez-vous pû avoir la cruauté de differer ſi long-temps mon bonheur ? Vous m'avez dérobé des momens précieux, que je regretterai toute ma vie.

LE BARON.

Je ne vous ai trompée, que pour rendre notre félicité plus parfaite. Elle ne pouvoit l'être, ſi j'euſſe conſervé des ſoupçons ; & les apparences m'en faiſoient naître. Je me ſuis éclairci par moi-même ; & ce qui ſembloit vous accuſer, n'a ſervi qu'à prouver votre conſtance. La mort même n'a pû détruire votre amour.

LA BARONNE.

Et l'abſence n'a fait qu'augmenter votre tendreſſe. Veuille le ciel que je puiſſe faire votre bonheur, juſqu'au dernier inſtant de ma vie.

LE BARON.

Que tout ſe reſſente ici de la joie dont je ſuis pénétré. Je veux célébrer ce jour comme un ſecond mariage que nous contractons vous & moi. Que mes domeſtiques ſe réjouiſſent ; qu'on appelle tous mes voiſins, & que toutes mes caves ſoient ouvertes. Monſieur Pincé, vous venez de me ſervir avec tant d'adreſſe, de zéle & de ſuccès, que je dois mettre en uſage le moyen qui me ſemble le plus propre à vous témoigner ma reconnoiſſance. Je ſai que vous aimez Catau, mais qu'elle n'a pas aſſez de

bien pour vous. Épouſez-la, je lui pardonne, & je m'engage à lui donner les mille écus, que mon perfide couſin lui avoit promis. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui chez moi, une ſeule perſonne qui ait ſujet de s'affliger.

Madame CATAU *ſe jettant à ſes genoux.*

Ah! mon cher maître, vous êtes toujours le même. Je prie le Ciel que vous ne mourriez plus.

LA BARONNE.

Non-ſeulement je lui pardonne auſſi, mais je regarde ce que vous faites pour elle, comme une nouvelle marque de la tendreſſe dont vous m'honorez.

Madame CATAU *à M. Pincé*

Mon cœur, vous qui êtes éloquent, remerciez-les pour nous deux.

Monſieur PINCÉ

leur faiſant une profonde révérence, après avoir toûſſé & craché.

Monſieur, & Madame.

Le préſent que vous me faites, eſt de deux eſpéces. La premiere, c'eſt une femme vertueuſe. La ſeconde, c'eſt une femme dotée de votre main. Ainſi, ma reconnoiſſance doit éclater en deux manieres. En premier lieu, par mon très-humble remerciment. Et en ſecond lieu, par les vœux que je fais pour que vous trouviez cette nuit auſſi délicieuſe, que la premiere nuit de vos nôces.

FIN.

LE
DISSIPATEUR,
OU
L'HONNESTE FRIPONNE,
COMÉDIE.

PREFACE.

PRÉFACE.

L'Avare & le Diſſipateur ſont deux contraſtes parfaits. Moliere s'eſt emparé du premier : non-ſeulement c'étoit le plus facile & le plus brillant, mais Plaute lui en avoit fourni le ſujet, & les traits les plus vifs & les plus comiques. Il eſt vrai que Moliere a trouvé l'art d'enrichir ſa matiere ; je puis ajouter même qu'il a ſurpaſſé ſon modéle dans ſon Avare, & dans ſon Amphitrion : mais enfin c'étoient toujours des imitations ; & tout le monde conviendra ſans peine, qu'il eſt bien plus aiſé de perfectionner que d'inventer, ſur-tout quand un grand homme polit l'ouvrage d'un grand homme.

Pour ce qui me concerne ici, le cas eſt tout différent : je n'ai travaillé ſur aucun modéle : j'ai fait choix de mon ſujet, j'en ai formé le plan, & c'eſt la nature qui me l'a fourni ; mais j'ai trouvé dans l'exécution des difficultés preſque inſur-

montables ; c'eſt ce que mes lecteurs obſerveront facilement, s'ils font réflexion que le caractére du *Diſſipateur* n'eſt pas un de ces caractéres *momentanés*, qui peuvent produire tout leur effet dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & même pendant le ſeul temps de la repréſentation, qui ſuffit pour établir les principaux traits de l'avarice, & pour en tirer tous les événemens qui peuvent rendre une action complette.

Il n'en eſt pas de même d'un Diſſipateur ; car, outre que ſon caractére eſt moins ridicule, & par conſéquent moins riſible, il lui faut bien plus de temps pour ſe développer : ſes actions veulent des intervalles. Quelque prodigue que puiſſe être un homme, il ne parvient pas tout d'un coup à ſa ruine totale, qui eſt le ſeul événement pour où l'on puiſſe finir ſon hiſtoire, & achever ſon portrait. Or, comment accorder les régles du Théatre avec un pareil caractére ? Ruiner un homme puiſſamment riche, dans l'eſpace de vingt-quatre heures,

c'eſt repréſenter une action qui ne peut guéres être vraie, & qui certainement n'eſt pas vraiſemblable. Il ne me reſtoit donc aucun expédient pour me tirer de l'embarras où je me trouvois, que de faire paroître d'abord mon héros prêt à tomber dans le précipice qu'il ne voit point, parce que ſes paſſions & ſes faux amis le lui cachent depuis long-temps : mais il ne me ſuffiſoit pas de le repréſenter dans une ſituation ſi périlleuſe ; il falloit faire connoître au ſpectateur les raiſons & les incidens qui l'avoient cauſée : je ne pouvois les mettre en action, puiſque le temps ne me le permettoit pas ; & ce n'eſt que par des récits que j'ai rempli mon ſujet. Mais on voit aiſément par ces détails combien il eſt inférieur à celui de l'Avare ; que pour l'égayer & le rendre plus intéreſſant, je n'ai pû me diſpenſer de mettre en œuvre tous les caractéres épiſodiques qu'il amenoit néceſſairement à ſa ſuite, & qu'il ne m'a pas été poſſible de me renfermer dans un petit nombre de perſonnages & d'évé-

nemens, ni d'affecter cette aimable ſimplicité d'action, ſi juſtement admirée dans les anciens, principalement dans les comédies de Plaute, qui par cet endroit eſt bien ſupérieur à Térence, ſelon le jugement des meilleurs critiques.

Ce qui me paroît le plus heureuſement imaginé dans ma comédie du Diſſipateur, c'eſt le caractere de la veuve. J'avoue qu'il cauſe quelque répugnance au premier aſpect, & qu'il paroît d'abord bleſſer la délicateſſe des ſpectateurs; mais j'oſe dire qu'un peu de réflexion a bientôt guéri leurs ſcrupules: car enfin n'eſt-il pas facile d'obſerver que j'ai l'attention pendant tous les actes, & par différens moyens, de faire entrevoir, & même eſperer qu'enfin on ſera content de Julie? Il n'eſt point de ſpectateur ou de lecteur aſſez peu délié, pour ne pas ſentir que le caractere apparent de cette veuve, n'eſt qu'un caractere déguiſé par la prudence & par la tendreſſe; & que cette fauſſe apparence qui fait le nœud de la Piéce, en produiſant des événe-

mens ſinguliers & intéreſſans, met le Diſſipateur à portée d'étaler ſon caractere; & le pouſſe plus rapidement à ſa cataſtrophe. En effet, les prudentes manœuvres de Julie amenent un dénouement d'autant plus heureux qu'il ſatisfait les deſirs des ſpectateurs, en ouvrant les yeux d'un jeune homme aimable, que d'indignes flatteurs avoient aveuglé, & en le retirant du précipice affreux où de faux amis l'avoient fait tomber.

Au reſte, il m'eût été très-facile de donner à cette veuve un caractere tout différent, & d'en faire une héroïne merveilleuſe, en la rendant auſſi généreuſe qu'elle ſemble intéreſſée : mais, outre que ces caracteres romaneſques, que quelques auteurs comiques nous étalent aujourd'hui, ne ſont point du reſſort ni du ton de la Comédie, qui ne veut rien que de ſimple & de naturel, je ſens, & l'on doit ſentir comme moi, que plus je me ſerois écarté du vrai pour les imiter, plus je me ſerois éloigné du but que je me propoſe, qui eſt de repreſenter le

monde tel qu'il eſt, & non pas tel qu'il devroit être. Si j'avois voulu quitter le Brodequin pour chauſſer le Cothurne, j'aurois dû faire auſſi du *Diſſipateur* un homme non moins généreux que magnifique ; mais l'aurois-je copié d'après nature ? Non très-aſſurément. Les prodigues ne le ſont pas par vertu ; ils n'ont que les dehors de la généroſité ; ils ne veulent que ſatisfaire leurs paſſions ou leur vanité. Tout ce qui ne tend pas à l'un de ces deux objets, ne fait aucune impreſſion ſur eux. Donner pour le ſeul plaiſir de donner, eſt un charme qui ne les touche point ; ils ne ſont prodigues que pour leurs flatteurs, ou que pour les miniſtres de leurs plaiſirs : au lieu qu'un homme vraiment généreux, ſoumet ſon humeur bienfaiſante & libérale à la juſtice, à la prudence, & à la raiſon ; il n'a point d'autre intérêt que celui de bien faire, & il n'eſt jamais plus content de lui-même, que lorſqu'il peut déterrer le mérite indigent, & non-ſeulement ſoulager, mais prévenir ſes beſoins. Telle

eſt la différence eſſentielle entre la prodigalité & la généroſité ; & c'eſt ce que je me ſuis efforcé de faire ſentir dans le caractére du Diſſipateur : il falloit le copier, & non pas l'imaginer. J'ai toujours l'homme devant mes yeux, & j'aime mieux le peindre que de le farder. Peindre eſt l'objet de la Comédie : ſi les figures qu'elle repréſente aux ſpectateurs ne ſont pas parfaitement reſſemblantes, le plus riche coloris ne ſauroit empêcher que les connoiſſeurs ne les trouvent mauvaiſes.

ACTEURS.

JULIE, jeune veuve.

CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.

ARSINOÉ, }
ARAMINTE, } amies de Cléon.
BÉLISE, }

FINETTE, femme-de-chambre de Julie.

CLÉON, amant de Julie, Dissipateur.

LE BARON, pere de Julie.

GÉRONTE, oncle de Cléon.

LE MARQUIS, fils du Baron.

LE COMTE, ami & confident de Cléon.

FLORIMON, autre ami de Cléon.

CARTON, aussi ami de Cléon.

PASQUIN, valet de Cléon.

Plusieurs convives de Cléon.

La scène est dans la maison de Cléon.

LE DISSIPATEUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, FINETTE.

FINETTE.

BON jour, Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très-humble serviteur.

FINETTE.

Cléon est-il levé?

PASQUIN.

Depuis long-temps, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler?

PASQUIN.

Cela n'eſt pas poſſible.
D'un bon quart d'heure au moins il ne ſera viſible.

FINETTE.

Et pourquoi donc?

PASQUIN.

Avec le Comte du Guéret;
Au moment que je parle, il tient conſeil ſecret.
Il a cent mille écus, & cherche la maniere
De dépenſer en peu la ſomme toute entiere.
Cet argent-là lui péſe; il veut s'en deſſaiſir.

FINETTE.

Hé bien, qu'il me le donne; il ne peut mieux choiſir.
Je ſuis fille; il me faut un mari. Cette ſomme
Pourroit entre mes mains tenter un galant homme.
L'argent & le mari me viendroient à propos;
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'eſt-à-dire, en deux mots,
Que vous êtes preſſée.

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi, Cléon feroit un acte méritoire.

PASQUIN.

C'eſt par cette raiſon qu'il ne le fera pas.
La généroſité pour lui n'a point d'appas.
C'eſt ou pour ſon plaiſir, ou par vanité pure,
Qu'il prodigue ſon bien ſans raiſon ni meſure.
Très-ſouvent le caprice excite ſes bienfaits;
Et jamais, à coup ſûr, ils n'ont de bons effets.
Auſſi ſes faux amis, dont grande eſt l'abondance,
Loin de lui ſavoir gré de ſa folle dépenſe,

Ici, pour le flatter, font de communs efforts,
Et se moquent de lui si-tôt qu'ils sont dehors.

FINETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manége?
Tu ne profites pas de l'ample privilége
Que Cléon t'a donné depuis un si long-temps,
De lui pouvoir sur tout dire tes sentimens,
Pour chasser de chez vous tous ses flatteurs avides
Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vuides?
Morbleu! Si ma Maîtresse avoit ce foible-là,
Je périrois plûtôt que de souffrir cela:
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos maîtres;
Et je les ferois tous sauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencemens je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis.
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon maître quelque temps a fait le bon apôtre;
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi;
A la fin les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi qui me plais céans, & qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci. J'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son cou le dîner de son maître,
Et trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir se sauver du hazard,
Leur livra le dîner pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidéle valet est-ce donc là l'office?

PASQUIN.

Eh, morbleu! Que chacun se rende ici justice:
Ta maîtresse Julie en use-t-elle mieux?
Cléon de jour en jour en est plus amoureux.
Il prétend l'épouser; & cette aimable veuve,
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve.

Ne devroit-elle pas empêcher que Cléon
N'achéve de ſes biens la diſſipation ?
Mais bien loin de ſauver ſon amant du pillage,
C'eſt elle qui s'y porte avec plus de courage.

FINETTE.

Il eſt vrai qu'elle eſt vive, & qu'elle fait ſa main;
Malgré tous mes avis, elle va ſon chemin.

PASQUIN.

Hé, tu ſais ſon allûre avec aſſez d'adreſſe,
Et te voilà vêtue ainſi qu'une princeſſe.
De même que Julie, ardente à nous piller....

FINETTE.

Oh, pour moi, je n'ai fait encore que grapiller.
Si tu voulois m'aider, je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à préſent de ce Monſieur le Comte,
Qui gouverne Cléon, & s'en eſt emparé.
C'eſt lui qu'il faut gagner. C'eſt ce flatteur outré,
Qui, par une ſervile & baſſe complaiſance,
A ſubjugué mon maître & régle ſa dépenſe.
Son pouvoir eſt ſans borne; on n'obtient rien ſans lui.

FINETTE.

L'avis n'eſt pas mauvais. Je veux dès aujourd'hui
En faire uſage. Adieu; car voici ma maîtreſſe.

PASQUIN.

Je voulois te gliſſer quelque mot de tendreſſe:
On m'en ôte le temps; mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte, & nous pourrons renouer l'entretien.

SCENE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

Hé bien, qu'a dit Cléon du deſſein de mon pere?

FINETTE.

Je n'ai pû lui parler; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon pere me déſole, & veut rompre avec lui;
Voyant qu'à nos avis il ne veut point ſe rendre.

FINETTE.

Votre pere a raiſon; mais il devroit attendre.
Cléon n'a pas encore diſſipé tout ſon bien.
Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien,
Encor deux ou trois mois, ſa ruine eſt complette.
Voudriez-vous laiſſer la choſe à demi faite?

JULIE.

Hélas!

FINETTE.

Vous ſoupirez!

JULIE.

Eh, n'ai-je pas raiſon?
Tu ſais que Cléon m'aime, & que j'aime Cléon:
Mais à le corriger en vain je me fatigue;
Je ne puis mettre un frein à ſon humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je ſans vous fâcher vous parler franchement?
Cléon vous aime peu; vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien ſincere,
S'il étoit animé du deſir de vous plaire,

Pourriez-vous accepter ſes prodigalités,
Et lui vous feroit-il cent infidélités ?
Loin de le corriger, vous briguez ſes largeſſes.
Cléon fait chaque jour de nouvelles maîtreſſes.
Vous ruinez ſa bourſe ; il proméne ſes vœux ;
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras ſi ma tendreſſe eſt feinte.
Je permets, il eſt vrai, ſans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroiſſe charmé ;
Mais je ſens que mon cœur n'en eſt point alarmé.
C'eſt par vanité pure, & non par inconſtance,
Que Cléon me trahit ſouvent en apparence ;
Et pourvû qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de ſa vanité ſa bourſe eſt la victime ;
Et c'eſt par là ſur-tout que votre amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous ?

JULIE.

Oui ; mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de ſon erreur extrême,
Qu'en le livrant encore quelque-temps à lui-même.

FINETTE.

Du moins commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encore des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques ;
C'eſt l'amour à la mode. Avouez-moi tout net,
Que ruiner Cléon eſt votre unique objet.

D'un ſi noble deſſein faites-moi confidente ;
Car pour vous ſeconder j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte ton ſecours. Oui, mon intention
Eſt d'avoir, ſi je puis, ce qui reſte à Cléon.

FINETTE.

La choſe étant ainſi, me voilà toute prête ;
Et je vais commencer par un coup de ma tête....
Si nous pouvions gagner le Comte du Guéret !
Heureuſement je croi qu'il vous aime en ſecret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en ſuis à préſent trop certaine.
Par de fortes raiſons je lui cache ma haine :
Mais, autant que je puis, je ſuis ſon entretien ;
Et je veux avertir Cléon....

FINETTE.

N'en faites rien.
Il trahit ſon ami ; c'eſt un fripon ; n'importe.
On peut tirer parti d'un homme de ſa ſorte.
Feignez de vous laiſſer un peu perſuader,
Et dans tous nos projets il va nous ſeconder.
C'eſt ſans vous engager & ſans lui rien promettre ;
Que je veux...

JULIE.

Je vois bien qu'il faut te le permettre.
Mais ſonge que Cléon a mon cœur & ma foi ;
Que je mourrois plûtôt...

FINETTE.

Repoſez-vous ſur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'attendre.
J'ai deux projets en tête, & veux les entreprendre.
Le Comte vient. Je vais entamer le premier.
Sortez vîte.

SCENE III.

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE *à part.*

Avec nous il faut l'associer.
Oui, oui, fourber un fourbe est une œuvre louable.
J'en fais gloire. Il me voit.

LE COMTE *à part.*

L'instant est favorable.
[*haut.*]
Tâchons de la gagner. Finette, vous rêvez!

FINETTE.

Ah, ah! C'est vous, Monsieur. Je songeois...

LE COMTE.

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe.

FINETTE.

A l'âge
Où je suis parvenue, on ne seroit pas sage
Si l'on ne suivoit pas les mouvemens du cœur.
Le vôtre est-il tranquille? On vous trouve rêveur
Depuis un certain temps; & je gage ma tête
Que quelque aimable objet a fait votre conquête.

LE COMTE.

Ma foi, tu gagnerois; car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

FINETTE.

Par conséquent heureux.
Qui

Qui vous réſiſteroit ?

LE COMTE.

Ton ingrate maîtreſſe.

FINETTE.

Il eſt vrai que Cléon a toute ſa tendreſſe,
Et vous vous expoſez à ſoupirer long-temps.

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus conſtans;
Et celui d'une femme eſt toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien. Vous êtes fort aimable,
Encor jeune, & d'un rang qui ſe fait reſpecter.
A de moindres appas on ſe laiſſe tenter.
D'ailleurs, quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'eſt rarement en vain qu'il preſſe & ſollicite.

LE COMTE *l'embraſſant.*

Tu me charmes, Finette; & ſi j'ai ton ſecours,
J'eſpere te devoir le bonheur de mes jours.

FINETTE.

Eſt-ce de bonne foi que vous aimez Julie ?
Là, parlez franchement.

LE COMTE.

Je l'aime à la folie;
Et j'entreprendrois tout pour mériter ſon cœur.

FINETTE.

Hé bien, il faudra voir juſqu'où va cette ardeur.

LE COMTE.

Commençons par ſavoir ſi l'aimable Finette
Voudra parler pour moi.

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiéte;
C'eſt que ſi je vous ſers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

LE COMTE.

Bon, cela ne fait rien.

Cléon eſt un ami ſi fou, ſi ridicule,
Que l'on peut le berner ſans le moindre ſcrupule.

FINETTE.

Je croyois, moi, jugez de ma ſimplicité,
Que l'on devoit rougir de la duplicité:
Que trahir ſon ami, c'étoit faire un grand crime;
Et que rien n'aſſuroit plus de gloire & d'eſtime,
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

LE COMTE.

Morale ſurannée.

FINETTE.

Oui!

LE COMTE.

Cela fait pitié.
On ſuivoit autrefois cette fade méthode.
Aujourd'hui les amis ne ſont plus à la mode.
Les hommes ſont unis par le ſeul intérêt.
L'amitié n'eſt qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît;
Et de-là je conclus, en dépit des ſcrupules,
Que les honnêtes gens ſont de francs ridicules.
Ça, venons donc au fait.

LE COMTE.

Le fait eſt, que j'adore
Ta charmante maîtreſſe; & je dis plus encore,
C'eſt que me voilà prêt à la ſervir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, je ferai mon poſſible:
Mais, comme à l'intérêt elle eſt un peu ſenſible,
Le moyen de gagner ſon inclination,
C'eſt que vous nous aidiez à ruiner Cléon;
Je veux dire, Monſieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ſes bijoux....

LE COMTE.

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie eſt à moi.

FINETTE.

Bon.
Je vais donc attaquer la bourſe de Cléon.
Secondez mon adreſſe ; & ma reconnoiſſance
Ne fera pas long-temps languir votre eſpérance.
Il vient ; ſouvenez-vous...

LE COMTE.

Je ſuis homme réel.

SCENE IV.

CLÉON, LE COMTE, FINETTE, PASQUIN.

CLÉON *à Paſquin qui le ſuit.*

Qu'on diſe de ma part à mon maître d'hôtel,
Que je ne trouve plus ma dépenſe aſſez forte ;
Que cela déshonore un homme de ma ſorte ;
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il eſt vrai.

CLÉON *à Paſquin.*

Parlez-lui très-ſérieuſement.
Je prétens que chez moi tout ſoit en abondance.

LE COMTE *à Paſquin.*

A quoi ſert le bon goût ſans la magnificence ?
On lui fait mal ſa cour en épargnant ſon bien.

CLÉON.

Oui, pour me faire honneur, je ne plains jamais rien ;

Et mon plus grand plaiſir eſt d'exciter l'envie.

LE COMTE.

Rien n'eſt ſi bas, ſi vil, qu'un air d'œconomie.
Si cet homme s'en pique, il ſe fera chaſſer.

CLÉON.

C'eſt à moi de fournir, à lui de dépenſer.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale;
Car il prodigue tout, & ſans ceſſe il régale.

LE COMTE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Comptez de plus, qu'il en prend bien ſa part.
Il eſt gros comme un muid; vos gens ſont gras à lard.
A tous venans beau jeu. Votre ſeule deſſerte
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a ſa chacune; &, dès le point du jour,
Nos amis & les leurs nous aident tour à tour;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépenſe,
Chacun ici, Monſieur, travaille en conſcience.

CLÉON *prenant du tabac.*

Cela me fait plaiſir; mais je vois cependant
Qu'on ſe relâche un peu.

PASQUIN.

C'eſt monſieur l'intendant
Qu'il en faut accuſer. Il dit que ſes fonds baiſſent,
Et que vous maigriſſez quand les autres s'engraiſſent.
Il crie à tous momens, ſes lamentations
Nous cauſent jour & nuit des indigeſtions;
Car, pour bien digérer, il faut être tranquille;
Et ce vilain cenſeur nous échauffe la bile.

CLÉON *au Comte.*

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez-vous en à moi, je travaille à cela.

Mais il me faut du temps; car je veux faire enſorte
Qu'il rende gorge avant que de paſſer la porte.
C'eſt un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ſes larcins.

CLÉON.

Vous m'y faites ſonger.
Telle eſt de ſes pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne ſai point compter; je hais la moindre affaire:
Pour vaquer au plaiſir, je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, & peut-être le ſien;
Et, fier de ma pareſſe & de mon ignorance,
Pour mieux faire ſa main, il rogne ma dépenſe?
Oh! Parbleu, nous verrons.

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLÉON.

Qu'il vende deux contrats qui lui reſtent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il ſe ſert toujours pour ce petit négoce,
Dit qu'ils perdent moitié.

CLÉON.

Qu'importe? Mon caroſſe
Eſt-il prêt?

PASQUIN.

Oui, Monſieur. Mais pluſieurs créanciers
De fort mauvaiſe humeur, & de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLÉON *en colere.*

Moi, de les écouter j'aurois la patience?
Qu'on me chaſſe d'ici cette canaille-là.

PASQUIN.

Je vais les enyvrer; je ne ſai que cela
Pour les endormir.

CLÉON.

Soit, pourvû qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet auteur si fameux vous apporte son livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLÉON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner:
Ils me cherchent par tout, par tout je les évite.

PASQUIN *à part.*

Il prodigue aux fripons, & refuse au mérite.

CLÉON *à Pasquin.*

Va-t-en. C'est toi, Finette?

FINETTE *d'un air triste.*

Eh, vraiment oui, c'est moi.

CLÉON *en riant.*

Qu'as-tu donc?

FINETTE *les yeux baissés.*

Rien, Monsieur.

CLÉON.

Tu soupires, je croi?

FINETTE *poussant un gros soupir.*

Il est vrai.

CLÉON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

Je m'afflige, Monsieur, pour ma pauvre maîtresse:
Elle est au désespoir.

CLÉON.

Et par quelle raison?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLÉON.

Oh! je la saurai.

FINETTE.

Non,

Cela m'eſt défendu.

CLÉON *d'un air fâché.*

Quoi, pour moi du myſtere ?
Cela me pique au moins.

FINETTE.

Je n'y ſaurois que faire.
Mais on me chaſſeroit....

CLÉON.

Tien, prens ce diamant.

FINETTE *le mettant à ſon doigt.*

Vous me perdez, Monſieur.

CLÉON.

Parle-moi promptement.

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le ſilence ?
J'ai le cœur ſi ſenſible à la reconnoiſſance !...

CLÉON.

Ne me fais plus languir, & dis-moi...

FINETTE *en pleurant.*

Depuis peu...
Ma maîtreſſe a perdu... vingt mille écus au jeu.

CLÉON.

Vingt mille écus !

FINETTE *en ſanglotant.*

Autant.

CLÉON.

La ſomme eſt un peu forte.

LE COMTE *à Finette.*

Quoi, faut-il pour un rien s'affliger de la ſorte ?

FINETTE *pleurant.*

Mais elle doit ce rien, & voudroit l'acquitter.
Tous ſes fonds ſont placés ; il faut bien emprunter ;
On la preſſe. D'ailleurs, elle craint que ſon pere
Ne vienne à découvrir cette fâcheuſe affaire.
J'ai fait ce que j'ai pû pour la réſoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin.

» Peux-tu, m'a-t-elle dit, me parler de la sorte?
» Ote-toi de mes yeux. « Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLÉON.

Elle a, ma foi, raison; car je n'ai point d'argent.

FINETTE

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie,
[*d'un ton ferme.*]
» Madame, ai-je ajouté, je viens d'être avertie
» Que Cléon, hier au soir, toucha cent mille écus.
» Je l'ai su de bon lieu. Craignez-vous un refus
» Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme?
» Non, Madame, il vous aime; il est si galant homme,
» Que pouvant vous tirer d'un cruel embarras,
» Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
» Vous connoissez son cœur généreux, magnifique.

CLÉON.

Qu'a-t-elle répliqué?

FINETTE *d'un air mystérieux.*

Rien. Je suis politique,
Et je juge par là qu'en cette occasion,
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLÉON.

Le crois-tu?

FINETTE.

J'en répons.

CLÉON.

Je connois ta maîtresse;
Elle refusera....

FINETTE.

Non, pourvû qu'on la presse.

CLÉON *au comte.*

Qu'en dites-vous?

LE COMTE *affectant un air indifférent.*

Eh, mais... Qu'il faut faire un effort.
Ces vingt mille écus là vous feront peu de tort.

CLÉON

CLÉON *en souriant.*

Cependant vous savez...

LE COMTE.

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE

d'un air gracieux & faisant une profonde révérence à Cléon & au Comte.

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE *à part.*

La friponne est adroite, & sait bien son métier!

SCENE V.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON *en riant.*

Ami, que dites-vous d'un semblable message?
Julie avec Finette est de concert, je gage.

LE COMTE *d'un air froid.*

Non, je ne le crois pas. Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup, & doit vous savoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son pere,
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux;
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté...

CLÉON *appercevant le baron.*

Chut!

LE COMTE *surpris.*

C'est lui-même, je pense.

CLÉON *au comte.*

Il gronde entre ses dents.

SCENE VI.

CLÉON, LE COMTE, LE BARON.

LE BARON *bas*,
en les contemplant du fond du théatre.

O La belle alliance,
[*haut.*]
D'un flatteur & d'un fou ! Serviteur, ſerviteur.

CLÉON *en ſouriant.*

Qu'avez-vous ? Vous voilà d'aſſez mauvaiſe humeur,
Ce me ſemble.

LE BARON *bruſquement.*

Oui, morbleu.

CLÉON.

Pourquoi ce ton ſévere ?

LE BARON.

J'étois intime ami de défunt votre pere.

CLÉON.

Je ſai cela, Paſſons.

LE BARON.

Je puis même ajouter
Qu'il connoiſſoit mon rang, ſavoit le reſpecter ;
Que loin de ſe piquer d'une haute naiſſance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence ;
Et que, reconnoiſſant de mes égards pour lui,
Il n'en abuſoit pas, comme vous, aujourd'hui.

CLÉON.

Ah ! Vous voulez prêcher, & me faire comprendre
Que vous m'honorez trop en me prenant pour gendre.

LE BARON.

Si je vous le diſois... je ne mentirois point :

Mais il ne s'agit pas à préſent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenſes.
Quoi, je ſerai témoin de tant d'extravagances,
Et je les ſouffrirai ?

CLÉON *d'un ton mépriſant.*

Mais, Monſieur le Baron,
Vous le prenez ici ſur un fort plaiſant ton.

LE BARON *en furie.*

Mon ton n'eſt point plaiſant.

CLÉON *au Comte, en riant.*

C'eſt celui de mon pere :
Je croi l'entendre encore.

LE BARON.

Il avoit bien affaire
De ſuer, de veiller, d'entaſſer pour un fils
Qui prodigue des biens ſi durement acquis ?

CLÉON *rit encore plus fort, & le Comte auſſi.*

Voilà comme il parloit : Ma foi, je vous admire ;
Si mon pere vivoit, il ne pourroit mieux dire ;
Mais le pauvre bon-homme étoit très-ennuyeux.
Aſſeyez-vous, Baron, vous prêcherez bien mieux.

LE BARON *s'aſſeyant bruſquement.*

Ah ! Parbleu, volontiers. Ouvrez bien vos oreilles.

CLÉON

& le Comte s'aſſeyent auſſi vis-à-vis du Baron.

Aſſeyons-nous auſſi, nous entendrons merveilles.
[*d'un ton ironique.*] [*au Comte, en riant.*]
Hé bien, vous dites donc ?... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou ; voilà mon premier point.

CLÉON.

[*au Comte.*]
Continuez, bon-homme. Il radote, le Sire.

LE BARON.

Et voici mon ſecond. Votre folie attire

Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien ;
Et vous plaindront là quand vous n'aurez plus rien ;
Ils vous vendent bien cher de baſſes flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.

LE COMTE *au Baron.*

Et qui ſont ces flatteurs ?

LE BARON.

Qui ? Vous tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge ; autrement...

LE BARON.

Sans quartier ;
Je dis la vérité ; c'eſt ce qui vous étonne :
Mais je ſuis homme encore à ne craindre perſonne.

LE COMTE *en ſouriant.*

Avec des cheveux blancs on peut bien riſquer tout.

CLÉON *au Baron.*

Votre diſcours eſt long. Quand ſerez-vous au bout ?

LE BARON.

M'y voici.

CLÉON.

Je reſpire.

LE BARON.

En faveur de Julie,
Changerez-vous, ou non, votre genre de vie ?
Songez qu'à votre perte il vous méne à grand pas.

CLÉON.

Non, Monſieur le Baron, je ne changerai pas.
Je n'ai que trop ſouffert de l'indigne avarice
D'un pere qui faiſoit ſon bonheur de ce vice :
Entaſſant jour & nuit un bien prodigieux,
Il me laiſſoit languir dans un état honteux.
Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage ;
J'étois contraint de fuir tous les gens de mon âge.
Il eſt mort. Grace, au ciel, tout ſon bien eſt à moi ;
En faire un noble uſage, eſt mon unique loi.

Il haïſſoit l'éclat, & la magnificence
Eſt mon plus grand plaiſir. Il fuyoit la dépenſe,
Je la cherche, & me fais eſtimer & chérir
Autant qu'il ſe faiſoit mépriſer & haïr.

LE BARON.

Oh, la belle leçon pour la plûpart des peres!
Ils ſe plaignent ſouvent les choſes néceſſaires,
Pour qui? Pour des ingrats, pour des extravagans,
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans.

CLÉON.

Mais vous qui prétendez faire ici le capable;
Le Marquis votre fils eſt-il plus raiſonnable?

LE BARON.

Il a fait comme vous, & n'eſt plus qu'un eſcroc;
Et vous le deviendrez, quand par un juſte choc
La fortune en courroux vous jettera par terre.
Si j'ai fait à mon fils une inutile guerre,
Il en eſt bien puni. Le voilà ruiné,
Et par ſon pere même il eſt abandonné.
L'exemple eſt fait pour vous, tâchez d'en faire uſage.

CLÉON *prenant du tabac.*

Hé bien, dans quarante ans je deviendrai plus ſage.

LE BARON *ſe levant bruſquement.*

Dans quarante ans! Bon jour. Voici mon dernier point.
Vous recherchez ma fille, & vous ne l'aurez point.

CLÉON *en riant.*

Dépend-elle de vous? Songez-vous qu'elle eſt veuve?
Maîtreſſe de ſon ſort?

LE BARON.

Ah! Vous ferez l'épreuve
Que j'en ſuis maître encor. Je vous donne huit jours;
Et ſi, dans ce temps-là, prenant un autre cours,
Vous ne chaſſez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maiſon, & j'emméne ma fille;
Elle m'obéira, n'en doutez nullement.
Adieu. J'ai parlé net, ſongez-y mûrement.

SCENE VII.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON.

IL m'embarraſſe au moins; car j'adore Julie;
Et je ſacrifierois...

LE COMTE.

Vous feriez la folie
De bannir vos amis, de renoncer à tout,
Pour une femme? Eh fi. Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bon-homme, & j'en fais mon affaire.

CLÉON *l'embraſſant.*

Que vous m'obligerez!

LE COMTE.

Allez, laiſſez-moi faire;
Nous irons notre train, & nous épouſerons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je répons de Julie, & je ſai la maniere
De l'obtenir.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE.

Ah! J'apperçois ſon frere.

SCENE VIII.

CLÉON, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS *accourt & embraſſe Cléon.*
Bon jour, mon cher Cléon.

CLÉON.
Bon jour, mon cher Marquis;
Te voilà bien brillant.

LE MARQUIS.
Tu vois. A ton avis,
Penſes-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolûre,
On n'ait pas des ſecours toujours prêts au beſoin?
Me montrer, m'étaler, eſt mon unique ſoin;
L'amour fait tout le reſte : me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent : c'eſt par lui que je brille
A la cour, à la ville, aux ſpectacles, au cours.
Riche ſans aucun fond, je paſſe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout, quand on a du mérite.

CLÉON *en riant.*
Le tien rend à merveille, & je t'en félicite.

LE MARQUIS.
Je ſuis ſec, abîmé, ruiné; mais, parbleu,
J'ai deux bons appuis.

CLÉON.
Quels?

LE MARQUIS.
Les femmes & le jeu.
Depuis que je ſuis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étois au ſein de l'opulence,

Je me délivrerois d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vîte, & tu m'imiteras.
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici ?

CLÉON.

Nous verrons. Quelle est-elle ?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLÉON.

De quoi donc ? Dis-le-moi.

LE MARQUIS.

Premierement... je viens m'enyvrer avec toi ;
De plus, j'améne ici nombreuse compagnie,
Mais moins nombreuse encor que finement choisie :
[*au Comte.*]
Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise ?

LE MARQUIS.

Oui, parbleu :
C'est un friand morceau. Quel enjoûment ! Quel feu !
J'en suis fou.

LE COMTE.

[*à Cléon.*]
Je le croi. Je vous répons d'avance,
Que vous serez ravi de cette connoissance.

CLÉON.

Je la connois. Ce sont les plus piquans attraits.

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
De faire ici grand' chere, & chere délicate.
Prens donc soin d'ordonner un somptueux repas :
Que le vin de Champagne, au moins, n'y manque pas ;
Du mousseux. J'aime à voir dans un verre qui brille,
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille.

Mais, qu'as-tu, mon enfant ? Tu parois inquiet.

CLÉON.

Oui, je le ſuis ; ton pere en eſt le ſeul ſujet.

LE MARQUIS.

Bon ! C'eſt un vieux rêveur. Eſt-ce que tu l'écoutes ?

CLÉON.

Il me fait des ſermons...

LE MARQUIS.

Fadaiſes. Tu redoutes
Un cenſeur envieux des plaiſirs que tu prens ?

CLÉON.

Mais il m'ôte ta ſœur.

LE MARQUIS.

Et moi, je te la rens.
J'ai du crédit ſur elle, &, malgré le bon-homme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'aſſomme,
Si tu n'es ſon époux dans huit jours au plus tard.
Tiens-toi gai, buvons frais, & nargue du vieillard.
Compte ſur ma parole, elle eſt très-poſitive.
Mais, à propos, avant que notre monde arrive,
Écoute un mot.

[*Il le tire à l'écart.*]

CLÉON.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLÉON *lui donnant ſa bourſe.*

J'ai mille écus ſur-moi.

LE MARQUIS *la ſaiſiſſant.*

Bon, je m'en réjouis ;
C'eſt autant d'avancé ſur le préſent de nôce.

CLÉON.

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oui, j'entens un caroſſe.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner !

CLÉON *en souriant.*

Oh, je n'en doute pas.

LE MARQUIS *prenant Cléon sous le bras.*

Allons, vive la joie, & faisons grand fracas.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous fauſſez compagnie ?

JULIE.

O ciel ! Quelle cohue !
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émûe !

JULIE.

Qui ne le ſeroit pas ? C'eſt un tas de joueurs,
De joueuſes, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auroient fait remarquer la douleur qui m'accable ;
Je me ſuis éclipſée.

FINETTE.

On n'eſt donc pas à table ?

JULIE.

Non, Finette ; on attend ſix convives nouveaux.

FINETTE.

Et qui ſont, s'il vous plaît, tous ces originaux ?

JULIE.

Le premier, c'eſt mon frere.

FINETTE.

Oh, le bon perſonnage !
Je croi qu'il fait beau bruit.

JULIE.

Il aſſomme.

FINETTE.

Je gage

Que la vieille Araminte eſt céans.

JULIE.

Oui, vraiment;

Elle lorgne Carton, ſon inſipide amant,
Qui ſe croit adorable, & qui lorgne ſa bourſe :
Il joue, & perd toujours : la vieille eſt ſa reſſource,
Et ſcandaleuſement ſe ruine pour lui.

FINETTE.

A ſoixante ans paſſés !

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frere a fait venir l'orgueilleuſe Bélife,
La prude Arſiné, la jeune Cidaliſe,
Coquette impertinente, & folle au-par-deſſus,
Qui ſoutient que la mode eſt de ne rougir plus.
Elle agace Cléon. Lui, ſelon ſa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On feroit un volume
Des portraits ſinguliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cléon ſe fait honneur de régaler chez lui,
Sur-tout de Florimon, dont je hais la préſence,
Et qui ne ſait briller que par ſon impudence.

FINETTE.

Ah ! Florimon, ce gros magiſtrat débauché,
Qui porte en un beau corps un eſprit ébauché ;
Du Cuiſinier François fait ſon unique livre,
Et de vin de Langon dès le matin s'enyvre :
Paraſite effronté, menteur comme un laquais,
Vivant toujours d'emprunt, & ne payant jamais.
Grand homme ! Et pour Cléon utile connoiſſance !

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je penſe

Que Cléon devient fou.

JULIE.

Depuis quelques instans
Il a distribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe, & tient sa bourse ouverte
A tous venans.

FINETTE.

Cet homme est tout prêt de sa perte.

JULIE.

Il y court tant qu'il peut.

FINETTE.

Ne le ménageons plus.
A propos, avez-vous touché vingt mille écus?

JULIE.

Oui. Le Comte tantôt m'a remis cette somme.

FINETTE.

Ah! Tant mieux. Vous voyez que c'est un galant homme.

JULIE.

Ou plûtôt un indigne.

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui tout au moins quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité; c'est ce que j'ai pû faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.
Mais je ne puis penser sans un chagrin cuisant,
Que Cléon me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer, ait consulté le Comte.

FINETTE.

Belle délicatesse! Encore si vous l'aimiez,
Ce seroit à bon droit que vous vous plaindriez;

Mais aimant ſon argent bien plus que ſa perſonne ;
Qu'importe que ſon cœur ou ſa main vous le donne ?

JULIE.

Que tu me connois mal !

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux ſoupçons, j'aime toujours Cléon.
C'eſt l'amour le plus vif ! . . .

FINETTE.

Oui, l'amour des piſtoles.
On ne m'éblouit point par de belles paroles.

JULIE *vivement.*

Oh ! Tu me fâcheras ſi tu ne me crois point.

FINETTE.

Hé bien, cela poſé, traitons un autre point.
Je ne m'étonne plus ſi céans l'argent roule,
Et ſi des emprunteurs il attire la foule.

JULIE.

Comment ?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux votre amour,
Cléon vient, par ma foi, de jouer un beau tour !
Il a vendu ſous main une terre à Dorante :
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente.
Ce marché s'eſt conclu ſans qu'on en ait ſû rien ;
Mais Paſquin m'a tout dit. Vous ſouriez ! Hé bien,
Qu'en dites-vous ?

JULIE.

Je dis . . . que l'affaire eſt très-bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs. . . . Votre ſang froid m'étonne.

JULIE.

Je ſai le fait,

FINETTE.

Comment, & quand l'avez-vous ſû ?

JULIE.

J'ai conduit le marché ; c'eſt moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui, vous ? Autoriſer la plus haute ſotiſe !...

JULIE.

Le reſte va bien plus augmenter ta ſurpriſe.

FINETTE.

Quoi ?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter ſon nom,
En achetant ſous main la terre de Cléon.
Cette terre eſt à moi, car je l'ai bien payée ;
Mais Cléon n'en ſait rien.

FINETTE.

Je ſuis extaſiée !
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptans ?

JULIE *en riant.*

C'eſt le vendeur.

FINETTE.

Cléon !

JULIE.

Oui, par ſes dons fréquens.

FINETTE.

Le trait eſt tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez ſa terre !

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ſes effets ?
Je te dirai bien plus : mais garde mes ſecrets ;
J'ai déja retiré mon argent en partie :
J'en veux tirer encore ; & je ne ſuis ſortie

Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher ; je vais feindre un moment
Que je romps avec lui ; tu verras sa foiblesse :
Il va m'offrir... Il vient. Seconde mon adresse ;
Et de l'argent compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCENE II.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON.

Madame, vous avez bien peu de complaisance !
Quoi ! Me laisser ainsi ? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir...

JULIE.

Moi, Cléon ? Vous aider
A vous perdre ? Chez vous on vient vous obséder,
On vous pille à mes yeux, & je serai tranquille ?
Non, non, j'ai fait sur vous un effort inutile ;
Il faut rompre.

CLÉON.

Il faut rompre ?

FINETTE.

Oui, Monsieur, à l'instant.
Madame parle juste, & j'en ferois autant.

CLÉON *à Julie*

Est-ce donc là le prix d'une amour si parfaite ?

FINETTE.

[*à Julie.*]

Chansons que tout cela. Vîte, faisons retraite.

CLÉON.

Finette est contre moi ?

FINETTE,

FINETTE.

Si je suis contre vous!

Comme un tigre.

CLÉON.

Et pourquoi?

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux
Qui prodigue ses biens, qui les met au pillage?
Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage.

CLÉON *à Julie.*

Souffrez...

FINETTE *emmenant Julie.*

Point de quartier.

CLÉON *arrêtant Julie.*

Je vous promets qu'un jour...

FINETTE *poussant Julie.*

Promettez, promettez; mais adieu, sans retour.

CLÉON *à Julie.*

Voulez-vous que je meure?

FINETTE *entraînant Julie.*

A vous permis.

CLÉON *la retenant.*

Madame...

FINETTE *à Julie qui s'arrête.*

Fuyez. Il vous séduit.

CLÉON.

Un moment.

FINETTE *voyant qu'elle regarde Cléon.*

Quelle femme!

JULIE *à Cléon.*

Voulez-vous mériter & mon cœur & ma foi?

CLÉON.

Si je le veux!

JULIE.

Hé bien, vivez seul avec moi,

Allons à votre terre. Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville,
Si le don de ma main, si mon fidéle amour...

FINETTE.

Votre terre est, dit-on, un si charmant séjour!
C'est un château superbe, un parc d'une étendue
Surprenante, des eaux, & la plus belle vûe!
Bref, c'est une merveille, outre les revenus
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, & nous allons vous suivre.

JULIE.

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE.

Vous ne dites mot.

CLÉON *à part.*

Dorante m'a trahi; je suis pris comme un sot.

JULIE *d'un air piqué.*

Vous avez bonne grace à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnoissance.

FINETTE *à Julie.*

Il me vient un soupçon; le dirai-je tout haut?

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la terre a fait le saut;
Et cette maison-ci sera bien-tôt vendue;
Ainsi, mariez-vous, pour coucher dans la rue.

JULIE *à Cléon.*

Insensé!

CLÉON.

Je vois bien que Dorante me perd;
Et le traître qu'il est vous a tout découvert.

JULIE.

Oui, cruel, je ſai tout, & je vais à mon pere
Découvrir au plûtôt cet odieux myſtere.

CLÉON *l'arrêtant.*

Ah! S'il en eſt inſtruit, il vous emmenera,
Et mon oncle, à coup ſûr, me déshéritera.

FINETTE *à Cléon.*

Mais comment voulez-vous qu'une femme ſe taiſe?
Quand je garde un ſecret, j'ai les pieds ſur la braiſe.

JULIE *à Cleon.*

Puis-je me diſpenſer de lui faire ſavoir?...

CLÉON.

Si vous me décelez, craignez mon déſeſpoir.

FINETTE *à Cléon.*

Que ferez-vous?

CLÉON

mettant la main ſur la garde de ſon épée.

Je veux me percer à ſa vûe.

FINETTE.

Vous? Vous n'en ferez rien.

CLÉON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras à l'inſtant ne termine mon ſort.
Je remplirai vos vœux ſi vous voulez ma mort.

FINETTE *ſe mettant entre deux.*

Doucement. Nous pouvons ajuſter cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette terre avez-vous eu d'argent?

CLÉON.

Deux cens mille écus.

FINETTE *à Cléon.*

Bon. Eſt-ce en argent comptant?

JULIE.

Oui, j'en ſuis ſûre.

FINETTE *à Cléon.*

Oh ça, combien lui donnez-vous
Pour enchaîner ſa langue, & calmer ſon courroux ?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériteroit, ſans doute, une amende plus haute,
C'eſt marché donné ; mais nous avons le cœur bon.

CLÉON.

Je reviens à l'inſtant.

FINETTE *l'arrêtant.*

Une fille, dit-on,
Se tait mal aiſément. J'ai le malheur de l'être ;
Et je crains...

CLÉON *en riant.*

Je t'entens.

SCÈNE III.

JULIE, FINETTE.

[*Elles rient dès que Cléon eſt ſorti.*]

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me ſoupçonne point de l'acquiſition.

FINETTE.

Et vous voyez auſſi qu'avec aſſez d'adreſſe,
Je ſai, quand il le faut, ſeconder ma maîtreſſe.

JULIE.

Il eſt vrai ; mais Cléon va te récompenſer....

FINETTE.

De l'avoir attrapé. Qu'il ſait bien dépenſer
Son argent !

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de ſcience
Pour en tirer de lui. Ma foi, c'eſt conſcience.
Ne vous ſentez-vous point quelque ſecret remord ?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux. Nous voilà donc d'accord
Pour le bien preſſurer.

JULIE.

C'eſt à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi, vive un amant, quand il eſt auſſi dupe.

JULIE.

S'il ne l'eſt que de moi, je plains peu ſon malheur.

SCENE IV.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON

préſentant des papiers à Julie.

Voici cent mille francs en billets au porteur.

FINETTE *à Cléon.*

Ils ſont bons.

JULIE.

Oui, très-bons, & j'en ſuis ſatisfaite.

CLÉON *donnant une bourſe à Finette.*

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE.

La doſe eſt-elle forte ?

CLÉON.

Oui. Cent louis.

FINETTE.

Enfin,

J'ai trouvé pour mon mal un ſavant médecin.

[*En ſerrant la bourſe.*]

Prenons donc ſon reméde. Ah ! Je me ſens guérie.

Et vous, Madame ?

JULIE.

Eh, mais...

CLÉON *à Julie.*

Oh ça, ſans raillerie,

Sommes-nous bons amis ?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon.

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à Monſieur le Baron ?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON *à Finette.*

Et toi ?

FINETTE.

Moi ? Je n'ai plus de langue.

Permettez-moi pourtant une courte harangue.

A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce ſera trop tard,

Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh ! J'ai double reſſource.

FINETTE.

Tout le monde s'empreſſe à vous couper la bourſe.

CLÉON.

Eh ! Peut-on l'épuiſer ? Je ſuis ſeul héritier
De mon oncle.

JULIE.

Il eſt vrai.

CLÉON.

C'eſt un vieux uſurier
Qui ménage pour moi des richeſſes immenſes,
Et ſa mort va bien-tôt relever mes finances.
Au ſurplus, feu mon pere a mis ſur un vaiſſeau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'eſt de l'argent ſur l'eau,
La mer eſt bien perfide.

CLÉON.

Oui ; mais à pleine voile,
Mon tréſor vient, guidé par mon heureuſe étoile.

JULIE.

Elle peut ſe laſſer.

CLÉON.

Plus de moralité ;
J'achette noblement un peu de liberté.
Pour m'en laiſſer jouir, que votre complaiſance
Du moins ſoit de mes dons la douce récompenſe.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le ſouffrir.

CLÉON *lui prenant la main.*

M'aimez-vous ?

JULIE *tendrement.*

C'eſt un mal dont je ne puis guérir.

CLÉON.

Un mal ! Vous me charmez & me faites outrage.

JULIE *attendrie.*

Adieu. Je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLÉON.

Quoi, vous ne rentrez pas ?

JULIE.

Dans un petit inſtant.

FINETTE *à Cléon.*

Doublez toujours la doſe, & vous ſerez content.

SCENE V.

CLÉON *ſeul.*

AU fond, je ne ſai plus que penſer de Julie.
En combien de façons ſon eſprit ſe replie !
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur,
Et tantôt ſes froideurs m'accablent de douleur.

SCENE VI.

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

QU'avez-vous ?

CLÉON.

Je rêvois.

LE COMTE.

A quoi donc ?

CLÉON.

A Julie.

LE COMTE

LE COMTE *en riant.*

Et cela vous excite à la mélancolie?

CLÉON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Et pourquoi?

CLÉON.

Je ſoupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous?

CLÉON.

Je l'accable de bien, & rien ne la contente.

LE COMTE

après avoir un peu rêvé.

Écoutez donc; la choſe eſt aſſez apparente.
On veut vous ruiner, & puis vous planter là.
L'inſulte du Baron me fait croire cela.
Que voulez-vous? Souvent je vous plains, je murmure;
Mais je n'oſe parler.

CLÉON.

Parlez, je vous conjure.
Je vous croirai peut-être, & je romprai tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un ſi ſage projet!

CLÉON.

Oui, je me crains moi-même, & connois ma foibleſſe
Je romps toujours mes fers, & j'y rentre ſans ceſſe.

LE COMTE.

Si vous voulez me croire, il eſt un moyen sûr
Pour les rompre à jamais.

CLÉON.

Ah! Qu'il me ſera dur
De perdre tout le fruit de tant de dons immenſes!
Mais je veux me punir de mes extravagances,

De ma crédulité, de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, & prêtez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous eſt le plus sûr reméde.
Aimez-la.

CLÉON.

Je m'y ſens vivement diſpoſé.
J'ai voulu lui parler, & ne l'ai pas oſé.

LE COMTE.

Parlez-lui. Cidalise eſt d'une humeur charmante,
Très-déſintéreſſée, & ma proche parente.
Elle ne dépend plus que de ſon vieux tuteur
Dont je puis diſpoſer.

CLÉON.

Que n'ai-je ſur mon cœur
Un empire abſolu!

LE COMTE.

Plus il vous tyranniſe,
Moins il faut lui ceder. Ah! Voici Cidaliſe.
Voyez ſi ſon abord eſt ſombre & ſérieux.

CLÉON.

Tout me paroît en elle aimable & gracieux.

SCENE VII.

CIDALISE, CLÉON, LE COMTE.

CIDALISE.

MEſſieurs, la compagnie eſt complette & nombreuſe;
Mais franchement ſans vous je la trouve ennuyeuſe;
Et je viens vous chercher. Quel eſt donc le ſujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet ?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimere !

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

CIDALISE.

[*regardant tendrement Cléon.*]

Oh, pourquoi ! C'eſt que je déſeſpere
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

LE COMTE *bas à Cléon.*

L'entendez-vous ?

CLÉON.

[*à Cidaliſe.*]

Fort bien. Vos yeux ont tout pouvoir.

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en ; le ſeul homme que j'aime,
Aime une autre que moi. Mon malheur eſt extrême,
Comme vous le voyez ; & je puis vous jurer
Que je le pleurerois, ſi je ſavois pleurer.
Mais ne le pouvant pas, je ris de ma ſotiſe.
Que je ſuis ridicule !

[*Elle rit.*]

CLÉON.

Ah ! Ceſſez, Cidaliſe,
De faire tant d'outrage à vos divins appas.
Vous ? Vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas ?

CIDALISE *riant encore plus fort.*

Oui.

CLÉON.

Quel eſt donc l'objet de ce joyeux martyre?

CIDALISE *prenant un air ſérieux.*

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLÉON.

Vous le pourriez. Je ſuis un confident diſcret.

CIDALISE *d'un air tendre.*

A quoi vous ſerviroit de ſavoir mon ſecret ?

CLÉON *vivement.*

A vous déſabuſer ; à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez peut-être.

CIDALISE *en minaudant.*

On pouroit me le dire, & je n'en croirois rien.

CLÉON.

Pourquoi ?

CIDALISE.

Celui que j'aime eſt pris dans un lien
Dont il ne peut ſortir, je n'en ſuis que trop sûre.
C'eſt dommage pourtant ; car au fond, la nature
En nous formant tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas ; je l'aime à la fureur.
Il eſt gai, complaiſant, liberal, magnifique ;
Je vous en offre autant. Egal, doux, pacifique ;
Ce ſont mes qualités. Bien loin que l'avenir
Occupe ſon eſprit, il fait tout ſon plaiſir
De jouir du préſent ſans en craindre la ſuite :
Morale qui me charme, & régle ma conduite.
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenſer,
Et prêtant ſon argent ſans jamais balancer :
Foibleſſe d'un bon cœur, d'une ame généreuſe
Qui quadre avec la mienne, & me rendroit heureuſe.
Enfin, cet homme là me reſſemble ſi bien,
Qu'en faiſant ſon portrait, je croi faire le mien.

LE COMTE.

Oui voilà de quoi faire un parfait aſſemblage.

CIDALISE *en riant*

L'entreprendriez-vous ?

LE COMTE.

C'eſt à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimere, encore un coup.

LE COMTE *montrant Cléon.*

Voici ma caution.

CIDALISE.

Monſieur vous répondra que l'homme en queſtion
Eſt ſi bien engagé, qu'il n'oſe s'en dédire.

CLÉON.

Vous vous trompez. Sur lui vous prenez tant d'empire,
Que pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables loix il viendra ſe ranger.

CIDALISE *tendrement.*

Il ſe trompe, & jamais il n'aura ce courage.

CLÉON *lui baiſant la main.*

Il l'aura, j'en répons.

CIDALISE.

Hé bien, qu'il ſe dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avoit mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc ?...

CIDALISE.

Oh ! J'ai dit, ce me ſemble,
Tout ce qu'il falloit dire. Ajuſtez-vous enſemble.
Vous pourrez bien, ſans moi, pourſuivre l'entretien.
Vous avez de l'eſprit, & vous m'entendez bien.
Sans adieu.

SCENE VIII.

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel rapport, & quelle ſympathie?

CLÉON.

Cidaliſe doit être une femme accomplie.

LE COMTE.

N'eſt-il pas vrai?

CLÉON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez....

LE COMTE.

Qu'exigez-vous de moi?

CLÉON.

Que vous me dégagiez.
Allez trouver Julie, & lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pû me défendre;
Que comme nos humeurs..,

LE COMTE.

Ne me preſcrivez rien;
Je ſai ce qu'il faut dire, & je le dirai bien.
En cette occaſion uſons de politique;
Envoyez à Julie un préſent magnifique,
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux;
Et qu'il vous ſoit permis de former d'autres nœuds.
Vous ſavez à quel point elle eſt intéreſſée.

CLÉON.

C'eſt bien dit.

LE COMTE.

Le hazard ſeconde ma penſée.

[*Il tire un écrain.*]

Voici les diamans que vous lui deſtiniez.
Le fameux uſurier de qui vous empruntiez,
Les avoit pris en gage, & vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, & les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLÉON.

Ce projet me paroît aſſez bien concerté.
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez; je rejoindrai bien-tôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON *l'embraſſant.*

Je vous dois mon repos.

SCENE IX.

LE COMTE, JULIE, FINETTE.

JULIE *à Finette.*

OUi, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance;
Mais il faut lui montrer un peu de complaiſance.

FINETTE.

Il vous la payra bien.

JULIE *en riant.*

C'eſt mon intention.

[*Elle apperçoit le Comte, & double le pas.*]

LE COMTE *l'arrêtant.*

Madame, où courez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cléon

M'attendoit.

LE COMTE.

Non, Madame; & même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous, je vous assure.

JULIE *voulant avancer.*

Vous vous moquez, je croi!

LE COMTE *la suivant.*

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE *au comte.*

Comment? On nous donne congé?

LE COMTE.

Congé très-absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE *en riant & voulant avancer.*

Oh! N'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris. Faut-il le prouver mieux?
Je vous apporte ici ce présent magnifique
[*Il lui montre l'écrain.*]
Pour vous en consoler.

FINETTE *voulant le prendre.*

Donnez.

LE COMTE.

Mais je m'explique,
C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant.

JULIE *d'un air noble & fier.*

Monſieur, vous lui direz
Que mon intention n'eſt point de le contraindre
Sur nos engagemens qu'il ſouhaite d'enfreindre,
Que je l'en rens le maître, & que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puiſſe le rendre heureux,
Quoique j'oſe en douter; & qu'au ſurplus j'accepte
Le préſent qu'il me fait.

FINETTE *prenant l'écrain.*

Bon cela. Le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux ſuivi,
C'eſt qu'il faut toujours prendre.

LE COMTE.

Il ſera très-ravi
D'un procedé ſi doux. Oſerois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je ſoupire,
C'eſt que ſon inconſtance & ſon aveuglement
Vous faſſent écouter un plus fidéle amant.
Je ſai bien que toujours circonſpecte & ſévere,
Votre vertu vous tient ſoumiſe à votre pere.
Conſentez-y, Madame, & je vais lui parler.

JULIE *d'un air froid.*

Vous le pouvez, Monſieur.

LE COMTE.

Mais, ſans diſſimuler,
Si je puis obtenir que le Baron prononce
En ma faveur....

JULIE.

Pour lors je vous ferai réponſe.

LE COMTE.

Cela ſuffit, Madame, & je n'oublierai rien,
Comptant ſur votre aveu, pour obtenir le ſien.

SCENE X.

JULIE, FINETTE.

JULIE *en souriant.*

AH! S'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse,
Le perfide!

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise?

JULIE *en riant.*

Moi? Non, Finette, à coup sûr.

FINETTE.

Un congé cependant est un morceau bien dur.
Au fond, j'en suis piquée, & j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur. C'est un des tours du Comte.

FINETTE.

Mais enfin, si Cléon...

JULIE.

Dès que je le voudrai;
En esclave à mes pieds je le rappellerai.
Tel est de la vertu l'ascendant légitime.
L'amour est tout puissant, s'il régne avec l'estime.

FINETTE *ouvrant l'écrain.*

En tout cas, nous avons de quoi nous soutenir.

JULIE.

Allons chercher mon pere. Il faut le prévenir
Sur les offres du Comte, & dicter sa réponse,
Qui doit être pesée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui, trompons celui qui trahit ſon ami :
Il faut, avec un fourbe, être fourbe & demi.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *ſeul.*

QUEL éclat! Quel fracas! Quelle diable de vie!
Quoi, quarante couverts, & la table remplie!
Vins de tous les pays, tant de mets délicats,
Qu'une ville, je croi, ne les mangeroit pas.
Trente muſiciens, ſymphoniſtes avides,
Qui ſont entrés céans la bourſe & le corps vuides,
Qui, convoitant les plats, ſont jurer leur archet,
Et s'en vont tour-à-tour s'enyvrer au buffet.
Des galans pleins de vin, qui déclarent leurs flammes;
Par-deſſus tout cela, le caquet de vingt femmes,
Et Cléon tranſporté qui ne s'occupe à rien,
Qu'à provoquer les gens à dévorer ſon bien.

SCENE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

AH! Te voilà, Paſquin? Que fais-tu?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon maître. O cervelle maudite!

FINETTE.

Comment, cela t'afflige ?

PASQUIN.

Eh ! Puis-je, ſans douleur,
Voir périr tous les biens de ce Diſſipateur ?
Les tréſors de Créſus ne pourroient lui ſuffire.

FINETTE.

Croi-moi, profitons-en, & n'en faiſons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citois tantôt,
M'a frappée ; & je vois que c'eſt un grand défaut
Que de s'embarraſſer des ſotiſes des autres.
Vos affaires vont mal, & nous faiſons les nôtres ;
C'eſt ce qui me conſole.

PASQUIN.

O le bon petit cœur !

FINETTE.

Les ſcrupules avoient ſuſpendu mon ardeur ;
Mais je m'en ſuis guérie.

PASQUIN.

Auſſi fait ta Maîtreſſe.
Qu'elle a bon appétit !

FINETTE.

Elle dévore. Adreſſe,
Complaiſance, rigueurs, ruptures & retours,
Elle met tout en œuvre, & profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'eſt que Monſieur le Comte
S'intéreſſe pour nous très-vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas.

FINETTE.

Tu ſais bien que Gripon,
Votre honnête Intendant, eſt un maître fripon.

PASQUIN.

Le fait eſt clair. Hé bien ?

FINETTE.

Le Comte le menace
De le faire danſer au milieu d'une place,
Si de ſon brigandage il ne fait pas raiſon.
Gripon qui ſent ſon cas digne de pendaiſon,
Vient de nous apporter, par les ordres du Comte,
Soixante mille écus dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par reſtitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cleon,
Par l'appas toujours ſûr d'une modique ſomme,
A ſigner que Gripon eſt un très-honnête homme.
Tel eſt le marché fait entre le Comte & lui.

PASQUIN.

Quel eſt le plus fripon de vous tous ?

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille queſtion eſt un peu trop ſubtile.
On paſſe ſur l'honnête, & l'on ſonge à l'utile.

PASQUIN.

Ta Maîtreſſe, à coup ſûr, s'occupe du dernier,
Et laiſſe aux ſots le ſoin de ſonger au premier.

FINETTE.

Ma Maîtreſſe prétend que rien n'eſt plus honnête
Que ſa façon d'agir, & ſe fait une fête
De ruiner Cleon, afin de lui garder
Ce qu'elle ſauvera.

PASQUIN.

Pour me perſuader,
Il me faut des effets. Ils vont bien-tôt paroître.
Le dénoument approche.

FINETTE.

Il approche ?

PASQUIN.

Oui. Mon maître,
Sans s'en appercevoir, eſt ruiné tout net.
Il brille ; mais, ma foi, c'eſt en faiſant binet.

On va, pour l'obſerver, jouer un jeu terrible:
Mon maître taillera. Crois-tu qu'il ſoit poſſible
Qu'il évite ſa perte? Il joue étourdiment,
Tient tout & ne voit rien. Tu juges aiſément
Que ſa banque ſe fond en jouant de la ſorte,
Et que ce qu'il y met, tout le monde l'emporte.

FINETTE.

Il faut que ma maîtreſſe en tire auſſi ſa part;
Car elle fait à fond tous les jeux de hazard,
Et ſon bonheur, au moins, égale ſon adreſſe.

PASQUIN.

Mais Cléon, m'a-t-on dit, rompt avec ta maîtreſſe.

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiéte peu.
D'ailleurs, pour ſon argent, chacun ſe met au jeu;
C'eſt la régle.

PASQUIN.

Courage, achevez le pauvre homme:
Les autres l'ont bleſſé, ta maîtreſſe l'aſſomme.
Encor ſi ſon cher oncle avoit la charité
De ſe laiſſer mourir, Cléon reſſuſcité
Reprendroit ſon éclat. Mais, morbleu, le vieux reiſtre
A déja ſi ſouvent attrapé mon cher maître...

FINETTE.

Les loix devroient défendre à ces vieux opulens,
Qui ne ſont bons à rien, de paſſer ſoixante ans:
Mais ces oncles malins ſont ſlouës à la vie.

PASQUIN.

Le nôtre eſt tous les ans deux fois à l'agonie:
Un courier diligent vient nous en avertir.
Pour aller l'enterrer nous ſongeons à partir,
Quand un autre courier, qui juſqu'au cœur nous frappe,
Arrive, & nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré ſes médecins qui ne le quittent pas.

FINETTE.

Deux médecins n'ont pû lui donner le trépas?

Il ne mourra jamais.

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille;
On vient de m'avertir qu'il est en cette ville.
Ah! Si ce vieux avare alloit venir céans
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans,
Lui qui méne une vie & misérable & dure,
Il déshériteroit son neveu.

FINETTE.

Chose sûre.
Tu devrois prévenir...

PASQUIN.

Morbleu, tout est perdu.
Voici l'homme lui-même, il n'est point attendu.
O le malin vieillard! Il s'est mis dans la tête
De venir nous surprendre, & de troubler la fête.
Que lui dire? Aide-moi.

FINETTE.

J'y ferai de mon mieux.
Il se parle; écoutons.

[*Ils se rangent dans un coin du théatre.*]

SCENE III.

GÉRONTE, FINETTE, PASQUIN.

GÉRONTE *sans les voir.*

OUI, je suis curieux
De voir si mon neveu, comme le dit sa lettre,
S'est si bien réformé; car tenir & promettre
Ce sont deux.

PASQUIN

PASQUIN *à part.*

Vraiment oui.

GÉRONTE.

Si je l'en croi, pourtant,
Il vit comme un Caton. Que je ſerois content
S'il m'avoit mandé vrai!

PASQUIN *à Finette.*

Bon, voilà notre texte.
Il faut broder deſſus, &, ſous quelque prétexte,
éloigner ce fâcheux.

FINETTE.

Commence, j'appuierai.

GÉRONTE.

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui ſauront en faire un bon uſage.

PASQUIN *à Finette.*

Ne te l'ai-je pas dit?

FINETTE.

Le péril eſt preſſant.

PASQUIN.

Abordons-le, & prenons l'air tendre & careſſant.

[*Paſquin lui embraſſant les genoux.*]

Ah! Monſieur, eſt-ce vous?

FINETTE *lui prenant les mains.*

Quel bonheur! Quelle joie
De vous revoir!

PASQUIN.

Monſieur, il ſuffit qu'on vous voie
Pour ſentir des tranſports...

GÉRONTE.

Bon jour. Et mon neveu,
Comment ſe porte-t-il?

PASQUIN.

Aſſez bien depuis peu.

GÉRONTE.

Depuis peu ! Comment donc, a-t-il été malade ?

PASQUIN.

Oui. L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade ;
Cependant c'est le seul auquel il s'est réduit :
La lecture à présent l'occupe jour & nuit.

GÉRONTE.

Tout de bon ? La nouvelle est pour moi bien charmante ;
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé ;
Mais sa santé revient.

GÉRONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas ! Il n'avoit garde.

GÉRONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Vous affliger ? Voulez-vous qu'il hazarde
Une santé, l'objet de son attention ?
Car il se sent pour vous une inclination !
Un amour ! Un respect ! ... Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, Monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi, c'est un neveu qui vaut son pesant d'or ;
Demandez à Pasquin.

GÉRONTE.

Vous me comblez de joie !
Enfin, le voilà sage, & dans la bonne voie.

FINETTE.

On n'y peut être mieux. C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,

Une diſcrétion !...

GÉRONTE.

Fort bien, ma douce amie :
Mais vous ne parlez point de ſon économie ;
C'eſt le point capital.

FINETTE.

Bon ! Il eſt trop meſquin,
Trop dur.

GÉRONTE.

Me dis-tu vrai ?

FINETTE.

Demandez à Paſquin.

PASQUIN.

Son ménage à préſent va juſqu'à l'avarice.

GÉRONTE.

O le brave garçon ! On dit que c'eſt un vice.

FINETTE.

Fi donc.

GÉRONTE.

Mais, à mon ſens, le plaiſir d'amaſſer
Surpaſſe infiniment celui de dépenſer.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GÉRONTE.

Mais c'eſt donc un autre homme ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur. Savez-vous qu'à préſent on le nomme
Le petit Arpagon ?

GÉRONTE.

Vous me flattez.

FINETTE.

Qui ? Nous ?
Je vous jure qu'il eſt auſſi ladre que vous ;
C'eſt tout dire.

PASQUIN.

Oui, ma foi.

GÉRONTE *tirant son mouchoir.*

Sur mon honneur, je pleure
De surprise & de joie. Il faut que tout-à-l'heure
Je l'embrasse.

PASQUIN *l'arrêtant.*

Ah! Monsieur, n'entrez pas.

GÉRONTE.

Et pourquoi?

PASQUIN *embarrassé.*

Demandez à Finette, elle sait mieux que moi...

FINETTE.

Monsieur.... c'est qu'il s'est fait... une étrange habitude...
Pendant toutes les nuits... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GÉRONTE.

Parbleu, plus vous parlez, plus je suis étonné.
Un pareil changement ne sauroit se comprendre.
Mon neveu qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssoit l'étude à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire!

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vû prodigue, & de le voir avare.

FINETTE.

L'homme est un animal si changeant, si bizarre!

GÉRONTE.

Mais, l'éveiller pour moi, n'est pas un grand malheur.
Je veux le voir. Entrons.

FINETTE *le retenant.*

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme?

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN *le retenant à son tour.*

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en surfaut...

GÉRONTE *se débarrassant.*

Tarare!

FINETTE *le ratrappant.*

La surprise
Peut le rendre malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non, ma joie est trop grande, & je prétens le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins, souffrez que je l'éveille.

GÉRONTE.

Et bien, va l'avertir que je l'attens ici.

SCENE IV.

GÉRONTE, FINETTE.

GÉRONTE.

Mais j'entens un grand bruit! Que veut dire ceci?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici, pour des expériences,
Grand nombre de savans, esprits vifs, pointilleux;
Gens qui sur un fêtu jasent une heure ou deux,
En dissertations fièrement se répandent,
Et font un si grand bruit, que les voisins l'entendent.

GÉRONTE.

Des savans!

FINETTE.

Ici près le cercle eſt aſſemblé.

GÉRONTE.

Le ſommeil de Cléon doit en être troublé.

FINETTE.

Oh, point; car, pour ſe mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment juſqu'au troiſiéme étage;
Il s'endort, il s'éveille, il deſcend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait ſon profit:
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie.

GÉRONTE.

Mais, à propos, quand eſt-ce donc qu'il ſe marie?
Julie eſt un parti qui lui convient très-fort;
S'il ne l'épouſoit pas, il auroit très-grand tort.
Je veux tout au plûtôt faire ce mariage;
Et c'eſt là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'eſt bien dit, & cela ſe peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GÉRONTE.

D'ailleurs, puiſque Cléon eſt devenu ſi ſage,
Je ne vois plus d'obſtacle à cet engagement.

SCENE V.

GÉRONTE, CLÉON, PASQUIN, FINETTE.

CLÉON *accourant les bras ouverts.*

JE revois mon cher oncle! Ah, quel raviſſement!

GÉRONTE.

Venez, embraſſez-moi; ce que j'apprens me charme.
Grace au ciel, me voilà hors de crainte & d'alarme.

Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit.
Quel heureux changement !

CLÉON *d'un air sérieux.*

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN.

Oh, oui.

CLÉON.

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égaremens ;
Mais pour les bons esprits, il est de bons momens.
Après beaucoup d'efforts j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, & j'y veux demeurer.

FINETTE *à Géronte.*

Vous voyez.

PASQUIN *à Géronte.*

Comme vous cela me fait pleurer.
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme ?

GÉRONTE *à Cléon.*

Oui ; mais pendant la nuit la santé veut qu'on dorme :
On s'échauffe à veiller.

CLÉON.

Oh, je ne veille plus.

GÉRONTE.

On m'assure pourtant...

CLÉON.

C'est un mensonge.

PASQUIN.

Abus,
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLÉON.

De quoi ?

PASQUIN *lui faisant des signes.*

De donner à l'étude

Toutes les nuits, au lieu de les paſſer au lit.
Monſieur ſait votre train, & nous avons tout dit.

CLÉON *à Géronte.*

Il faut vous l'avouer, jour & nuit j'étudie.

GÉRONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLÉON *ſurpris.*

Je ne ſuis point malade & ne l'ai point été.

FINETTE.

Quoi? Les veilles n'ont pas troublé votre ſanté?
Vous n'avez pas ſenti de certaines atteintes? ...

PASQUIN.

Et que diable, Monſieur, mettons bas toutes feintes.
Oſerez-vous nier que l'application? ...

CLÉON *embarraſſé.*

Il eſt vrai, j'ai ſenti ... quelque altération ...
Par l'excès du travail; & n'oſois vous le dire,
De peur de vous fâcher; mais ...

PASQUIN.

Moi, pour un empire
[*à Géronte.*]
Je ne mentirois pas. Avec tous ces efforts,
Mon maître ſe ruine & l'eſprit & le corps.

GÉRONTE *en colere.*

Je ne veux point cela.

CLÉON.

Mon oncle, la ſcience
A des attraits ſi vifs!

GÉRONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un docteur eſt ſouvent un grand ſot.
L'étude appéſantit, & n'eſt point votre lot.
On peut par-ci, par-là, vaquer à la lecture;
Mais c'eſt folie à vous de forcer la nature.
A gouverner vos biens, ſoyez très-diligent;
Mangez peu, dormez bien, & comptez votre argent,

Quand

Quand vous vous ennuyez.

CLÉON.

J'en fais tous mes délices.

GÉRONTE.

Plus on aime l'argent, & moins on a de vices.
Le ſoin d'en amaſſer occupe tout le cœur ;
Et quiconque s'y livre, y trouve ſon bonheur.
Un ami qu'on implore, ou refuſe ou chancelle.
L'argent eſt un ami toujours prompt & fidéle.
Le plaiſir d'entaſſer vaut ſeul tous les plaiſirs.
Dès qu'on ſait que l'on peut remplir tous ſes deſirs ;
Qu'on en a les moyens, notre ame eſt ſatisfaite.
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
Et cela me ſuffit. J'admire un beau château ;
Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau ;
Me dis-je. J'apperçois une femme charmante ;
Je l'aurai ſi je veux, & cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus ſpécieux,
Mon coffre le renferme, & je l'ai ſous mes yeux,
Sous ma main ; & par là, l'avarice qu'on blâme,
Eſt le plaiſir des ſens, & le charme de l'ame.

CLÉON.

Que c'eſt bien dit, mon oncle ! Auſſi mon plus grand ſoin
Eſt de théſauriſer.

PASQUIN.

J'en ſuis un bon témoin.
C'eſt un charme de voir comme mon maître amaſſe.

CLÉON.

J'ai beaucoup dépenſé ; mais à la fin tout laſſe.
Je n'ai plus de plaiſir qu'à compter de l'argent.

FINETTE.

Et qu'à le dépenſer... comme un homme prudent.

GÉRONTE.

Fort bien.

CLÉON.

Je ne veux plus manger mon bled en herbe.

GÉRONTE.

Vous portez là pourtant un habit bien superbe!

CLÉON.

J'achéve de l'user, au lieu de le donner.

GÉRONTE.

Bon. Quand il sera vieux, faites-le retourner;
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLÉON *lui faisant la révérence.*

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Le faste...,

CLÉON.

Je l'abhorre.

GÉRONTE.

Est toujours ridicule.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE.

Voyez-moi,
Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres.

PASQUIN *à part.*

Dieu nous en garde!

GÉRONTE.

Quoi?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, & qu'il faut nous garder
Désormais de ce luxe. Ah! Qu'on va broncher
Sur notre œconomie!

FINETTE.

Et qu'importe qu'on raille?
Accumulez toujours.

GÉRONTE.

C'eſt bien dit. La canaille,
Quand je paſſe, m'inſulte & me ſiffle ſouvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, & puis mon cher argent
Me conſole. J'en ai de quoi remplir deux pipes.
Outre cet argent là, mes meubles & mes nippes,
J'ai de revenu clair trois cens bons mille francs,
Et n'en dépenſe pas trois mille tous les ans.
Auſſi mon tas s'accroît ! Il ſe renfle !

PASQUIN.

Le nôtre
Ne ſe renfle pas tant ; mais nous viſons au vôtre,
Et nous y parviendrons.

FINETTE.

Dans peu je vous répons
Que votre cher neveu ſera ſi bien en fonds,
Qu'il ne comptera plus.

CLÉON *à Géronte.*

Oui, toute mon envie
Eſt d'atteindre à vos biens.

GÉRONTE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir qu'il tienne enfin de ſon pere & de moi !
Continuez, mon cher, vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi,
C'eſt très-bien dit.

GÉRONTE.

D'honneur à la fin je me pique,
Et je m'en vais vous faire un préſent magnifique,
Pour vous récompenſer de tout ce que j'apprens.

[*Il tire une petite bourſe de cuir.*]

Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cens francs
Que je vous donne.

CLÉON.

A moi ?

GÉRONTE.

Faites-en bon usage;
Je ſerai liberal tant que vous ſerez ſage.

CLÉON *en ſouriant,*

Vos liberalités ſont touchantes.

PASQUIN *bas à Cléon.*

Prenez.

CLÉON

bas à Paſquin en lui donnant la bourſe.

Tien, Paſquin.

PASQUIN *bas à Cléon.*

Grand merci.

GÉRONTE *à Cléon.*

Comment, vous lui donnez
Mon argent?

PASQUIN.

Oui, Monſieur; mais c'eſt pour ſa dépenſe,
Comme c'eſt en moi ſeul qu'il met ſa confiance,
Il me charge du ſoin d'acheter, de payer.

GÉRONTE.

Mais, n'es-tu point fripon? Songe à bien employer
Cette ſomme: après tout, elle eſt conſidérable.

PASQUIN.

Auſſi ſervira-t-elle à défrayer ſa table
Pendant plus d'un grand mois.

GÉRONTE *embraſſant Cléon.*

Ah! Je ſuis enchanté.

SCENE VI.

CLÉON, LE BARON, GÉRONTE, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE
allant au-devant du baron.

Mon ami, prenez part à ma félicité ;
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploie.

LE BARON *l'embrassant.*

Bon jour, mon cher Géronte.

PASQUIN *à Finette.*

Ah ! Voici rabat-joie !
Avec ses vérités, il s'en va tout gâter.
Comment le prévenir ?

FINETTE.

Je m'en vais le tenter.
[*au baron bas.*]
Monsieur, un petit mot.

LE BARON *à Finette.*
[*à Géronte.*]

Paix. Sachons, je vous prie,
D'où naissent vos transports ?

GÉRONTE.

Mon ame est attendrie
De voir que mon neveu...

LE BARON.

La mienne l'est aussi ;
Et je compatis fort aux chagrins...

GÉRONTE.

Dieu merci,
Je n'ai plus sujet d'en avoir.

LE BARON.

Moi, je penſe
Que ſi jamais...

FINETTE *bas au baron.*

Monſieur, un moment d'audience:
Nous avons...

LE BARON *la repouſſant.*

[*à Géronte.*]

Ote-toi. Je...

PASQUIN *tirant le baron.*

Deux mots à l'écart;

LE BARON *fort haut.*

Eh? Plaît-il?

PASQUIN *bas.*

Écoutez.

LE BARON *à part.*

Que me veut ce pendart?

PASQUIN *bas au baron.*

Monſieur, c'eſt que...

LE BARON *le pouſſant rudement.*

Tai-toi.

PASQUIN *à part.*

Que la peſte te créve!

[*bas à Cléon.*]

Aidez-nous. Il s'agit d'empêcher qu'il n'achéve,
Ou vous êtes perdu.

LE BARON *à Géronte*

Je ſuis très-étonné
De vous voir ſi joyeux.

CLÉON *au baron.*

Il m'a tout pardonné,
Monſieur; laiſſons cela.

LE BARON *à Géronte.*

Vous êtes bien facile!
Ah! Si vous m'en croyiez...

CLÉON *au baron.*

Vous venez de la ville,
Que dit-on de nouveau ?

LE BARON.

Ce qu'on dit ? Ah, vraiment,
On parle assez de vous.

GÉRONTE *au baron.*

C'est sur son changement.

CLÉON *à Géronte.*

Sans doute.

GÉRONTE *au baron.*

Tout le monde est bien surpris, je pense ?

LE BARON.

En doutez-vous ? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN *à Géronte.*

Qu'il vient de retrancher. Rien n'est plus étonnant.

LE BARON *à Cléon.*

Vous l'avez retranchée ?

CLÉON *au baron.*

Ah ! Monsieur, maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées ;
Et mes dépenses sont tellement compassées !
Je suis si réformé ! . . .

LE BARON.

Me prend-on pour un fou,
Quand on me parle ainsi ? Vous, réformé ? Par où ?
Depuis quand ?

CLÉON *faisant des signes au baron.*

Il suffit que mon oncle le croie ;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joie.
Enfin, il est content, très-content.

LE BARON.

En effet,
Le bon-homme a tout lieu d'être très-satisfait.

GÉRONTE.

Auſſi ſuis-je, & ma joie égale ma ſurpriſe.

LE BARON.

Allez, vous radotez, s'il faut que je le diſe.
Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans?

GÉRONTE.

Oui. Mon neveu chez lui raſſemble des ſavans
Qui diſputant entr'eux...

LE BARON.

Des ſavans! La cervelle
Vous tourne, aſſurément. Vous me la donnez belle,
Avec vos ſavans!

GÉRONTE.

Mais...

LE BARON *à Géronte.*

Suivez-moi, vous verrez
Des docteurs avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie.

CLÉON *bas à Géronte.*

Mon oncle, vous voyez juſqu'où va ſa folie.

GÉRONTE *bas à Cléon.*

Il me fait grand pitié!

LE BARON *en riant.*

Parbleu, vous en tenez
Avec vos ſavans! Ah!

GÉRONTE *d'un ton piqué.*

Pourquoi me rire au nez?

PASQUIN *bas à Géronte.*

Eh, ne l'irritez point, il eſt dans ſon délire;
Souvent dans ſes accès il ſe pâme de rire.

LE BARON *riant à gorge déployée.*

Des ſavans! Le bon tour que l'on vous joue ici!
Des ſavans!

[*Il rit encore plus fort.*]

GÉRONTE *à Cléon.*

Sur mon ame, il me fait rire auſſi.

Oui, Baron, des savans.

[*Il rit de tout son cœur.*]

LE BARON *riant de plus en plus.*

La scéne est excellente.

GÉRONTE *riant comme lui.*

Par ma foi, mon ami, vous la rendez plaisante.

[*Les deux vieillards rient démesurément, en se moquant l'un de l'autre.*]

PASQUIN *bas à Cléon.*

Ils vont crever tous deux.

CLÉON *bas à Pasquin.*

Plût à Dieu! Mais du moins

Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN.

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON *reprenant son air sérieux.*

Oh çà, c'est assez ri. Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse.
Pour finir la dispute, entrons. Bien-tôt, ma foi,
Vous verrez qui radote, ou de vous, ou de moi.

SCENE VII.

LE MARQUIS, CLÉON, LE BARON, GÉRONTE, FINETTE, PASQUIN.

LE MARQUIS *entre tenant une serviette; il est yvre.*

EH, Cléon!

CLÉON *à part.*

Le bourreau!

PASQUIN *à Finette.*

Le Marquis ! Comment faire?

LE BARON.

Ah ! C'eſt monſieur mon fils !

LE MARQUIS.

Bon jour, Monſieur mon pere;
[à Cléon.]
Comment vous portez-vous ? Que fais-tu donc ici
Avec ces bonnes gens ?

CLÉON.

Eh ! Tu me perds.

LE BARON *à Géronte.*

Voici
Un des ſavans...

GÉRONTE.

O ciel !

LE BARON.

Que céans on raſſemble.

LE MARQUIS.

Nous ſommes là-dedans plus de quarante enſemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante !

LE MARQUIS *lui frappant ſur l'épaule.*

Oui. Bon jour, vieux roquentin ;
Vous me voyez bien rond. Quand on a de bon vin,
On boit à ſes amours ; cela grimpe à la tête,
Et le cœur s'attendrit. Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon ; mais elle te fait honneur.

LE BARON *à Géronte.*

Faites la révérence à Monſieur le docteur.

GÉRONTE *à Cléon.*

Ah, ah ! C'eſt donc ainſi qu'on me berne ?

CLÉON *à part.*

J'enrage.

LE MARQUIS *à Géronte.*

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GÉRONTE *à Pasquin.*

Hé bien, maître fripon.

PASQUIN *s'esquivant.*

Très-humble serviteur ;

Je m'en vais prendre aussi le bonnet de docteur.

GÉRONTE.

[à Finette.[

Le scélérat ! Et toi, Madame l'impudente,

Peux-tu ? . . .

FINETTE *lui faisant la révérence.*

Mon cher Monsieur, je suis votre servante.

Si vous avez du goût pour Messieurs les savans,

Comptez que jour & nuit on les trouve céans.

GÉRONTE *la poursuivant.*

Tu me railles encor !

SCENE VIII.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *arrêtant Géronte.*

Respectez le beau sexe ;

Et modérez un peu votre pas circonflexe.

Comme vous n'avez plus l'appétit sensitif,

Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif :

Mais moi qui le révere & qui le trouve aimable . . .

Allons, point de chagrin, venez vous mettre à table ;

Vous verrez un festin aussi-bien entendu . . .

GÉRONTE.

Si j'en goûte un morceau, je veux être pendu.

LE MARQUIS.

Je veux vous enyvrer.

GÉRONTE.

Qui? Moi?

LE MARQUIS.

Vous. Et j'eſpere
Choquer auſſi le verre avec Monſieur mon pere.

SCENE IX.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS, LE COMTE, FLORIMON, CARTON, CIDALISE, ARAMINTE, BÉLISE, ARSINOÉ, *& pluſieurs autres convives.*

FLORIMON *à Cléon.*

Comment donc, t'éclipſer au milieu d'un repas?

LE COMTE *à Cléon.*

Nous venons vous chercher.

GÉRONTE.

Ah, bon Dieu, quel fracas!

LE BARON *à Géronte.*

Le cercle eſt aſſez beau.

ARAMINTE *à Cléon.*

J'étois impatiente
De voir où vous étiez.

CIDALISE *à Cléon.*

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas?

ARSINOÉ *à Cléon.*

On ſe plaint fort de vous.
Qui peut donc ſi long-temps vous ſéparer de nous?

BÉLISE.

Vous nous donnez, Cléon, un feſtin magnifique,
Et vous nous plantez là? Ce procédé me pique.

CARTON *à Cléon.*

Tu nous fais trop languir ; il faut nous mettre au jeu.
Le temps eſt précieux.

GÉRONTE.

Courage, mon neveu ;
La réforme eſt complette & très-édifiante.

FLORIMON *au Marquis.*

Quel eſt cet homme-là ?

LE MARQUIS *prenant la main de Géronte.*

Meſſieurs, je vous préſente
La fleur de la contrée. Un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, & qui fait de ſon mieux
Pour ſoutenir Cléon dans ſa magnificence.

CIDALISE *& toutes les Dames le ſaluent.*

Il veut bien recevoir notre humble révérence.

LE COMTE *embraſſant Géronte.*

Monſieur, en vérité, j'avois un grand deſir
De faire connoiſſance avec vous.

FLORIMON *l'embraſſant.*

Quel plaiſir
De l'embraſſer !

CARTON *faiſant de même.*

Monſieur veut bien me le permettre.

LE MARQUIS.

Parbleu, j'aurai mon tour ; & j'oſe me promettre
Que Monſieur ſentira dans cet embraſſement
L'excès de l'amitié...

GÉRONTE.

Doucement, doucement.

LE MARQUIS.

Allons, à toi, Cléon ; une tendre accolade.

CLÉON *embraſſant Géronte avec tranſport.*

Mon oncle, mon cher oncle !

GÉRONTE *s'eſſuyant.*

Ah ! J'en ſerai malade.

Retire-toi, bourreau. Tu me fais outrager ;
Mais, avant qu'il soit peu, je saurai m'en venger.

CLÉON.

Quoi, lorsque mes amis s'empressent à vous plaire ?...

GÉRONTE.

Dissipe, mange, boi, ce n'est plus mon affaire ;
Je t'abandonne.

LE COMTE *à Géronte.*

Au fond, de quoi vous plaignez-vous ?

GÉRONTE.

De quoi je me plains ?

LE COMTE.

Oui.

GÉRONTE.

J'ai tort d'être en courroux...

LE COMTE.

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bien-tôt des fautes de jeunesse.

GÉRONTE *effrayé.*

Bien-tôt !

LE MARQUIS.

Assurément. A parler de bon sens ;
C'est une honte à vous de vivre si long-temps,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience.

LE BARON *au Marquis.*

Insolent ! Tout au moins respectez ma présence.

LE MARQUIS.

On cherche à quereller ? Je n'aime point le bruit :
Je m'en retourne à table, & qui m'aime me suit.

[*Il sort.*]

CLÉON.

Je suis mortifié, mon oncle...

GÉRONTE.

Point d'excuse,
Je n'écoute plus rien. On m'insulte, on m'abuse,

On m'outre ; c'en eſt fait, je ne te connois plus.

CARTON *à Cléon.*

Puiſque pour l'appaiſer tes ſoins ſont ſuperflus,
Compte ſur des amis de qui la bourſe ouverte
Sera prête au beſoin à réparer ta perte.

ARAMINTE.

Sans doute.

BÉLISE.

J'en répons.

ARSINOÉ.

Je m'en ferois honneur.

CIDALISE.

J'en ferois mon plaiſir.

FLORIMON.

Sois sûr d'un ſervizeur
Pénétré de tendreſſe & de reconnoiſſance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE.

Il m'offenſe,
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLÉON *à Géronte.*

Vous entendez.

GÉRONTE.

Fort bien.

LE BARON.

On vous flatte aujourd'hui,
Et juſques au beſoin on vous promet merveilles :
Mais s'il vient, parlez-leur, ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE.

Meſſieurs, m'en croirez-vous ? Rejoignons le Marquis.

ARAMINTE.

Je me rens volontiers à ce prudent avis.

CLÉON *à Géronte.*

Mon oncle, ſans rancune & ſans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie ?

GÉRONTE.

Va trouver ta cohue, & me laiſſe en repos.

CLÉON, *lui faiſant la révérence.*

Je me retire donc ſans un plus long propos.

SCENE X.

GÉRONTE, LE BARON, JULIE *qui entre & qui écoute.*

GÉRONTE.

ALlons, paſſons chez vous. Qu'on appelle un notaire.

LE BARON.

Un notaire?

GÉRONTE.

A l'inſtant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu.

LE BARON.

Un ſi cruel deſſein n'aura point mon aveu.

JULIE *avançant avec précipitation.*

Ah! Qu'entens-je? Monſieur, vous ſera-t-il poſſible
D'avoir tant de rigueur?

GÉRONTE.

Il eſt incorrigible;
Je ſuis inexorable, & je veux le punir.

JULIE.

Je demande ſa grace, & je dois l'obtenir.
Excuſez les tranſports de ſa folle jeuneſſe.
Ayez pitié de moi qui l'aime avec tendreſſe.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Je ſai que vous l'aimez : mais ce diſſipateur
Ne doit point de mes biens devenir poſſeſſeur.
Pour vous en aſſurer la jouiſſance entiere,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritiere.

JULIE.

Qui, moi, Monſieur ?

GÉRONTE.

Oui, vous. Je veux que dès ce ſoir
Le ſort de mon neveu ſoit en votre pouvoir.
Dès long-temps je connois votre prudence inſigne.
Vous le rendrez heureux, s'il s'en rend moins indigne.
Sinon, à ſon malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes ſoins ſeule vous jouirez.
Vous êtes après lui ma plus proche parente ;
De plus, vous êtes ſage, économe, prudente ;
C'eſt un double motif pour vous laiſſer mon bien.

JULIE.

Songez...

GÉRONTE.

Vous aurez tout, & l'ingrat n'aura rien.
Allons, mon cher Baron, terminer cette affaire.
Du deſſein que j'ai pris rien ne peut me diſtraire.
J'aſſure à la vertu ſa rétribution,
Et me venge en faiſant une bonne action.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

GÉRONTE, JULIE, LE BARON.

GÉRONTE *à Julie.*

EN vertu de mon seing, & du seing du notaire;
Vous voila de mes biens unique légataire.
Que le Ciel me puniſſe & m'abîme à l'inſtant,
Si dans mes volontés je ne ſuis pas conſtant,
Et ſi du teſtament je révoque une ligne.

JULIE.

Je ſai par quel moyen je dois m'en rendre digne;
Monſieur, & je vous jure auſſi de mon côté...

GÉRONTE.

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous poſſédiez mes biens, ſans que rien vous engage;
Envers qui que ce ſoit, au plus petit partage;
Et que mon neveu même apprenne le premier
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON *à Géronte*

Vous avez très-grand tort. S'il n'a plus rien à craindre;
Dans ſes égaremens qui pourra le contraindre?
Vous étiez le ſeul frein qui le retînt un peu.
Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu.

JULIE.

Tant mieux pour lui.

LE BARON.

Tant mieux?

JULIE.

Oui; car pour moi j'opine

Que pour se corriger il faut qu'il se ruine.
Alors ses faux amis, ses lâches séducteurs,
Le laisseront en proie aux remords, aux douleurs:
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes;
Et s'étant convaincu que le siécle où nous sommes
N'est que corruption, intérêt, fausseté,
Lui-même il blâmera sa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GÉRONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher!

JULIE.

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher.
Il est presque abîmé, j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GÉRONTE.

La meilleure partie!

JULIE.

Oui, sa terre est à moi;
Ses bijoux, son argent, j'ai presque tout.

GÉRONTE.

Ma foi,
J'en suis charmé, ravi.

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente & qui se donne au bien,
Vaut cent fois mieux qu'un homme.

LE BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais, par quel moyen
Avez-vous pû?...

JULIE.

Tantôt vous saurez notre histoire;
Elle vous surprendra. Mais voulez-vous me croire ?
En cachant à Cléon qu'il est déshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté;
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égaremens.
Vous donnerez matiere à des événemens
Qui précipiteront ses regrets & sa perte,
Et qui rendront bien-tôt cette maison déserte.

GÉRONTE.

Volontiers; à mon tour je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner.

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique mal propre à feindre:
Mais il est des momens où l'on doit se contraindre;
Et je sens, comme vous, que Julie a raison.

SCENE II.

CLÉON, JULIE, GÉRONTE, LE BARON.

CLÉON

entrant avec précipitation.

JE veux voir si mon oncle... Encor dans ma maison!
Le Baron & Julie ! Ah ! Que je vais entendre
De beaux sermons ! Je suis en train de me défendre,
Et de leur dire à tous leur fait en quatre mots.

GÉRONTE *d'un ton doux.*

Approchez, mon neveu.

CLÉON *d'un ton fier.*

Point d'ennuyeux propos;

J'ai du ſens, de l'eſprit, & je ſai me conduire.

GÉRONTE.

Sans doute.

CLÉON.

A me gêner rien ne peut me réduire;
J'aime ma liberté plus que mon intérêt;
Et mon unique loi, c'eſt tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah! C'eſt parler, cela.

JULIE *à Cléon.*

Qui ſonge à vous contraindre?

CLÉON.

Qui? Vous trois; & j'étois aſſez ſot pour vous craindre;
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais contre ma foibleſſe on m'a bien affermi.

GÉRONTE.

Ventrebleu! Mon neveu, comme vous êtes brave!

CLÉON.

Ouï, je leve le maſque, & ceſſe d'être eſclave.

LE BARON.

Il prend le mord aux dents.

CLÉON.

Vous aurez beau peſter,
Je veux voir mes amis, jour & nuit les traiter;
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépenſe,
Et me rendre fameux par ma magnificence.
Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Dûſſent tous les cenſeurs en créver de dépit.
Vous m'entendez, Meſſieurs?

GÉRONTE.

Ah! fort bien.

LE BARON.

Il s'explique
En termes éloquens, &...

CLÉON.

Plus de politique,

C'eſt un art dont jamais je ne me piquerai,

[*à Géronte.*]

J'en ai fait avec vous un malheureux eſſai,
Pour y bien réuſſir, j'ai le cœur trop ſincere.

[*regardant Julie.*]

Il faut être né faux pour aimer le myſtere,
Pour aller à ſes fins ſous un maſque trompeur.
La fineſſe eſt toujours l'effet d'un mauvais cœur.
Vous m'entendez, Madame?

JULIE *en ſouriant.*

Oui, j'entens à merveille.

GÉRONTE.

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille.

CLÉON.

Je ſerois un grand fou de me régler ſur vous!

GÉRONTE.

J'en demeure d'accord.

CLÉON.

Car, mon oncle, entre nous;
Eſt-il quelque défaut plus bas que l'avarice?
Il ſuffit de paroître enrichi de ce vice,
Pour être regardé comme un homme ſans cœur.
A quoi ſervent les biens que pour s'en faire honneur?
Le faſte nous tient lieu d'une haute nobleſſe;
Les plus fiers, les plus grands adorent la richeſſe:
Quiconque en fait uſage, avec eux va de pair;
Et pour paroître grand, il faut prendre un grand air.
Ainſi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, ſavourez ma prudente morale;
Et ſans me fatiguer d'inutiles raiſons,
Prenez-moi pour modéle, & ſuivez mes leçons.

GÉRONTE *en riant.*

Il n'eſt pas fort aiſé de les ſuivre à mon âge.

CLÉON.

On n'eſt jamais trop vieux pour devenir plus ſage.

GÉRONTE.

Il parle comme un livre, & raiſonne ſi bien,
Que j'ai honte d'avoir amaſſé tant de bien !

CLÉON.

C'eſt un peſant fardeau dont je veux vous défaire.

GÉRONTE.

Non, je vous en diſpenſe, & j'en fais mon affaire.
Puiſqu'à ſe ruiner on ſe fait tant d'honneur,
Corbleu, j'y vais auſſi travailler de bon cœur.

CLÉON.

Ah ! Vous me plaiſantez !

GÉRONTE.

Non, mon cher, je vous jure,
En vous croyant un fou, je vous faiſois injure,
Et c'eſt moi qui l'étois.

LE BARON.

Il en faut convenir ;
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLÉON.

Parlez-vous tout de bon, ou ſi c'eſt raillerie ?

LE BARON.

Tout de bon.

GÉRONTE *à Cléon.*

Agiſſez ſans façon, je vous prie.
De tout votre fracas bien loin d'être alarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je ſerai charmé :
Vous ne pouvez jamais épuiſer la fortune.
Embraſſez-moi, mon cher, & vivons ſans rancune.

[*Ils s'embraſſent.*]

Adieu, mon doux neveu, tenez-vous en gaité ;
Coupez, taillez, rognez en pleine liberté :
Comptez toujours ſur moi, comme vous devez faire ;
Et que votre plaiſir ſoit votre unique affaire.

CLÉON.

Quoi, sérieusement, vous n'êtes plus fâché ?

GÉRONTE.

Plus du tout ; vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse & mon extravagance.
Et veux vous surpasser par la magnificence.
J'étois un idiot, un buffle, un animal ;
Dès demain je régale, & je donne le bal.

LE BARON.

Et j'y danserai.

JULIE.

Moi, j'en veux être la reine.

GÉRONTE.

C'est comme je l'entens. Ma présence le gêne ;
Laissons-le à ses amis. Touchez-là, mon neveu,
Et, sans cérémonie, allez vous mettre au jeu :
La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et bravez, comme moi, la censure & l'envie.

SCENE III.

CLÉON, JULIE.

CLÉON.

PAr un ton si nouveau je suis déconcerté.

JULIE.

Eh quoi, vous fâchez-vous de votre liberté ?

CLÉON.

Cette liberté-là me paroît bien suspecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

CLÉON.

Êtes-vous de concert pour vous moquer de moi ?

JULIE.

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi.
Votre oncle vous blâmoit, il reconnoît sa faute.
Vous aviez un tyran, & c'est moi qui vous l'ôte :
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,
Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts :
Je l'en ai tant prié, qu'à la fin il m'a crue.
Moi-même, qui sur vous voulois être absolue,
Je suivrai son exemple ; & mon cœur déformais
Veut se montrer, par là, sensible à vos bienfaits.
Le dernier que de vous j'ai reçu par le Comte,
M'a servi de leçon. Je confesse à ma honte,
Que si mes procédés vous avoient offensé,
Mon zéle peu discret est bien récompensé.
Je vous ai rebuté par mon humeur austere :
Quand vous vous en vengez, c'est à moi de me taire.
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLÉON *embarrassé.*

Cet excès de bonté...

JULIE.

L'inconstance est permise
Lorsqu'elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi, je le dois avouer ;
Et d'un choix si prudent chacun va vous louer.
Car, que suis-je auprès d'elle ? Une importune amie
Qui vous prêche sans cesse, & dont l'économie,
Si d'éternels liens nous unissoient tous deux,
Seroit à votre humeur un frein trop ennuyeux.
Voulez-vous vous lier ? Cherchez qui vous ressemble,
C'est l'unique moyen de vivre deux ensemble,
Et de... Vous rougissez ! Je ne dis pourtant rien
Qui vous doive offenser.

CLÉON.

Non ; mais je sens fort bien

Que vous êtes piquée, & que mon inconſtance...

JULIE.

Je la vois, je vous jure, avec indifférence.

CLÉON.

Avec indifférence!

JULIE.

Oui.

CLÉON.

J'en doute bien fort.

JULIE.

Vous en doutez?

CLÉON.

Je croi que je n'ai pas grand tort;
Et j'en ſuis bien fâché.

JULIE.

Détrompez-vous, de grace.
Quoi, lorſque vous changez, j'aurois l'ame aſſez baſſe?...

CLÉON.

Mais, au fond, vous m'aimiez?

JULIE.

Eh mais, oui, je le croi.

CLÉON.

Et vous aviez de même un aſcendant ſur moi,
Dont je ſens que j'ai peine à me rendre le maître.

JULIE.

Vous en triompherez bien-tôt.

CLÉON.

Cela peut être;
Mais je ſouffre moi-même en vous voyant ſouffrir.

JULIE *en ſoupirant.*

C'eſt un léger tourment dont je veux vous guérir
En changeant comme vous; vous aimez Cidaliſe.

CLÉON.

Ma réſolution n'étoit pas trop bien priſe;
Mais vous la confirmez, & cela me ſuffit.
Au défaut de l'amour, je ſuivrai le dépit.

JULIE.

Et l'amour le ſuivra.

CLÉON.

C'eſt ce que je ſouhaite.

JULIE.

Je le ſouhaite auſſi.

CLÉON.

Vous ſerez ſatisfaite.

SCENE IV.

JULIE, CIDALISE, CLÉON.

CIDALISE.

ON vous attend, Cléon; que faites-vous ici? Un raccommodement?

JULIE.

Non; puiſque vous voici, Je dois me retirer & vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grace.

JULIE.

Vous voyez, je ſuis bonne.

CIDALISE.

Eh, pas trop. Car, au fond, Vous me haïſſez!...

JULIE.

Moi? Non, je vous en répond; Je ne ſaurois haïr que les gens que j'eſtime.

CIDALISE.

Le trait eſt un peu vif. Le dépit vous anime; Mais j'ai peu mérité ces marques de courroux. Eſt-ce ma faute, à moi, ſi je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah ! Mon Dieu, point du tout. Je ſai que c'eſt la mienne
Je n'ai qu'un cœur fidéle, & rien qui le ſoutienne.
Pour vous, dont les attraits ont un ſi grand éclat,
Vous n'avez pas beſoin d'un cœur ſi délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre ;
Il ne balance pas, il ſuit ce qui lui plaît ;
Mais il aime du moins ſans aucun intérêt.

CLÉON *ſe mettant entr'elles.*

Eh, Meſdames, ceſſez...

JULIE *à Cidaliſe.*

Je ne ſuis point bleſſée
Que vous me ſoupçonniez d'une ame intéreſſée.
Mes actions un jour ſauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal, & vous connoîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter ſur vous qui vous croyez ſi ſage ;
Si les dons de Cléon...

CLÉON *à Cidaliſe.*

Madame, croyez-moi ;
Ne pouſſez pas plus loin ce diſcours.

CIDALISE.

Mais je croi
Que je puis lui répondre.

CLÉON.

Oui ; mais je vous ſupplie
De marquer moins d'aigreur, & d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment, vous exigez ?...

CLÉON.

Moi ? Je n'exige rien,
Je voudrois ſeulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis comme elle, ici, dire ce que je penſe.

JULIE.

Oui, vous y pouvez tout, grâce à ſon inconſtance.
Votre triomphe eſt beau, chacun vous l'envira;
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira.

SCENE V.

CLÉON, CIDALISE.

CIDALISE.

QU'autant qu'il lui plaira! Je la trouve plaiſante!
On ne ſauroit tenir à ſa gloire inſolente;
Et je vais la rejoindre.

CLÉON.

Ah! De grace, arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc? Je ſouffrirai toutes ſes duretés?

CLÉON.

Daignez me témoigner un peu de complaiſance;
Et ne lui faites pas la plus légere offenſe.

CIDALISE.

La prier, ſans doute, a de quoi me flatter.
Si bien que pour vous plaire, il faut la reſpecter.

CLÉON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je ſens bien que mon cœur la révere & l'honore.
N'en ſoyez point fâchée, & l'amour qui nous joint...

SCENE VI.

CLÉON, CIDALISE, LE MARQUIS, CARTON.

CARTON.

Toujours des pour-parlers ? Nous ne jouerons donc point ?
La table eſt entourée, & Julie a pris place.

CLÉON.

Julie !

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE.

A-t-elle encore l'audace
De venir me braver ? Et...

CLÉON.

Nous l'en punirons.
Puiſqu'elle veut jouer, nous la ruinerons.

CIDALISE.

Oui ; vengeons-nous ainſi de qui nous importune,
Et guidés par l'amour, courons à la fortune.
[*Elle lui donne la main.*]

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FINETTE.

O CIEL! Vit-on jamais un revers plus funeſte!
Pauvre Cléon! Tu viens de jouer de ton reſte;
Te voilà ruiné ſans reſſource. Le ſort
Paroît avec l'amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconſtance, & pour venger Julie.

SCENE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

HÉ bien, a-t-on fini cette grande partie?
Ma fille en étoit-elle?

FINETTE.

Oui, Monſieur, ſûrement.

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur?

FINETTE.

Épouvantablement.

LE BARON.

L'expreſſion eſt neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'hiſtoire.
Je l'ai vûe arriver, & j'ai peine à la croire.

Quand vous en douteriez, vous m'étonneriez peu;
Ma maîtresse attendoit que l'on se mît au jeu.
En entrant, Cidalise & Cléon l'ont brusquée,
Et par cent traits malins l'ont vivement piquée.
Plus elle étoit tranquille, & plus on la railloit:
Mais sans rien répliquer, comme Cléon tailloit;
Elle s'en est vengée en tentant la fortune.
L'inconstant qui trouvoit sa présence importune,
Et vouloit s'en défaire en la poussant à bout,
L'excitoit à risquer, offrant de tenir tout.
» Hé bien, a dit Madame, il faut vous satisfaire.
» Ruinez-moi, Monsieur, si cela peut vous plaire.
» Je mets mille louis sur ces trois cartes-là.
Elle gagne d'abord. Très-piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi; toujours même aventure.
Jusqu'au *trente & leva* leur fureur les conduit.
Plus Cléon risque & tient, plus le malheur le suit.
D'un sang froid merveilleux, ma prudente maîtresse,
Pour le mettre au néant, épuise son adresse.
Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a risqué,
Et jusqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paroît bien équitable!

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et jettant sur Julie un regard furieux,
Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux.
Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proie,
Et la suit sans marquer ni tristesse ni joie.
A peine sommes-nous dans votre appartement,
Que l'on vient la prier avec empressement,
De la part de Cléon, d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez lui. Ma maîtresse attendrie,
Ne sait quel parti prendre, & balance long-temps:
Un messager pressant vient d'instans en instans;

Elle rejoint Cléon, le calme, le conſole.
» Madame, lui dit-il, je vous donne parole
» Que quand ſur moi le ſort épuiſeroit ſes coups,
» J'expirerois plûtôt que de m'en prendre à vous:
» Mon reſpect en répond, l'honneur me le commande;
» Mais je veux ma revanche, & je vous la demande.

LE BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expédier, il lui propoſe un jeu
Dont l'inventeur, je croi, mériteroit le feu.

LE BARON.

De quel jeu parles-tu?

FINETTE.

C'eſt au *Trente & Quarante*
Que Cléon a trouvé la fortune conſtante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, caroſſe, hôtel, tout a paſſé le pas
Devant trente témoins conſternés de ſa perte,
Et tous prêts à laiſſer cette maiſon déſerte,
Où, pour plumer leur dupe, ils n'ont plus nul moyen;
Car tout eſt à Madame, & Cléon n'a plus rien.

SCENE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON *à Julie.*

CE que j'apprens ici me paroît incroyable;
Y dois-je ajouter foi?

JULIE.

Rien n'eſt plus véritable;
J'ai ruiné Cléon. Ma rivale en fureur
Eſt encor plus que lui ſenſible à ſon malheur.

Elle pleure, elle crie, elle se désespere.
Moi, pour ne point aigrir leur haine & leur colere,
Je viens de les laisser en proie à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde;
Ils n'écoutent plus rien, & brusquent tout le monde.
Enfin, graces au ciel, mon triomphe est parfait;
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet;
Si tous ces grands amis qu'attiroit la fortune,
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté quand il étoit heureux;
Et si j'ai de tout temps bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise, sur-tout, est ce qui m'intéresse;
Elle peut à présent lui prouver sa tendresse.
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devroit mourir de douleur & de honte.
Je sors pour informer le bon-homme Géronte
De cet événement, & je l'amène ici
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

SCENE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Comment prétendez-vous user de la victoire?

JULIE.

Je n'en sai rien encor.

FINETTE.

Ma foi, j'ai peine à croire

Qu'il reſte à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'eſt ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

lus doux ? Vous me ſemblez bien âpre à la vengeance ;
oulez-vous de Cléon augmenter la ſouffrance ?
vous doit tout au moins faire compaſſion,
vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

emps amène tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire.
eut-il que ſur vous vous ayez tant d'empire ?
vez-vous d'un amant ſavourer le malheur ?

JULIE.

eux voir quel effet il fera ſur ſon cœur.
ort va déſormais dépendre de lui-même :
eſt digne de moi, tu verras ſi je l'aime.

FINETTE.

aſſez puni, Madame, en vérité.

JULIE *en ſouriant.*

fait pas encor qu'il eſt déshérité ;
our l'éprouver mieux, je prétens qu'il l'apprenne.

FINETTE.

otre bouche ?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne.
l'occaſion de l'informer du fait,
evant Cidaliſe : on verra par l'effet,
loin qu'à ſon égard je ſois dure, inſenſible,
, pour le guérir, d'un ſecret infaillible.

FINETTE.

ommence, Madame, à penſer comme vous :
oyer pour cela des remédes trop doux,
eroit tout gâter. Il faut, d'une main ſûre,
ller, couper, percer pour achever la cure.

Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous laſſe ;
Je veux à votre amant donner le coup de grace.
Laiſſez-moi faire, il vient.

SCENE V.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON

du côté par où il entre, d'un air furieux.

Non, ne me ſuivez pas ;
Je veux lui parler ſeul.

FINETTE *à Julie.*

Fuyez, doublez le pas ;
Il eſt hors de lui-même.

CLÉON *arrêtant Julie.*

Un moment d'audience.
Eh quoi, d'un malheureux vous fuyez la préſence ?
Barbare ! Ingrate ! Hé bien, me voilà ruiné.
De votre propre main je ſuis aſſaſſiné.
Vous triomphez.

JULIE.

Le ſort...

CLÉON.

Vous triomphez, ingrate.
Oui, malgré vous je ſens que ma fureur vous flatte.
Ce qui me déſeſpere, eſt un charme pour vous.
J'écoute mon reſpect, il retient mon courroux ;
Mais je veux une fois vous dire ma penſée :
Vous n'avez jamais eu qu'une ame intéreſſée ;

Vous n'aimiez point Cléon, vous adoriez son bien :
Son malheur vous l'assure, & Cléon n'est plus rien.
Je vais à mes amis demander un azile,
En vous laissant chez moi triomphante & tranquile.
Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais :
Dans mon désastre affreux, c'est ce qui me console ;
Et j'espere...

[*Julie lui fait une profonde révérence, & sort.*]

SCENE VI.

CLÉON ; FINETTE.

CLÉON.

Elle sort sans dire une parole !
Voilà son dernier coup, l'outrage & le mépris.

FINETTE.

Ne vous emportez point, & calmez vos esprits.

CLÉON.

Moi, je me calmerois lorsque sa barbarie,
Son sang froid insultant rallume ma furie !

SCENE VII.

CLÉON, CIDALISE, FINETTE.

CLÉON *à Cidalise.*

Ah ! Madame, venez soulager ma douleur ;
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur ;

L'accable d'être à vous, achevez votre ouvrage;
Ne lui permettez pas un indigne partage:
Servez-le de lui-même, il s'offre à vos mains;
Et le livre en vos mains pour n'en sortir jamais.

CIDALISE.

Quoi, vous donnez encore que j'en sois maîtresse?
Serez-vous pour Julie un rencontre de tendresse?
Elle l'a mérité.

CLÉON.

Je vais la détester.
Désormais tout à vous j'ose vous protester...
Vous ne m'écoutez point.

CIDALISE.

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi! Tout ce que je vois me fait haïr Julie;
Et, pour vous mieux prouver à quel point je la hais,
Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits...
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi?

FINETTE.

Si je vous les révele,
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Achève, il faut s'armer
De courage. Quel coup va l'accabler encore?

FINETTE.

Il peut le supporter, parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur déja prêt à s'immoler pour lui.
Que feroit-il sans vous? Son oncle l'abandonne.

CLÉON *à Cidalise.*

Ah! Ne la croyez pas; je sai qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé pour se venger de vous;
Et ses feintes douceurs vous cachoient son courroux.

CLÉON.

Quoi donc?

FINETTE *d'un air affligé.*

Le méchant oncle! Ah, qu'elle ame traîtresse!
Quel fourbe! Il assassine au moment qu'il caresse.
Oui, Monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disoit cent douceurs d'un air tendre & benin;
Il venoit de signer votre ruine entiere,
En vous déshéritant d'une indigne maniere;
Car il vous ôte tout, & même a fait ferment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrace est pleine, infaillible, autentique;
Et Julie est, Monsieur, sa légataire unique.

CLÉON.

Julie? A-t-elle pû pousser l'indignité?...

FINETTE *prenant un ton furieux.*

Rien ne peut échapper à son avidité...
Et votre terre aussi que vous avez vendue...

CIDALISE *d'un ton d'étonnement.*

Il a vendu sa terre?

FINETTE *d'un ton pleureur.*

Et même il l'a perdue;
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché:
Mais si vous saviez tout, que vous seriez fâché;
Monsieur, & que pour vous l'aventure est piquante!
Ma maîtresse...

CLÉON.

Poursui.

FINETTE.

Sous le nom de Dorante...

CIDALISE.

Hé bien?

FINETTE.

A fait sous main cette acquisition.
Votre terre est, Monsieur, en sa possession.

CLÉON.

La perfide! Au moment qu'elle m'en fait reproche!
Et que pour l'appaiser...

FINETTE *souvirant.*

Ah! C'est un cœur de roche;
Elle convoite tout, & fait tout obtenir.
Elle a vos biens présens, & vos biens à venir.
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable;
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable.
Adieu, j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et Madame aura soin d'adoucir vos malheurs.

[*Elle s'éloigne, les contemple quelque temps, & sort en riant sous son éventail.*]

SCENE VIII.

CLÉON, CIDALISE.

CLÉON.

HÉ bien, vous le voyez, ma disgrace est complette;

CIDALISE *brusquement.*

Oh, rien n'y manque.

CLÉON.

Allons, il faut faire retraite;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciteroit mes transports furieux.
Juste ciel! Ah, sans vous que je serois à plaindre;
Madame! A mon malheur rien ne sauroit atteindre;
Mais puisque vous m'aimez, mon sort me paroît doux,
Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,

D'avoir

D'avoir en vos bontés un glorieux azyle,
Et de pouvoir compter...

CIDALISE
d'un air froid & embarrassé.

Il seroit inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur;
Mais je ne suis pas libre, & dépend d'un tuteur
Qui, dès qu'il apprendroit vos disgraces diverses,
Vous feroit essuyer les plus rudes traverses.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux,
Et peut-être qu'alors...

CLÉON.

Le trait est généreux.
Il m'ouvre votre cœur, & je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie.
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs....

CIDALISE *d'un ton de hauteur.*

Ah! Cléon, finissez.
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCENE IX.

CLÉON, CIDALISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Bon soir, Cléon. J'accours pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses,
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Grèce, en méprisant le bien,
Te voilà vraiment libre, & vis-à-vis de rien.

Parbleu j'en ſuis ravi ; même ſort nous raſſemble ;
Mon cher, & nous allons philoſopher enſemble.

CLÉON *d'un ton de colere.*

Viens-tu pour m'inſulter ?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, ſur ma foi.
Un revers t'a rendu tout auſſi gueux que moi ;
Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enſeigner à vivre d'induſtrie.
Tu nous prêtois. Ton tour eſt venu d'emprunter ;
Pour y bien réuſſir, tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la miſere ;
Mais ne dégradent point leur noble caractere.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce ſera toujours ſans me déshonorer,
C'eſt à quoi je me fixe ; ou ſi tout m'abandonne,
La mort eſt ma reſſource, & n'a rien qui m'étonne.

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur ?

CLÉON.

Eſt-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur ?

LE MARQUIS.

De l'honneur ? On n'en a qu'autant qu'on fait figure.
Ah ! Je vois ce que c'eſt. Madame te raſſure ;
Tu crois...

CLÉON.

Non : mon malheur a produit ſon effet ;
Et me rend à ſes yeux un mépriſable objet.
J'attendois de ſa part une main ſecourable ;
Mais ſon cœur effrayé du ſort d'un miſérable,
Oppoſe à mon eſpoir l'obſtacle d'un tuteur
Qui ne ſouffriroit pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui ? Lui, te traverſer ? Pitoyable défaite.
C'eſt un vieux idiot, un homme qui végette,

Qui ne ſait ce que c'eſt que de rien refuſer,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut diſpoſer?

CLÉON *à Cidaliſe.*

Voilà donc ce tuteur pour moi ſi redoutable?

CIDALISE.

Écoutez-vous un fou?

LE MARQUIS.

C'eſt un fou raiſonnable,
Du moins par intervalle. Ah! Je vous connois bien.
[*En montrant Cléon.*]
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien;
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire.

CIDALISE.

Il n'a qu'à ſe former ſur votre caractere,
Il ne ſauroit manquer.

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera;
Lorſque de vos liens il ſe délivrera;
Et les avis d'un fou pourront le rendre ſage.

CIDALISE.

Hé bien, pour ſon repos je romps ſon eſclavage;
Et je lui rens un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eûtes jamais, & toujours en ſecret
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit sû m'enlever, ſans l'en rendre complice.
Le Ciel m'en eſt témoin; ce Ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs, & ſuivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé, vous me rendez la vûe;
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue.

CIDALISE.

J'aime ce ton tragique, il vous ſied à ravir.
Dans vos beſoins urgens il pourra vous ſervir.
Il ne vous reſte plus que l'art de la parole,
Et je vous laiſſe en paix méditer votre rôle.
[*Elle ſort d'un air dédaigneux.*]

LE MARQUIS.

Cette scéne m'a plû, t'a dévoilé son cœur;
Et je vais sur le champ en informer ma sœur.

CLÉON *le revenant.*

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée.

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arriere pensée;
Et je veux pénétrer si ma sœur en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.

SCENE X.

CLÉON *seul.*

Son cœur intéressé ne m'en croira plus digne.

SCENE XI.

CLÉON, CARTON, FLORIMON, ARSINOÉ, ARAMINTE, BÉLISE, *autres convives.*

ARSINOÉ *à Bélise.*

A Son mauvais destin il faut qu'il se résigne.
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais quoi, déshérité
Après qu'il s'est perdu! C'est trop, en vérité.

ARAMINTE.

Ah! Mon pauvre Cléon, que venons-nous d'apprendre!
J'en ai presque pleuré.

BÉLISE *à Cléon.*

Je n'ai pû m'en défendre ;
Et votre ſort me fait vraiment compaſſion.

CLÉON *attendri.*

Je n'attendois pas moins de votre affection.

CARTON *à Cléon.*

La fortune ſur toi ſemble épuiſer ſa rage.
Le reméde à cela, c'eſt d'avoir bon courage.

FLORIMON.

En effet, mon enfant, pour ſoutenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc.
Où donc eſt Cidaliſe ?

CLÉON.

Elle eſt déja partie.

ARSINOÉ.

Quand on eſt en malheur, on quitte la partie.

BÉLISE.

C'eſt jouer baſſement.

ARAMINTE.

Il le faut avouer,
Un pareil procedé n'eſt pas fort à louer.

ARSINOÉ.

Pour moi, je la croyois tendre & compatiſſante ;
Mais je me trompois bien. Je ſerai plus conſtante.

[*à Cléon.*]

Je plains votre malheur, ſans ceſſe le plaindrai,
Et de mes vœux ardens je vous ſeconderai,
N'en doutez point. Je ſens que votre ſort me tue ;
Et je ne ſaurois plus ſoutenir votre vûe.

[*Elle ſort.*]

BÉLISE.

J'ai pour vous, à coup ſûr, les mêmes ſentimens
Et vos peines pour moi deviennent des tourmens.

D'un cœur trop généreux vous êtes la victime ;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu. Consolez-vous.

[*Elle sort.*]

CARTON.

Oui, oui, console-toi,
C'est le meilleur parti.

ARAMINTE.

Comptez toujours sur moi.

[*Elle donne la main à Carton, & sort précipitamment suivie de tous les autres convives, excepté Florimon.*]

CLÉON.

Comment ? Dans mon malheur voilà donc ma ressource ?
On me fait compliment, & puis on prend sa course !
Ah ! Mon cher Florimon, n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois ?

FLORIMON.

Non. Chacun est prosterné
Devant les gens heureux : sont-ils dans la misere ?
On les plaint tout au plus, & l'on croit beaucoup faire.

CLÉON.

Ce sont là les amis qu'on espere trouver !
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrois t'éprouver . . .

FLORIMON *brusquement.*

Tu m'éprouves aussi. Je m'en vais.

SCENE XII.

CLÉON *seul.*

AH, le traître !
Avec quelle impudence il oſe méconnoître
Un ami toujours prêt à l'aider ! Quelle horreur !
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur ?

SCENE XIII.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON
allant au-devant du Comte qui veut l'éviter.

Cher ami, ſavez-vous juſqu'où va ma diſgrace ?
Déja de mon malheur tout le monde ſe laſſe.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE *en ſouriant.*

Quoi ? Penſiez-vous en avoir ?

CLÉON.

Ah, que je m'abuſois ! J'en ſuis au déſeſpoir.

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde.
Ce qui ſe paſſe ici n'eſt que le train du monde.
Vous vous êtes trompé juſqu'à ce triſte jour,
En vous imaginant qu'on vous faiſoit la cour.
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richeſſes.
On vouloit partager vos plaiſirs, vos largeſſes.

On trouvoit tout chez vous, on n'y trouve plus rien;
Et l'on perd ſes amis en perdant tout ſon bien.
Le monde eſt fait ainſi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, & prenez patience.

CLÉON.

Étiez-vous donc auſſi de ces amis trompeurs?

LE COMTE.

Moi? J'étois comme un autre au rang de vos flatteurs.
Mais vous n'en aurez plus. Grace à votre miſere,
Chacun à votre égard va devenir ſincere.

CLÉON.

Eh quoi, m'attendiez-vous à cette extrémité,
Pour m'oſer librement dire la vérité?

LE COMTE.

On ne ſe fait aimer que par les complaiſances.
Mais ne vous plaignez plus des fauſſes apparences.
Si ce qu'on dit eſt vrai, je ne ſuis pas un ſot:
On m'a berné pourtant comme un franc idiot.
Les plus fins ſont trompés; & cette indigne veuve
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE.

Je l'adorois. Sur un eſpoir flatteur,
J'ai tâché, par vos dons, de m'acquérir ſon cœur.
Je les ſollicitois de concert avec elle:
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle;
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître;
Le plus intéreſſé que le ciel ait formé,
Eſt celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir eſt tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver ſa dupe.
Étes-vous donc ſurpris ſi vous l'avez été,

Comme

Comme de vos amis ? Tout n'eſt que fauſſeté.
Qui croit s'en garantir, groſſierement s'abuſe ;
Elle régne par tout, & voilà mon excuſe.
Adieu.

SCENE XIV.

CLÉON *ſeul.*

JE ne dis rien, car je ſuis confondu.

SCENE XV.

CLÉON, PASQUIN *qui entre d'un air affligé.*

CLÉON.

QUe viens-tu m'annoncer ?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu.
Ce fripon d'intendant, pour conſommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laiſſé chez lui que ce billet ouvert.

CLÉON.

Donne. Pour me trahir tout paroît de concert.
Liſons. C'eſt à Gripon que ce billet s'adreſſe.
Il eſt daté de Breſt, & ceci m'intéreſſe.
Peut-être eſt-ce à mes maux un doux ſoulagement ?
Ah ! Qu'il vient à propos en ce fatal moment !

[*Il lit.*]

Voici pour votre Maître une triſte nouvelle :
Le vaiſſeau qui pour lui rapportoit un tréſor,

Par une aventure cruelle,
Vient de faire naufrage en approchant du Port.

Tous les malheurs ſont donc enchaînés ſur ma tête !
Et mon dernier eſpoir périt dans la tempête !
Mer barbare & perfide autant que mes amis !
Que vais-je faire ? O ciel !

PASQUIN.

Me ſeroit-il permis
De vous dire deux mots ?

CLÉON.

Va-t'en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

CLÉON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, & de les renvoyer.

PASQUIN *ſanglotant.*

L'affaire eſt faite, on vient de les congédier.

CLÉON.

Et toi ?

PASQUIN.

Je ne ſai point ce que l'on me deſtine ;
Mais, qu'on me chaſſe ou non, mon pauvre cœur s'obſtine
A ne vous point quitter ; & juſques à la mort,
Je ſuis bien réſolu de ſuivre votre ſort.

CLÉON.

Que feras-tu de moi ? Je ſuis un miſérable.

PASQUIN.

Le peu que je poſſéde...

CLÉON.

Ah ! Ce trait-là m'accable,

Voilà le ſeul ami qui me demeure. Ingrats !
Et cet exemple-là ne vous confondra pas ?
Va-t-en ; laiſſe-moi ſeul au fond du précipice.
Donne-moi ce fauteuil, c'eſt le dernier ſervice
Que j'exige de toi.

PASQUIN *lui baiſant la main.*

Mon cher maître !

CLÉON.

Va, ſors,
Et tu m'obligeras.

SCENE DERNIERE.

CLÉON *ſe croyant ſeul*, JULIE *qui entre doucement & qui écoute.*

CLÉON *ſe jettant dans un fauteuil.*

INutile remords,
Pourquoi me tourmenter ? O raiſon trop tardive !
Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive ?
Je ſuis abandonné, trahi, déshérité,
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité.
Compter ſur des amis, quelle étoit ma folie !
Je leur pardonne à tous ; mais vous, mais vous, Julie !
Vous que j'ai tant aimée, & que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon ſort ?
C'eſt là ce qui me tue. Une fauſſe inconſtance
A-t-elle mérité cette horrible vengeance ?
Les fureurs d'un amant par vous-même abîmé,
Devroient-elles ?... Jamais vous ne m'avez aimé ;
L'effet confirme trop un ſi juſte reproche.
Jouiſſez de ma mort, je la ſens qui s'approche.

[*Il tire son épée.*]

Qu'elle vient lentement ! Il faut la prévenir ;
Et, grace à ma fureur, mes tourmens vont finir.

[*Il veut se frapper.*]

JULIE *le retenant.*

Que faites-vous, Cléon ?

CLÉON.

O ciel ! C'est vous, Julie ;
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie !
Pourquoi ce soin ? Songez qu'il ne me reste rien.

JULIE.

Ingrat ! Vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une ame intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée ?
J'ai tâché de vous perdre, afin de vous sauver,
Et vous ai tout ravi pour vous le conserver :
A votre aveuglement c'étoit le seul remède.
Vous êtes maître encor de ce que je possède :
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre avec transport ;
Il ne sauroit, sans vous, goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime ;
Il vous rend tout le vôtre, & se livre lui-même :
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi ;
Vivez heureux, content, & vivez avec moi.

CLÉON *se jettant aux pieds de Julie.*

Adorable Julie, ah, vous me percez l'ame !
Ici, que de vertu dans le cœur d'une femme !
Elle me fait mourir de honte & de regret.

JULIE.

Levez-vous, grace au ciel, j'ai trouvé le secret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime.
Allons trouver mon pere ; instruit de mon dessein,
Il va vous assurer & mon cœur & ma main :

Votre oncle en eſt charmé. Mon frere rentre en grace ;
De nos diviſions la diſcorde ſe laſſe ;
Un ciel pur & ſerain nous préſage un doux ſort,
Et la tempête enfin nous a mis dans le port.

CLÉON *lui donnant la main.*

Mon repos, mon bonheur, ſont votre héureux ouvrage.
Pour comble de bienfait, vous m'avez rendu ſage ;
Et je vais éprouver dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente eſt la ſource des biens.

Fin du tome cinquiéme.

UNIV. OF MICHIGAN
1913